

LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

LE RÉSULTAT DE NOTRE CONCOURS

Mademoiselle Albertine Routhier, 316 avenue Osborne, Verdun, gagne le 1er prix de \$300. Le 2e prix, un passage en France (aller et retour), va à Mademoiselle Ephyse Bacon, C.P. 763, Joliette. Le 3e prix, une encyclopédie Quillet, revient à M. Paul-Galt Michaud, 7730 rue Saint-Denis. Le 4e prix, une malle de \$60, va à Mademoiselle Jeanne Olivier, 4829 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

La semaine dernière nous écrivions ici même: « Les réponses à notre concours font conclure que les libéraux seront élus par une forte majorité, lundi le 14 octobre: dans la province de Québec les libéraux remporteront environ 55 sièges ».

Comme on le sait, 56 candidats libéraux ont été élus dans Québec. (Il va sans dire que nous ne comptons pas comme libéraux proprement dits les libéraux-indépendants.) L'on peut donc dire que nos lecteurs ont eu bon nez. Quoique les milliers de personnes qui ont pris part à notre concours ne représentent encore qu'une bien faible partie du corps électoral canadien-français, leurs pronostics étaient excellents. Nous les en félicitons.

Il va sans dire que les réponses exactes étaient nombreuses. 69 personnes, en effet, ont prédit 1° que les libéraux l'emporteraient au Canada, 2° que les libéraux auraient 56 sièges dans Québec, et ont prévu quel parti l'emporterait dans leur comté respectif.

Le comité du concours a donc procédé à un tirage au sort.

L'heureuse gagnante du 1er prix, 300 dollars en argent, est Mlle Albertine Routhier, 316, rue Osborne, Verdun.

Le second prix, un passage (aller et retour) en France sur le Champlain, revient à Mlle Ephyse Bacon, C. P. 763, Joliette. (Mlle Bacon s'était abonnée à la RENAISSANCE pour le temps du concours seulement.)

Le troisième prix, une encyclopédie Quillet, d'une valeur de 100 dollars, va à M. Paul-Galt Michaud, 7730, rue Saint-Denis, Montréal.

Enfin, la gagnante du quatrième prix, une malle de voyage d'une valeur de \$60, est Mlle Jeanne Olivier, 4829 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Chose curieuse, il y avait parmi les concurrents beaucoup plus d'hommes que de femmes, mais le hasard a voulu que le premier, le deuxième et le quatrième prix soient gagnés par des dames.

Les soixante-cinq autres gagnants ont tous droit à un abonnement d'un an à la RENAISSANCE. Ce sont:

Mlle Irène Lamarre, 3599, Blvd Lasalle, Verdun;
Paul-Omer Lemieux, 32, rue Saint-Georges, Lévis;
Albert Lasalle, 1171, Saint-Marc, Mtl;
Mlle Simone La Brie, rue Saint-Jean, Rimouski;
Henri Richard, C. P. 81, Duparquet, Qué.;
Maurice Saint-André, 1466, Nicolet, Mtl;
S. Ed. Gagnon, 47, Boulevard Charest, Québec;
Raymond Lesage, 202, avenue Brown, Québec;
Bernard Denis, 74, 5e Rue, Québec;
Dr A. Angers, La Malbaie, Québec;
Mme Paul Foucher, Saint-Wenceslas, Québec;
Henri Tessier, Halleybury, Ontario;
Nérée Lambert, Grand-Mère;
Mlle Ellen Ryan, C. P. 688, Trois-Rivières;
Mlle Jeanne Robert, Rapide Blanc, Qué.;
Blaise Fournier, Rivière-du-Loup, Qué.;
Mlle Gabrielle Bussière, 99, rue Châteauguay, Québec;
Pils. Normand, Saint-Antoine (Lotbinière), Qué.;
Mlle Thérèse Bellavance, Saint-Fabien, Qué.;
Lucien Tremblay, 42, rue Lockwell, Québec;
Arthur Gobeil, 1472, avenue Hôtel de Ville, Mtl;
Armand Cloutier, 139, rue Jacques-Cartier, Saint-Jean;
J. D. Desbiens, Hébertville, Québec;
Honoré Renaud, Masham Mills, Québec;
Ludger Corbin, Saint-Angèle (Rimouski), Qué.;
Roland Crochetière, 5121, rue Casgrain, Mtl;
Gérard Terreault, Valleyfield, Qué.;
René Raymond, 8363, Foucher, Mtl;
Bertrand Lafontaine, C. P. 230, St-Agathe des Monts;
Mme Annette Demers, 31-14, Crescent Street, app. 7d, Long Island, N.Y.;
Floria Grondin, Val-Émard, Qué.;
Charles Terreault, 1158 est, rue Laurier, Mtl;
U. Grandmaitre, 5564, rue Saint-Dominique, Mtl;
Georges Perrault, fils, Mont-Joli, Qué.;
Félix Girard, 380, avenue Elm, Westmount;
Henri Picquet, 6522, Blvd Monk, Mtl;
Mlle Simone Picard, 7796, rue Saint-Denis, Mtl;
Gérard Arpin, Saint-Thomas-d'Aquin (St-Hyacinthe);
Jean-Marc Laliberté, 105, côte de la Montagne, Qué.;
Lionel Prigent, Montebello, Qué.;
Mme Maria Morissette, 6548, rue Christ-Colomb, Mtl;
Mme Léon Lortie, 5585, avenue Gatineau, Mtl;
René Caillaud, 3989, rue Berri, Mtl;
G. Richard, 1629, rue Visitation, Mtl;
Roger Vézina, 66, rue Moncton, Qué.;
Jean Fournier, 161, avenue Murray, Qué.;
Albert de Villers, 5609, rue Woodbury, Outremont;
Amédée Lalonde, C. P. 26, Sainte-Scholastique;
Napoléon Cloutier, 369, rue Laurier, Trois-Rivières;
Armand Turgeon, 6374, rue des Ecoles, Mtl;
Marcel Pinard, 395, rue Bloomfield, Outremont;
Paul Lord, bureau de la douane, Shawinigan, Falls;
Alexandre-R. Bellisle, 50, avenue Brown, Qué.;
J.-P. Lachapelle, Joliette;
C.-E. Vézina, Saint-Joseph (Beauce);
Mlle Claire Martel, 4456, rue Garnier, Mtl;
Léon Pilon, 939, rue Gifford, Mtl;
L.-P. Brousseau, 34 1/2, rue Sainte-Famille, Qué.;
Mme Gabriel Leblanc, 3966, avenue du parc Lafontaine, Mtl;
Jean Cornez, 4493, rue Saint-Hubert, Mtl;
Mlle Florence Gagnon, Pointe-au-Pic, Qué.

Nos félicitations aux gagnants et nos sincères remerciements à tous ceux qui ont bien voulu prendre part à notre concours.



« Mesdames et messieurs, je vous le dis sincèrement, je serais prêt à m'allier avec n'importe qui. »

Sens des paroles prononcées par M. Bennett à Toronto la semaine dernière.

LES ÉLECTIONS

Les libéraux eux-mêmes n'avaient pas mesuré la force du sentiment qui devait les porter au pouvoir et qui leur a donné quatre fois autant de mandats parlementaires qu'au parti tory. Les vanderlindes de M. Bennett à la suite de ses tournées des Provinces-Maritimes et de l'Ouest, les ovations qui accueillent chacune de ses apparitions en Ontario et dans le Québec, grâce à des claques payées à tant par tête à même les sommes prélevées sur les adjudications de la dernière heure, les airs de triomphateurs pris par MM. Dupré et Gagnon dans les journaux achetés avec le fruit de leurs opérations ministérielles (se rappeler en particulier le retour de M. Dupré de son voyage en Gaspésie), tout cela faisait croire qu'il y avait péril que l'héritage de Mrs. Eddy ne jouât encore une fois dans le sens des intérêts de l'héritier. Les libéraux eux-mêmes en étaient venus à respecter comme une espèce de surhomme ce cowboy de haute prestance que la fréquentation des dames riches, la fabrication des allumettes et la vente des blés de guerre (« Je n'ai jamais risqué un sou sur le blé »: une compagnie le faisait pour lui.) avaient mué en homme d'Etat. L'immense duperie des Accords d'Ottawa était devenue pour ce charlatan un titre de gloire, auquel la plupart des libéraux n'osaient toucher. Pendant deux mois l'Homme et son Poing, et toutes les inventions que son bureau de publicité pouvait inventer en brochant sur le thème de ses discours, se sont introduits dans 150 milles foyers canadiens-français sous l'enseigne malhonnêtement usurpée de la RENAISSANCE CANADIENNE. Enfin, il est par terre. Il se sera cramponné jusqu'au bout, dans l'espérance qu'un miracle de la dernière heure viendrait le sauver. A la veille de l'heure X, les tories ne nous approchaient plus qu'en nous parlant mystérieusement du retour de vague qui, paraît-il, était en train de le remettre à flot. Il est tombé sans grâce, sans dignité, en dehors des limites que lui aurait fixées, à défaut du droit constitutionnel, la simple probité. Dans un âge qui a déjà emporté tant d'idéals, il aura contribué à dissiper l'espèce de halo qui entourait encore les institutions parlementaires. Maintenant que cette peau de pachyderme est dégonflée, qu'on la jette à la poubelle!

M. King recueillera un héritage qui ne sera certainement pas celui de Mrs. Eddy. Il aura vraisemblablement besoin de toutes les voix dont le verdict du corps électoral l'a entouré. Ce qui peut le sauver, c'est d'abord qu'il n'a pas fait de promesses; c'est ensuite qu'il y a aujourd'hui, dans la situation du commerce international, d'innombrables occasions qu'un ultra-protectionniste lié d'abord aux grands intérêts d'argent, mais surtout au sort de l'Ampampâre, devait forcément négliger. Ce qu'il aura à redouter, c'est la personnalité, notoirement maladroite, de certains de ses lieutenants.

Il a, dans la représentation nationale, ce qu'il faut pour écraser les grafters: le fera-t-il? La parole est pour une large part à l'intègre M. Lapointe.

Certains détails du scrutin prendront des proportions nationales, dans le Canada français. M. Henri Bourassa sait maintenant que le nationalisme pratiqué d'une certaine manière est un péché.

Les corporatistes, jugeant qu'une période électorale — c'est-à-dire une période de guerre — est peu propice à la prédication d'idées nouvelles, se sont sagement abstenus. Pour une fois ils ont eu raison d'imiter le Souverain Pontife.

Le Canada à Genève

Sur des faits comme ceux qu'expose GRINGOIRE dans l'article que nous reproduisons aujourd'hui, et que personne n'a encore contredits, il ne peut y avoir qu'un fignement, et il sera contraire à celui que l'Angleterre a extorqué à tous les autres Etats membres de la S. D. N., y compris la France, que l'amitié douteuse de Londres entraîne dans la voie des sanctions. Le Canada n'est pas de la pléiade de pays qui siègent dans cet aréopage sans payer leurs contributions et qui sont l'Albanie, la Bolivie, la Bulgarie, le Chili, la Colombie, Cuba, la République Dominicaine, le Guatemala, Haïti, le Honduras, la Pologne, la Roumanie, le Salvador, l'Uruguay (comptez-les!).

Chacun de ces pays dispose d'une voix, tout comme la France ou l'Italie! Le Canada, en bon payeur, pourrait parler librement, et d'autant plus qu'aucun lien politique ne l'oblige à aller dans ce milieu étaler sa servilité. Mais au lieu de délégués libres, c'est la figure vaseuse de M. Ferguson qui va, au nom de notre pays, renoncer au petit commerce que l'Italie peut offrir à nos marchands de bois — par la voie de l'Ampampâre, naturellement, — aux pêcheurs de morue de la Gaspésie et autres producteurs canadiens.

Une femme de Gaspésie écrit à une personne de Montréal:

« Comme secrétaire pour nos œuvres de charité paroissiales, l'on me prie de vous écrire et faire appel à votre bonté, afin d'obtenir l'aumône de quelques vêtements pour nos indigents qui se font de plus en plus nombreux. La situation ici est bien pénible, nos pauvres pêcheurs, ne pouvant vendre le produit de leurs pêches, étant donné la situation actuelle en Italie, où nous faisons parvenir la morue séchée. De sorte que ces pauvres malheureux voient venir l'hiver qui s'annonce très dur. »

On touche là un des effets de l'embargo commercial auquel ont souscrit nos délégués à Genève, sur l'ordre de M. Ferguson, lequel se conformait probablement au désir de la délégation britannique. Quand les pêcheurs de Gaspésie crèveront de faim, qu'ils sachent au moins que c'est pour la gloire de l'Ampampâre un et indivisible.

Nous avons sous les yeux un mémoire rédigé par un ancien officier canadien à l'intention du général Ross, commandant de la Légion des soldats démobilisés. Ce mémoire, qui conclut nettement à la nécessité de séparer, en matière internationale, notre politique de celle du Foreign Office, devrait être le fondement de tous nos actes internationaux: mais il restera certainement sans le moindre effet, car, entre la vérité telle que l'expose GRINGOIRE et les légendes dont farcisent le crâne des lecteurs canadiens les syndicats de presse alimentés par Londres, les pauvres « coloniaux » que nous sommes restés malgré le Statut de Westminster n'hésiteront pas à choisir. La vérité, pour notre peuple, c'est encore et ce sera pendant longtemps la « tyrannie du dictateur Mussolini » par opposition à l'intelligente direction d'un Bennett. L'Italie s'est vu enlever par suite des intrigues d'un Paul-Boncour la suprématie dont elle avait joui jusqu'à ces dernières années dans le pays barbare qu'est l'Éthiopie. L'Angleterre estime qu'elle a fait par là une bonne affaire, et c'est pourquoi elle se met délibérément sur la voie de l'Italie, pour empêcher celle-ci de parvenir jusqu'au lac Tsana. Il ne servira de rien à notre ancien officier de prétendre que les choses devraient être remises dans l'ancien état comme si l'Éthiopie n'avait jamais été admise à Genève. La Société des Nations n'existe pas pour empêcher les iniquités mais pour les consacrer, surtout — on pourrait dire uniquement — quand elles profitent à l'Ampampâre.

Notre français officiel

Vers 1900, dit l'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE, le Canada conclut avec la France, au sujet des droits d'auteurs, une entente intitulée le Copyright Act. Notre sympathique ami, M. Charles ab der Halden, écrit à ce sujet: « Les lois (au Canada) doivent être rédigées dans les deux langues. Mais elles sont écrites dans un français tellement bizarre que nous n'avons pu comprendre, nous Français de France, la version du Copyright Act sans nous référer au texte anglais. »

Les Français ne comprendraient pas davantage la version « française » du Marketing Act ni aucun de ces textes qui font l'orgueil de nos diplômés d'Oxford et qui, presque toujours, satisfont le personnel de notre enseignement secondaire. Mais l'objet de nos « patriotes », ce n'est pas d'obtenir de nos pouvoirs publics du « français » intelligible, du français qui puisse s'exporter en France, c'est d'obtenir qu'il sorte de l'usine parlementaire la plus grande quantité possible de papier noir de mots français, pourvu que cette besogne occupe quelques fonctionnaires de « cheux nous », fussent-ils nommés par M. Cahon et ignorants du français.

SOMMAIRE

En page deux:

Les Français ne se battent pas pour des marchands d'esclaves
La surpopulation en Italie
Le guépier abyssin

K. STOUMAN
LOUIS BERTRAND

En page trois:

Petits internodes

ANDRÉ BOWMAN

En page quatre:

Valcartier, morne plaine!

JEAN-LOUIS GAGNON

En page cinq:

Le Dictionnaire de l'Académie
L'empire oublié
Lectures

HELENE ROULANS
DOLLARD D'ANSEAU
JEAN-CLAUDE MARTIN

En page six:

Voyages et tourisme
Les livres

JULES AURIC

En page sept:

Dans un grenier
Les manteaux de demi-saison
Faits et gestes

HELENE ROLLIN
ED. BOUTTIER
F. GAUDET-SMET

En page huit:

Chronique du sport
Les préparatifs pour la XIe olympiade

JEAN-ROBERT BONNIER
DR CARL DIEM

En page neuf:

La route des Indes
Les films du jour

LOUIS PELLAND
JEAN-CLAUDE MARTIN
LOUIS PELLAND

En page dix:

« Leur » Bonne Vierge
La « place au soleil »
Convulsions américaines

PHILIPPE BERTAULT
R. DE MONTMEYRIAN
PIERRE-A. COUSTEAU

En page onze:

Une cause de la crise
Chronique financière

JEAN-MARIE NADEAU
AUGUR

En page douze:

Le freudisme (II)
Le voyage de l'ACFAS

DR G. A. SEGUIN
LEON LORTIE

Eugène revient au bon sens

L'ACTION CATHOLIQUE avait commencé par applaudir, à demi, au succès électoral du Crédit social. « Si seulement Aberhart savait ce qu'il veut, où il va. » Réflexion faite, le rédacteur en chef, M. L'Heureux, se demande si M. Aberhart peut instaurer le Crédit social « sans égard aux conditions juridiques, géographiques et historiques existantes ». « N'est-ce pas là, dit-il, plus que de la cranerie? N'est-ce pas de l'utopie? » Et il termine sur ces sages réflexions:

Au lieu d'assumer les risques incommensurables d'un chambardement aussi radical, pourquoi les tenants du Crédit Social ne s'unissent-ils pas plutôt à ceux qui veulent épurer le régime capitaliste sans le renverser?

Plutôt que de distribuer du crédit indifféremment à ceux qui en méritent et à ceux qui en sont indignes, que ne s'appliquent-ils à corriger la répartition actuelle des richesses, en réclamant des réformes économiques et politiques propres à chasser l'injustice sociale et à rétablir le pouvoir d'achat des masses volées par les trusts, avec la complicité passive des législateurs et des administrateurs publics?

Avant de recourir à un chambardement social aussi osé, essayons donc d'imposer la substitution de lois plus chrétiennes et plus humaines à certaines législations inspirées par l'individualisme le plus cynique et obtenues des politiciens en retour de plantureuses souscriptions à toutes les caisses électorales.

Ce qui presse, ce n'est pas de créer des systèmes nouveaux, mais de supprimer, dans le système actuel, des déficiences révoltantes, qu'il sera facile de faire disparaître le jour où l'on se décidera d'inearcérer les grands malfaiteurs comme les petits.

L'ORDRE avait déjà dit: « Un ordre imparfait vaut mieux que le désordre ».

Il n'y a pas bien des mois, M. L'Heureux proposait l'établissement au Canada d'un régime corporatiste qui, à notre sens et de l'avis de beaucoup de gens, ne s'accommodait pas des « conditions juridiques, géographiques et historiques existantes ». Nous lui faisons vainement observer qu'avec notre régime constitutionnel et sa propre conception du syndicalisme chrétien il n'y avait pas de corporatisme possible en notre pays. Il n'eût de cesse que le cardinal-archevêque de Québec nous eût condamnés comme portant scandale aux fidèles. Il s'est produit depuis des élections fédérales, et M. L'Heureux, de l'ACTION CATHOLIQUE, n'a pas même mentionné le régime corporatiste. Il lui a fallu un autre dada, qui était cette fois la réforme de la moralité politique, mais une réforme sans sanctions. Craignait-il, en restant sur son ancien terrain, compromettre des candidatures qui lui tenaient à cœur, ou plutôt, ne savait-il que faire de la condamnation qu'il avait, Dieu nous pardonne, extorquée au cardinal?

Olivar ASSELIN

A LIRE

En page quatre, le reportage de M. Jean-Louis Gagnon sur le « camp de chômeurs » de Valcartier.

Le guépier abyssin

Nous trouvons cet article dans le COURRIER ROYAL, de Paris, organe de la famille royale de France. A ce moment, la guerre en Ethiopie n'était pas encore déclarée:

A l'heure où j'écris ces lignes, on ne sait pas encore si l'Italie va décidément entrer en guerre, non pas précisément contre l'Abyssinie, mais contre l'Angleterre, protectrice trop ostensiblement intéressée de celle-ci. Après l'échec du Comité des Cinq, on parle de rajustement et de combinaisons, on nous dit que Rome se résignerait à sacrifier une partie de ses prétentions. Je ne puis croire que M. Mussolini accepte des concessions contraires à l'hégémonie complète de l'Italie sur le territoire abyssin. Même un protectorat italien serait tout à fait insuffisant. Les protectorats sont des pis aller qui n'aboutissent qu'à des contestations internationales et à des difficultés intérieures inextricables. Nous le voyons bien pour nous en Tunisie et au Maroc.

Seule, l'annexion définitive peut donner des résultats durables. Les Italiens, en s'annexant la Cyrénaïque et la Tripolitaine, ont très heureusement suivi l'exemple que nous leur donnâmes, il y a un siècle, en annexant purement et simplement l'Algérie. Ce ne serait pas la peine d'avoir mobilisé et transporté outre-mer des centaines de mille hommes, si c'était, en fin de compte, pour renforcer l'autorité du Négus sur des tribus insoumises et pour mettre les Abyssins en mesure de se passer d'eux et de les rejeter à la mer.

Je sais bien que les conditions ne sont plus les mêmes qu'en 1830 — et que l'Abyssinie fait partie de la S. D. N. — ce qui complique étrangement les choses. Et j'entrevois bien, aussi, les conséquences d'un geste violent de l'Italie. Mais qu'on me permette de le dire: cela ferait tant de plaisir, non seulement à nous, Français, mais, j'en suis sûr, à tous les bons Européens, si le geste de l'Italie ramenait l'Angleterre au sentiment de sa force réelle — et si le colosse, dont les pieds sont plus que jamais d'argile, était une bonne fois descendu de son piédestal! Je ne souhaite pas que le César du Palais de Venise, comme le baron d'Haussee, ministre de Charles X, ré-
sistât à l'ambassadeur britannique!

L'Italie se f... de l'Angleterre!
Non, nous ne devons pas nous brouter, ni les uns ni les autres, avec la prépotente Albion. Mais, il serait bon, il serait salubre de lui faire comprendre que l'ère victorienne est passée, que les armements modernes ont singulièrement diminué l'efficacité de sa flotte, qu'en 1917 celle-ci a failli succomber sous l'effort des sous-marins allemands — et, qu'enfin, une défense qui consiste surtout à diviser ses voisins et à les exciter les uns contre les autres peut provoquer de terribles représailles. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où la France et l'Allemagne ne voudront plus se battre pour faire le jeu de l'Angleterre.

Pour le plaisir encore de tous les bons Européens, il est à souhaiter que l'Italie passe outre à toutes les objections de la S. D. N.

Il est grand temps de démontrer, et de façon péremptoire, que l'Institution de Genève n'est qu'un attrape-nigaud, qu'elle n'a jamais pu et qu'elle ne pourra jamais rien empêcher, qu'elle n'est que le masque de la maçonnerie anglo-saxonne, qu'elle n'existe que pour servir les intérêts de Londres et de New-York, des banquiers de la Cité et de la Jérusalem américaine.

Nous n'avons pas à nous fourvoyer dans cette pétardière soi-disant internationale, qui n'est que le paravent de

deux ou trois puissances nationales, mais surtout du nationalisme anglais — et où nos gouvernants n'ont accès que pour abdiquer l'intérêt français devant une hégémonie étrangère. Qu'avons-nous besoin d'aller à Genève si c'est pour plaider la cause de tous les peuples de l'Europe et de l'univers, excepté la nôtre?...

Et puis enfin, la conception même de la S. D. N. — conception d'essence purement maçonnique! — est éminemment antihumaine et contraire à la nature des choses. Elle suppose que le monde doit s'arrêter après le Traité de Versailles et que l'état politique actuel est définitif — sauf peut-être quelques légers remaniements, dans un lointain avenir.

La S. D. N. ne pouvant nous protéger contre personne, il est absurde de nous cramponner à cette sauvegarde illusoire. Et il est plus absurde encore de compromettre, pour lui obéir, des amitiés qui nous sont précieuses et indispensables. Je ne vois aucune raison de nous brouter avec l'Angleterre. Notre intérêt, comme le sien, est de maintenir notre bonne entente. Mais il est, pour nous, d'un intérêt plus immédiat de ménager l'Italie. Nous associer à des sanctions contre elle serait une faute irréparable. Nous pouvons tout au plus rester neutres dans le débat.

Une attitude de bienveillance et de conciliation s'impose d'autant plus à nous que le front commun s'évertue à nous lancer contre l'Allemagne. Nous sommes, en ce moment, à un tournant des plus critiques. Un assaut général des forces révolutionnaires se prépare contre tous les fascismes, aussi bien celui de Mussolini que celui de Hitler. Nos communistes n'auront de cesse que lorsqu'ils auront rendu la guerre inévitable entre l'Allemagne et nous.

Je ne me lasserai pas de le répéter: une nouvelle guerre allemande sera l'œuvre des communistes et des bolchevistes, aidés par tous les clans de gauche, radicaux, socialistes et judéo-maçonniques, et — chose triste à dire — par des nationalistes inconscients, aveuglés au point de ne pas voir où est leur véritable ennemi. Or, il n'y a pas de plus grand ennemi, pour eux comme pour la France, que le bolchevisme, ennemi présent et partout agissant.

Toute une presse est à sa dévotion, une presse vénale ou lâche, qui travestit ou qui n'ose pas dire la vérité. On nous cache l'ennemi — le hideux bolchevisme — le seul ennemi de l'heure présente. On déverse l'injure et la calomnie sur tout le reste. On essaie de faire croire à une opinion publique hébétée les mensonges les plus cyniques.

Aux prolétaires, on présente le bolchevisme comme synonyme de bien-être et de liberté. Aux bourgeois patriotes on insinue que les fascismes sont des frères jumeaux, à peine discernables du bolchevisme. Alors, à quoi bon renâcler devant le joug de Moscou?...

En vain les fascismes ont-ils la prétention de respecter la propriété individuelle évidemment restreinte par de nouvelles conditions sociales, et, avec cela, la liberté de conscience et la hiérarchie des valeurs morales et individuelles: nos gens ne veulent rien entendre. Ils ont deux poids et deux mesures; ce qui est crime sous un régime fasciste ne peut être qu'innocent ou sans conséquences sous un régime bolcheviste.

Et c'est ainsi qu'en haine d'une Italie fasciste ou d'une Allemagne hitlérienne, on voudrait nous faire partir en guerre pour les gens de Memel ou d'Addis-Abeba. Et le pire, dans notre cas, c'est que, n'ayant pas de gouvernement national, la France en est réduite à subir et à exécuter les ordres de l'Internationalisme. Elle est humble servante de l'Hydre à cinq têtes: judéo-maçonnique-anglo-américano-bolcheviste.

Cela étant, il faut bien en revenir toujours à la conclusion que j'ai formulée maintes fois: il n'y a pour nous, Français, aucun espoir possible, aucun espoir de paix et d'union intérieure, aucun espoir d'éviter la guerre avec l'un ou l'autre de nos voisins, tant que nous n'aurons pas chassé les mandataires ou les plats valets de l'étranger — tant que nous n'aurons pas enfin de gouvernement national...

Louis BERTRAND
de l'Académie française.

1 Comment un écrivain catholique — nous voulons parler de M. Bertrand — peut-il parler aussi librement d'une institution qui a reçu les bénédictions de maint prélat catholique? — N. de la R.

2 Alliance de tous les partis révolutionnaires français. — N. de la R.



Le conflit italo-éthiopien aura eu cette conséquence tout à fait étrangère à la question politique, de susciter un intérêt subit pour la littérature et l'art abyssins ou d'inspiration abyssine. Ainsi « Les Nouvelles Littéraires » reproduisent récemment cette pièce d'art abyssin qui retrace de façon naïve un combat de guerriers arabes et éthiopiens.

Les Français ne se battront pas pour des marchands d'esclaves

Nous empruntons à GRINGORE, qui leur donne le titre saisissant qu'on vient de lire, quelques-uns de ses échos sur le conflit anglo-italien:

L'Ethiopie n'est pas un Etat. Son chef théorique, le Négus, régit tout au plus sur la tribu des Abyssins. Le reste du pays, que se partagent des Ras incultes, cruels, vivant du commerce des esclaves, échappe complètement à l'autorité centrale. Celle-ci est pratiquement inexistante. Elle est hors d'état de faire respecter les traités, d'assurer l'ordre et la sécurité et d'empêcher les incursions des bandes armées hors des frontières.

De 1916 à 1935, on compte 91 agressions de l'Ethiopie contre l'Italie: attentats contre les représentants diplomatiques et consulaires italiens, violations de frontières suivies de razzias, d'assassinats et d'expéditions armées. Celle de 1923 groupait trente mille hommes. La plus récente, celle d'Onal-Quail, détermina la mobilisation italienne.

Et nous ne parlons pas des incursions en Somalie française, de l'affaire de Henlé, ni de l'assassinat, le 17 janvier 1935, de l'administrateur Bernard.

Le pays du Négus compte plus de deux millions d'esclaves — un cinquième environ de la population. L'Ethiopie est le seul Etat « chrétien » qui persiste à reconnaître le statut juridique d'esclave. Il n'existe aucun chef, aucune grande maison abyssine qui ne soit fondée d'esclaves des deux sexes, à commencer par le Ghebi Impérial: et tous les Ras en possèdent des milliers. L'autorité d'un personnage et la richesse d'une famille se mesurent au nombre de leurs esclaves.

Les impôts se paient en esclaves, en cesses de femmes et d'enfants. Les juges affectés aux questions d'esclavage possèdent eux-mêmes des esclaves. Dans les postes douaniers, on ferme les yeux et on laisse passer les caravanes d'esclaves.

D'après le droit éthiopien, l'esclave est un objet d'absolue propriété du maître, arbitre de sa vie. Si l'esclave s'enfuit, l'autorité le reconduit en chaînes à son maître et elle punit d'une amende minimum de cent thalers ceux qui lui ont prêté assistance. Si hommes, femmes ou enfants se risquent à sortir des centres habités, il n'est pas rare qu'ils soient bâillonnés, ligotés et conduits dans d'autres régions où ils seront vendus. La terrible existence de l'esclave se résume dans la perte de toute personnalité humaine. L'esclave est considéré comme une bête de somme, mal nourrie, soutenue par le fouet.

Bien des voyageurs ont raconté cette peine toute spéciale, inventée par les Abyssins, qui consiste à pendre les esclaves par les pieds, la tête en bas, et à allumer des graines de piment desséchées, afin de les asphyxier lentement, au moyen des vapeurs qui s'en dégagent.

C'est d'ailleurs un Anglais, lord Lugard, qui fut chargé par la S. D. N., en 1932, de rédiger un mémorandum sur l'esclavage en Ethiopie. La commission d'enquête décida que ce rapport ne devait pas être publié en entier, tellement les faits relatés étaient horribles.

En conclusion de ce mémoire, écrit neuf ans après l'admission de l'Ethiopie à la S. D. N., lord Lugard constatait: « On peut à tout moment acheter des esclaves au marché. »

Le gouvernement italien vient de faire paraître un album de photographies dont nous avons un exemplaire sous les yeux. L'authenticité de ces documents ne peut être contestée.

On y voit des prisonniers enchaînés. Ces malheureux marchent courbés, parce que l'une de leurs mains est attachée à la courte chaîne qui lie leurs deux chevilles.

On y voit à côté d'un monceau d'exer-

ments humains des prisonniers condamnés à être enchaînés ensemble pour la durée de leur peine.

On y voit des esclaves enchaînés à la manière des prisonniers, des débiteurs enchaînés à leurs créanciers.

Quant aux mutilations, elles sont d'une variété innombrable: tel indigène a perdu ses deux bras à la suite de sévices subis en prison. Des enfants ont été éviscérés par des Ethiopiens, au cours d'un razzia dans la région de Mabra (frontière de l'Erythrée), le 31 mai 1935. Leur horrible photographie voisine avec celle d'un indigène décapité à la suite d'événements à la même époque.

On voit aussi des arcs de triomphe de trophées virils, et des trophées virils fumés, ornements des cabanes près de Dessié (Oullo). Ces mutilations ont lieu à la hache, devant un grand concours de peuple, et le document qui nous est communiqué présente la photographie du même individu essayant d'échapper à ses bourreaux, puis gisant inanimé après le supplice.

D'autres photographies représentent des voleurs auxquels on a tranché le poignet: des lépreux avec leurs plaies hideuses errant sur la voie publique, abandonnés à eux-mêmes. Il y a en Ethiopie cent mille lépreux en liberté.

M. Marcel Graule, qui obtint cette année, avec « Les Flambeurs d'hommes », le prix de reportage de GRINGORE, assista au spectacle terrifiant du supplice d'un Abyssin coupable d'avoir attenté à la vie d'un Ras de l'Empire.

Ayant soigneusement entouré tous les membres du condamné avec des bandes d'étoffe enduites de cire et de miel, les bourreaux le firent brûler lentement, comme une torche vivante. De grands chefs de la province munis de leurs lances avaient la mission, considérée comme un honneur, d'interdire au supplicié, qui déchirait l'air de ses cris inhumains, de s'échapper de sa bûche infernale.

Ces grands chefs, dont on nous donne les noms, s'étaient distingués par leur bravoure qui se mesure au nombre des trophées virils remportés au cours de leur carrière. Voici ce singulier tableau d'honneur: le chef du Danot, décoré de l'ordre de Salomon; 25 dépouilles viriles; le chef de l'Acefer: 15; le chef des Goumz: 30; le chef des Abigard: 15.

Une peine fréquente en Ethiopie consiste à amener le condamné sur la grande route, à l'ensevelir jusqu'au cou et à l'abandonner ainsi jusqu'à la mort, en luttant à la chaleur, aux mouches, aux coups de pied des ânes, aux attaques des chiens errants.

Sir Arnold Hodson raconte que les Tichamas, une tribu éthiopienne, crèvent les yeux de leurs prisonniers, puis les forcent à courir. Toute la tribu pousse des cris de joie, si l'homme aveuglé trébuche et tombe. On lui écorche alors la figure, et on fixe sur des piquets les lambeaux de peau arrachée. Le prisonnier mort est mangé.

Les cas d'anthropophagie sont d'ailleurs très fréquents en Ethiopie. Mme Marcel Prat a raconté cette année, dans le JOURNAL, comment une petite fille éthiopienne avait été sacrifiée pour asperger de son sang le corps d'un vieux chef mourant et lui rendre, selon la croyance populaire, la vie.

Par quel miracle ce pays cruel, barbare, sauvage, est-il entré à la Société des Nations? C'est une ébouriffante histoire que nous allons raconter.

C'est le 28 septembre 1923 que l'Assemblée générale de la Société des Nations prononça l'admission de l'Ethiopie.

1 Privés des organes virils. — N. de la R.

La surpopulation en Italie

On trouve dans la GAZETTE DE LAUSANNE ces intéressantes considérations démographiques sur l'Italie:

Lorsqu'une catastrophe menace la collectivité, il est du devoir de toute personne de se renseigner objectivement sur ses causes. Nous exposerons donc brièvement la situation démographique de l'Italie, qui est à la base du conflit actuel.

L'Italie, qui avait, en 1921, 38 millions d'habitants, en a aujourd'hui 43 millions. L'accroissement a donc été de cinq millions en 14 ans. Son territoire étant de 310,000 km², la densité de la population est de 139 habitants par km².

Il est vrai que la densité de la population de l'Allemagne est de 141 par km². Mais en Allemagne, il y a peu de terres non cultivables, alors que l'Italie consiste, pour les trois quarts, en collines et en montagnes. De plus, l'Allemagne possède de riches mines, une industrie puissante, alors qu'en Italie le combustible fossile fait à peu près défaut et que les richesses minérales sont minimes.

A titre de comparaison, rappelons que la densité de la population en Ethiopie n'est que de 6 par km².

La comparaison suivante, de la distribution de la population en pourcentage du total des personnes occupées en Italie, en Allemagne et en Angleterre, est instructive:

	Agrie.	Ind.	Mines	transp.
Italie	47,3	28,8	0,7	12,9
Allemagne	28,9	36,3	4,1	18,4
Angleterre	5,6	40,2	6,0	26,9

La population industrielle et commerciale ne prenant pas beaucoup de place, il suffirait, pour trouver la densité effective, de considérer la population agricole. En tenant compte seulement des hommes, parce que la classification statistique des femmes diffère d'un pays à l'autre, nous trouvons une densité de population mâle engagée dans l'agriculture, de 23 par km² en Italie, contre 10 en Allemagne et 7 et demi en Angleterre. Ces chiffres donnent une idée véritable de la pression de la population en Italie, pression qui est, en effet, de plus du double de celle de l'Allemagne.

L'accroissement de la population est d'environ un pour cent par an. L'Italie aura donc 50 millions d'habitants dans quinze ans, soit en 1950. Il n'y aura plus de place que debout. Faut-il développer de nouvelles industries? L'Italie n'a pas de matières premières et les marchés sont déjà plus que saturés.

Pourquoi cet accroissement soudain: dont on n'entendait guère parler il y a quinze ans? La natalité n'était que de 23,2 par mille habitants en 1934 contre 29,7 en 1921-25. Mais la mortalité a été réduite, grâce à des mesures hygiéniques très complètes, 17,3 en 1921-25 à 13,1 en 1934, chiffres qui dé-

1923! Mussolini vient de conquérir Rome et de rétablir l'ordre en Italie. Le fascisme s'installe. Le socialisme est pourchassé de Naples à Milan, de Rome à Venise. Les loges maçonniques sont détruites. Les vénérables, sont relégués aux îles Lipari. L'Italie, qui dégingolait la pente, remonte à grands pas.

Le prodigieux succès du Duce inquiète les forces révolutionnaires. Il faut à tout prix entraver son action, puisqu'on ne peut espérer briser tout de suite celui que notre crétin national, Paul-Boncour, présente au monde comme un César de carnaval.

La jeune Italie fasciste vient de proclamer sa désillusion, sa rancœur des injustices du traité de Versailles, et d'affirmer son besoin d'expansion. Ce n'est un secret pour personne que l'Italie poursuit avec le Négus des négociations de plus en plus serrées.

Les adversaires du fascisme ne peuvent supporter l'idée de voir Mussolini donner à son pays le domaine colonial dont il a besoin.

Un seul moyen de barrer la route à ses ambitions: faire entrer l'Ethiopie à la S. D. N., en faire à Genève l'égale de l'Italie des Césars, mettre sur le même plan les cannibales de l'Ogaden et les fils de la Louve, les négriers du Négus et les héros de Vittorio Veneto.

Contre ce projet l'Italie proteste, mais que peut-elle faire de mieux que de formuler un vœu platonique? Mussolini est en pleine réorganisation intérieure. On vient de lui mettre sur les bras l'affaire de Fiume pour le broutiller avec la Petite-Entente, et l'affaire de Corfou pour l'embarrasser à la Société des Nations.

notent des conditions sanitaires intimement supérieures à celles de tout autre région méditerranéenne. On ne peut tout de même pas demander à l'Italie de retourner à la saleté, à la tuberculose et au paludisme d'autrefois.

La plus forte cause de l'accroissement soudain de la population est cependant l'arrêt brusque de l'émigration, due à la fermeture des Etats-Unis à toute immigration, et, ensuite, de celle de tous les autres pays où sévit le chômage.

Pendant la période 1901 à 1913, le nombre des émigrants italiens était en moyenne de 627,000 par an. En 1921, il était encore de 200,000. En 1923, l'excès des émigrants sur ceux qui revenaient de l'étranger n'a été que de 16,000, donc pratiquement nul. L'arrêt de l'émigration a eu un effet désastreux sur le chômage, car ce n'étaient pas les agriculteurs, mais les ouvriers, qui émigraient.

La situation était donc précaire déjà avant la crise et a rapidement empiré depuis lors. De 300,000 en 1929, le nombre des chômeurs complets a passé à 1,019,000 en 1933. Récemment il y a eu une amélioration, il est vrai, le nombre des chômeurs n'étant plus que de 638,000 en juillet de cette année. Mais cette diminution est due, pour une grande partie, à la mobilisation et aux préparatifs de guerre.

La somme fabuleuse de 25 milliards de lires a été consacrée aux travaux publics exécutés en Italie au cours des six dernières années afin d'apporter un remède durable à la surpopulation. Ces travaux consistent surtout en la mise en valeur de terres, ainsi que dans le développement de l'outillage technique du pays.

Avant la crise, on était en droit d'espérer que ces mesures suffiraient à permettre aux Italiens de gagner leur vie chez eux, pendant un certain nombre d'années au moins. Cet espoir a été anéanti depuis que la crise a pris un caractère permanent. L'Italie se trouve donc dans l'obligation de résoudre son problème de surpopulation différemment — ou d'accepter de mourir à petit feu. D'où, sans doute, la décision brusque du chef du gouvernement de poser son problème devant le monde, coûte que coûte.

Tels sont les faits démographiques qui sont à la base du conflit actuel. Ils n'ont absolument rien à voir avec le régime et seraient exactement les mêmes si l'Italie avait n'importe quel autre régime — avec cette différence, peut-être, qu'elle se laisserait alors mourir à petit feu, ce qui serait plus commode pour les pays à leur aise, mais ce qui n'est pas dans le programme de l'Italie d'aujourd'hui. Si l'explosion est contenue par la force maintenant, elle n'en sera que plus violente demain.

K. STOUAN

C'est l'instant que choisissent nos hommes d'extrême-gauche, conduits dans la coulisse par Paul-Boncour, le Robespierre de mardi gras, pour mener à bonne fin une manœuvre dont le dessin est de faire « une niche à Mussolini ».

La France soutenue par la Chine propose et fait agréer la candidature du Négus.

Le coup a réussi.

Or, aujourd'hui, qui donc s'oppose à l'expédition italienne? La Grande-Bretagne et les Internationales socialiste et communiste!

L'attitude de l'Angleterre révèle la profondeur de son égoïsme.

Nous trouvons monstrueux, s'est écrié Mussolini, que l'Angleterre, qui domine le monde, nous refuse une pauvre parcelle de terre au soleil africain!

La Grande-Bretagne compte 46 millions d'habitants et l'Italie 43 millions. Leur population métropolitaine est donc sensiblement égale, et pourtant la proportion entre les possessions italiennes et les possessions britanniques est de 1 à 15.

C'est la mouche comparée à l'éléphant! remarquait avec humour le baron Aloisi.

En effet, le domaine colonial italien (Rhodes, Libye, Erythrée, Somalie) représente environ 2 millions et demi de kilomètres carrés. Les Dominions, possessions, protectorats et territoires sous mandat rattachés à l'empire britannique atteignent 37 millions et demi de kilomètres carrés.

SUITE À LA PAGE 6

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire
180, rue Sainte-Catherine, Montréal
Case postale 4018 T.É. : PL 8511
Directeur: OLIVIER ASSELIN

ABONNEMENT:

	1 an	6 mois
Espagne		
Royaume-Uni		
France	\$3.50	2.00
Etats-Unis		
Canada		
Autres pays	\$4	2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal
et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur: Pierre ASSELIN
Secrétaire de la rédaction: Jean-Claude Martin
Directeur de la Publicité: F.-X. Lizotte



Emile Thisdale

VETEMENTS ET ARTICLES POUR HOMMES

Maison essentiellement canadienne-française

335 EST, RUE STE-CATHERINE — MONTREAL



SI VOUS SOUFFREZ

de la tête, des voies respiratoires, dans votre digestion, d'obésité, de rhumatisme

CONSULTEZ

Les Chiropraticiens diplômés de Palmer

U. HURTHISE, D.C. Enr.

Rayons-X — Neurocalomètre — Méthode Palmer H.I.O.

Suite 517
Téléphone: PLateau 8671

660 OUEST, RUE STE-CATHERINE
Immeuble University Tower

Rétrospective : 1929

SÉJOUR ENCHANTEUR À
BALI

 Vous passerez à Bali deux jours-
 nées simplement merveilleuses.
 Les arrêts dans les ports vous
 offrent *toujours* des loisirs, parce
 que le paquebot reprend *et* temps
 perdu en mer. Départ de New-
 York le 9 janvier. 130 jours.
 31 ports. Prix à partir de \$2,150
 (appartement avec bain, \$3,800
 et plus) y compris le programme
 régulier des excursions à terre.
 S'adresser au Bureau maritime,
 gare Windsor, ou à M. T. R.
 Kennedy, 201 ouest rue Saint-
 Jacques — PLaceau 2211.

CROISIÈRE
MONDIALE
 Empress of Britain
 Pacifique Canadien

VALCARTIER, MORNE PLAINE!

Grand reportage inédit de JEAN-LOUIS GAGNON

SUITE

Les Gazés...

Au camp de Valcartier, on a parfois le cafard... c'est terrible. L'ennui, le dégoût, tout cela est dur autant qu'irrésistible. On dit alors qu'on est gazé. Par la folie ou autre chose. De se guérir c'est malaisé. Il n'y a pas d'effet sans cause. Je suis gazé, tu es gazé. Il fut gazé, nous nous gazâmes. Et vous vous gazâtes, mesdames. Au même gaz qui m'a gazé. Puisque le gaz est à la mode. On a beau faire et beau chanter. Il faut être, mais c'est commode. Vingt fois gazé pour exister.

A ce moment on ferme les portes de la brasserie. Nous nous retrouvons dans la rue, où, dans le soir, des hommes s'en vont en titubant et en chantant des chants d'amour cru. Silence.

Dans la laine grise et sale de leurs couvertures, les chômeurs étouffent leurs inquiétudes.

mes frères les chômeurs

Mardi, six heures et demie. Les chômeurs se lèvent : on est loin du matin de Paul Chabas...

De chaque côté d'une table tôle et qui tombe au milieu en angle aigu, les hommes font leurs ablutions. Comme à l'armée on se lave à grands paquets d'eau et avec ses mains. Puis, décas-



sés, nous allons, presque dispos, chercher notre ration du matin. A travers le bruit confus du service, les hommes empilent leur lourde plâtrée de fèves au lard qui s'écrasent comme du plomb dans les estomacs. J'évoque la mémoire d'Anatole France : « Il faut que la broche passe avant l'épée... » Puis, un coup d'œil jeté sur les plats vidés me fait songer à la prophétie

d'Olivier Asselin : « Notre génie latin, les fèves et le gros lard finiront par l'assassiner... »

Je questionne mon voisin : — Dis donc, on nous en fait manger souvent, de cette machine-là ?

— Quasiment tous les jours, mais des fois on accroche des oreilles de crisse et pis des patates.

Par la suite, j'apprends à connaître ces fameuses oreilles : des tranches de bacon ratatiné, qui est, comme qui dirait, le veau gras des chômeurs.

Après le déjeuner, je file vers le magasin de l'habillement et j'en ressorts avec un accoutrement complet de vêtements trop grands, de couleur kaki. De là, je passe à la douche et je tombe dans cet uniforme trop lâche qui nous donne l'apparence de mauvais soldats. Dans la rue, les hommes ne se retournent plus quand je passe. Je suis devenu un pur, mes frères les chômeurs.

Je flâne mon avant-midi en compagnie de X-18 qui n'est pas de service.

Il fait fameusement beau. Dans le ciel, de petits nuages jouent à cache-cache et le soleil qui plombe met le camp en beauté. Au loin les montagnes.

Je dis à X-18 :

— C'est joliment joli, chez vous. Quel paysage !...

D'une voix paresseuse et triste, X-18 répond :

— Ici, les paysages sont beaux... beaux comme des vingt sous en or.

Nous marchons à petits pas — sans dire un mot. Tout à coup :

— Tu vois la grande baraque en construction ?

— Oui...

— On te dira que c'est une salle de spectacle — un cinéma, quoi — qu'on est en train de fabriquer. Ben, viens voir.

Nous grimpons jusqu'au faite de la baraque et, un coup d'œil suffit pour me convaincre que le théâtre sera théâtre, en autant que les hommes qui y feront l'exercice voudront être acteurs.

— C'est drill-house, hein ? dit X-18, qui se roule une cigarette.

Après un silence, X-18 continue :

— C'est comme pour l'arsenal. Les types qui croient qu'ils bâtissent une poudrière pour la défense de nos frontières !!! I' sont-ils vaseux ! Les frontières australiennes, sud-africaines et anglaises, qu'il devraient dire. Dans six mois, cette machine-là va employer mille hommes qui fabriqueront jour et nuit pour les besoins d'une guerre impériale. Quand je pense que jusqu'à

Eourassa qui embarque dans le truc

— et qui coule le nationalisme !

— T'es sûr de la combine ?

— Parole. Tu verras que ni les bleus

ni les rouges en toucheront un mot aux élections. Tu comprends, dans la boîte, on se rend des points rapport au loyalisme britannique.

Et midi sonne et X-18 calme ses ardeurs nationalistes en s'en calant jusque là...

Les ordres du jour ne devant sortir que le soir — et cela devait décider si je resterais à la Centrale — on m'envoya, avec mes neuf camarades, passer l'après-midi à l'arsenal.

Nous étions sous la gouverne d'un sergent et le boulot ne s'annonçait pas trop rude. Seulement il arriva ceci.

Le boulot consistait à faire le plein d'immenses réservoirs d'eau et à les remettre dans les baraques. Un réservoir de cent gallons, ça pèse lourd et ça tire sur les muscles. Ceci pour dire que des chevaux sont quasi nécessaires pour charrier la machine. Seulement, on manque de chevaux et on a des chômeurs en tas. Vous voyez le truc ? Conclusion : pour la première fois de ma vie j'eus le plaisir, l'honneur et l'avantage de faire le cheval. Mes compagnons, braves types, prirent la chose en rigolant et firent noblement

— ô Buffon ! — leur métier.

Et nous rappliquâmes à la Centrale.

X-21 m'attendait.

— Ça y est. On te balance dans le no 7.

— Diable... Et mes... confrères ?

— Tous à l'arsenal — au 6.

— Guimont avait pourtant signé mon transfert ?

— Oui, mais seulement, Guimont

passa après Flynn. De plus, on a des doutes sur toi. On est quasiment sûr que tu es de Vivre, et on croit que tu viens ici faire une campagne communiste.

— C'est idiot ? Tu sais qui a lancé l'affaire.

— Un abruti du nom de Leclerc. Il est comme la plupart des commis — les sous-off du camp — un peu vache.

Ils espèrent grimper dans les altitudes en démantibulant les vingt-cennes : mouchardages de collégien.

— Rien à faire ?

— Rien.

Le soir on organise un semblant de meeting : X-21 et deux ou trois autres X. On fabrique une combine afin de pouvoir se rencontrer quelquefois.

X-18 est furieux.

— Ah ! les salauds. Ils te fourrent dans leur plus sale secteur.

X-21 intervient et dit :

— Cela te permettra peut-être de voir plus de choses. En tout cas, ça sert à rien de gueuler — i' sont les plus forts. Ils ont toujours la ressource de te flanquer dehors et on n'y gagne rien.

Puis nous causons de dix sujets différents et tous à la fois. Petit à petit la conversation prend des allures politiques. Dans la tiédeur du crépuscule brun nous nous sentons presque une destinée et il vient à chacun un désir violent de faire de belles choses.

2 — En plantant des sapins

chienne de vie

C'est extraordinaire tout ce qu'on apprend en plantant des sapins ! et je vous prie de croire que ce n'est pas à les planter.

Arrivé au 7 sur le coup du midi, je m'étais, tant bien que mal, installé dans une tente que je devais partager avec deux camarades — déjà ! — dont l'un, jeune boxeur et gars de chantier par occasion, se refaisait des muscles en remuant de la terre, et l'autre, hobo authentique qui, dans le temps jadis, faisait la campagne de l'Ouest en qualité de moissonneur, tuait présentement sa vie en buvant de la rubbing.

Quarante tentes alignées par dix composent le campement. Plus à l'avant, trois grandes tentes pour les affaires collectives et une baraque fabriquée de planches mal foutues et de grands morceaux de toile achèvent le paysage. Mais il me faut changer de parc — on lève le camp pour l'ouvrage et je tombe dans les sapins jusqu'au cou.

La journée d'un chômeur est supposée comprendre six heures de travail. De huit à onze heures le matin et de une à quatre heures l'après-midi. Seulement, le contrôle du travail est laissé au bon vouloir du chef d'équipe.

Pour peu qu'il ne s'emballe pas trop, le chef laisse généralement du bon temps à ses hommes et se contente en moyenne de trois heures de travail quotidien.

En peu de temps j'apprends mon métier et je plante avec une paresse calculée. Doucement je questionne les chômeurs qui m'entourent. La plupart sont des hommes de chantier, très peu sont chômeurs authentiques. Cependant je sais que dans les autres camps on est chômeur pour vrai — journalier sans travail — et qu'on ne demanderait pas mieux que d'employer ses bras à ramasser autre chose que des vingt-sous. Les hobo sont fermés et ne « jasant » pas avec le premier venu. Les gars de chantier et les chômeurs ne font pas tant de manières et parlent plus facilement.

Repos.

Les hommes s'étendent au soleil et pendant qu'un Acadien — avec un accent qui rappelle parfois le marseillais — gueule une chanson rosse où des femmes sont mises à poil, je pousse une petite enquête sur mon vis-à-vis.

X-33 est bon diable et a le parler lent de nos paysans. Je pose mes antennes.

— Ça fait longtemps que t'es ici ?

— Deux mois... J'suis venu avec un ami. Toé, t'es nouveau ?

— Oui.

Et l'homme, avec des gestes mesurés, me dit qu'il est cultivateur. Un jour il est parti chercher de l'ouvrage à la ville :

— Et pis j'ai rien trouvé...

Je lui demande pourquoi il ne retourne pas.

— Si tu penses que c'est facile. Avec quoi que j'vas l'acheter — ma terre ?

— Le plan Vautrin ?

— Connais pas...

Il y en avait cinq, au 7, de ces fils d'habitants. Trois avaient encore l'amour de la terre grasse. Si on était venu les chercher, leur dire : « Partez », ils seraient partis, j'en suis sûr. Mais perdus dans cette masse de 1700 hommes, ils sont comme ankylosés dans leur état et perdent peu à peu le goût du foin coupé, des lapins et du lait frais.

Le soir, X-40, ex-moissonneur et surnommé « rubbing », se laisse aller à des confidences. Il me montre des photos : des champs de blé, des portraits de femmes, une maison bâtie sur le bord de la mer...

— C'est chez toi, ça ?

— Oui, à Saint-Jean-Port-Joli. Il y a dix ans que j'y ai été. C'est ben long, dix ans...

Je connais assez le comté. Mon père, jadis, y a fait deux ou trois élections et je mets mon homme à l'aise en lui rappelant des noms et des coins qu'il connaît mieux que moi. Je glisse le nom de mon père :

— Ah ! oui, Adhémar Gagnon ? j'étais justement à la maison quand i' s'est présenté. Toé, comment c'est que tu t'appelles ?

— Malraux.

Et j'évite de lui demander le sien...

X-40, qui est sous le coup de la nostalgie, me dit :

— C'est une batimbe de vie, que de voyager tout le temps. J'suis ben tanné.

— Pourquoi que tu t'en vas pas chez vous ?

— C'est moé qu'é l'mouton noir de la famille. J'ai été aux écoles, j'ai même appris un tas de choses : la géométrie, l'latin, les histoires et pis

arracher autre chose qu'un éternel : — On est ben en crisse.

Le second ressemblait vaguement à Joffre et il était accompagné d'un troisième qui, lui, ne ressemblait à personne en particulier et à tout le monde en général.

Moi — Ça vous plaît, ici ?

Joffre — On s'y fait. Y a quinze mois que j'suis icitte. Au début, j'ai pas ça benben, mais à c't'heure j'pense pu pantoute à m'en aller.

Moi — Ça avance à rien, rester ici. C'est pas une vie, ça.

X-O — Ben, vois-tu, un gars qui fait pas l'fou et qui boit pas sa paye peut économiser cinquante tomates par année. Il est nourri, couché, travaille pas trop fort. Si l' veut, l' peut à Noël et à Pâques aller passer quinze jours chez lui. Son linge est là-bas, pas usé. I' dépense vingt-cinq tomates par voyage — et pis l' revient. C'est pas pire.

Moi — Mais, il peut toujours pas faire ce métier-là pendant cinquante ans ?

Joffre — Y a pas d'ouvrage ailleurs. On est mieux icitte qu'à bomber dans Montréal ou dans Québec.

X-O — Et pis, quand l'ouvrage reprendra, ben on partira. En attendant c'est encore ce qu'i' a de mieux.

Et ils sont huit cents à penser ainsi.

Cependant, il est impossible que ces huit cents chômeurs soient huit cents fois paresseux. C'est l'atmosphère qui avachit.

Jean-Louis GAGNON

A SUIVRE

la géographie. A dix-sept ans, j'ai sacré l'camp. Pis j'sus revenu. Pis j'sus reparti. Mais cette fois j'éré que ça va y être.

— Tu fais sacrement ben, va. Tu peux toujours pas voyager jusqu'à cent ans. Et pour ce qui est de rester ici, ça avance à rien. Tu y resterais mille ans que ça ne te vaudrait pas une tomate.

— Des fois... L'hiver, y a l'chantier. On a des bonnes gages. Un gars qu'est à la job et qui travaille fort peut revenir avec deux, trois cents tomates.

— Seulement, t'en connais qui le boive pas, le jus des trois cents tomates ?

— C'est vré. On est tous pareils. Quand on revient du chantier, on part sur une brosse et la première guidoune avec qui on couche nous fait de notre argent.

— Tu vois bien...

Et tout habillé, je m'endors, la tête sous mes couvertures, et je rêve que j'abats une forêt de sapins en compagnie de Calendal...

Et puis après ?

Je plantais toujours des sapins, mais j'avais trouvé un truc épatant pour en planter le moins possible. Je m'arrangeais pour, chaque après-midi, filer à l'anglaise et aller profiter de ma villégiature sur le bord d'un petit ruisseau. Là, les pieds dans l'eau, j'enregistrais ce qu'il fallait enregistrer. C'est dans cette position plus qu'agréable que je calculai le recensement suivant :

Chômeurs d'occasion	
(gars de chantier, hommes sans travail immédiat, etc.)	400
Chômeurs hobo	300
Chômeurs non satisfaits	
(hommes que la nécessité retient là, mais qui ne demanderaient pas mieux que de partir)	200
Chômeurs tout court	
(ceux qui resteront quand même)	800
Grand total	1700

Il y a de jolis spécimens chez ces huit cents chômeurs satisfaits. Le premier que j'interrogeai était Polonais sur toutes les coutumes et faisait

— lui aussi — dans les sapins. J'eus beau retourner la question sur tous les côtés, il me fut impossible de lui

arracher autre chose qu'un éternel : — On est ben en crisse.

Le second ressemblait vaguement à Joffre et il était accompagné d'un troisième qui, lui, ne ressemblait à personne en particulier et à tout le monde en général.

Moi — Ça vous plaît, ici ?

Joffre — On s'y fait. Y a quinze mois que j'suis icitte. Au début, j'ai pas ça benben, mais à c't'heure j'pense pu pantoute à m'en aller.

Moi — Ça avance à rien, rester ici. C'est pas une vie, ça.

X-O — Ben, vois-tu, un gars qui fait pas l'fou et qui boit pas sa paye peut économiser cinquante tomates par année. Il est nourri, couché, travaille pas trop fort. Si l' veut, l' peut à Noël et à Pâques aller passer quinze jours chez lui. Son linge est là-bas, pas usé. I' dépense vingt-cinq tomates par voyage — et pis l' revient. C'est pas pire.

Moi — Mais, il peut toujours pas faire ce métier-là pendant cinquante ans ?

Joffre — Y a pas d'ouvrage ailleurs. On est mieux icitte qu'à bomber dans Montréal ou dans Québec.

X-O — Et pis, quand l'ouvrage reprendra, ben on partira. En attendant c'est encore ce qu'i' a de mieux.

Et ils sont huit cents à penser ainsi.

Cependant, il est impossible que ces huit cents chômeurs soient huit cents fois paresseux. C'est l'atmosphère qui avachit.

Jean-Louis GAGNON

A SUIVRE



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.

LA RENAISSANCE

dispose d'un personnel compétent qui fera pour vous

- traductions (d'anglais en français)
- rédaction de lettres, circulaires, annonces, etc.
- correction d'épreuves ou de textes

Prière de s'adresser à l'Administrateur

Case postale 4018, ou 180 est, rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Téléphone : PLateau 8511

BULLETIN D'ABONNEMENT À LA RENAISSANCE

Veuillez faire le service de votre journal à

M.....

(écrire bien lisiblement)

pour une période de 1 an (\$3.50) — 6 mois (\$2.)
(biffer l'indication inutile)

à compter de votre prochain numéro.....

Ci-joint le montant de.....dollars (\$.....)

(Signé).....

ARTS et LETTRES

L'empire oublié

M. George Delamare a relaté sous ce titre la tragique aventure de l'archiduc Maximilien d'Autriche, couronné empereur du Mexique par la grâce de Napoléon III, en 1864, fusillé à Querétaro en 1867, et de son épouse, la princesse Charlotte de Belgique, fille de Léopold Ier, « le drame le plus complet qui se puisse concevoir », écrit le général Weygand, qui a préfacé le livre.

Napoléon III et l'impératrice Eugénie avaient l'enthousiasme, pouvons-nous dire à fleur de peau; l'histoire montre aussi que leur jugement n'était pas très sûr. A tour de rôle, l'Italie et la Prusse ont tiré le profit que tout le monde sait de l'ingénuité des souverains français. A l'égard de ces deux pays, néanmoins, la politique impériale, conforme aux idées du temps, se défend peut-être par certains côtés. Mais ce qu'alors on appelle « la grande pensée du règne », la fondation de l'Empire mexicain, demeure une injustifiable entreprise, imputable à l'origine aux seuls souverains français.

L'Europe ne comprenait rien, à cette époque, aux affaires mexicaines. Quelques exilés politiques, dont un certain José Hidalgo, qui sut gagner la confiance de l'impératrice Eugénie, représentaient Juárez, le président du Mexique, comme un Indien farouche et cruel, qui tyrannisait sa patrie. D'un autre côté, la banque Jecker avait répandu en Europe pour 75 millions de francs de bons mexicains que l'avènement de Juárez avait réduits à la valeur du papier. Le duc de Morny et l'ambassadeur de France à Mexico, le comte de Saligny, deux spéculateurs effrénés, ne demandaient pas mieux que de renflouer les bons Jecker. Enfin, Juárez avait « nationalisé » les biens de l'Eglise catholique, à la manière des conventionnels de 1793 : la guerre avec le Mexique apparaissait comme une espèce de croisade. Un réfugié mexicain, Gutierrez de Estrada, qui dépendait à Rome une immense fortune, depuis vingt ans parcourait l'Europe pour intéresser les chancelleries au sort de son pays; il peignait sous les plus vives et les plus riantes couleurs l'expédition projetée. « Une poignée de soldats emporterait Mexico, affirmait-il; le peuple accueillerait les étrangers comme des libérateurs. »

L'archiduc Maximilien d'Autriche, frère de l'Empereur, pressenti à ce sujet, s'abandonna aux conseils de sa femme, ambitieuse et chimérique, et accepta l'offre que lui fit la France du trône mexicain. Vaniteux et faible, épris d'idées libérales sans d'ailleurs les connaître, il citait volontiers Napoléon III comme un politique modèle. Charlotte de Belgique nourrit d'idées philanthropiques, prit immédiatement son rôle au sérieux et commanda les habits du sacre.

1 L'Empire oublié, par George Delamare. Librairie Hachette.

Lorenco, Forey et enfin Bazaine dirigèrent les troupes françaises envoyées à la conquête du Mexique. La Belgique et l'Autriche y joignirent quelques détachements. L'Angleterre se défilait, car elle vit clair dans une situation embrouillée comme à plaisir par des aventuriers de l'espèce Hidalgo, Gutierrez et consorts.

Malgré les efforts de Bazaine, la réception que les nouveaux souverains reçurent au Mexique fut plutôt froide. Les troupes étrangères occupaient tant bien que mal Vera-Cruz, Puebla, Mexico et les contrées avoisinantes, à peine le dixième du pays. Les « patriotes » réfugiés à Paris avaient osé suivre Maximilien et sa femme. Le peuple assistait indifférent à une lutte qui, pour lui, ressemblait aux querelles ordinaires de partisans. Juárez, énergique et entreprenant, d'une intelligence bien supérieure à celle de son adversaire, pouvait compter sur l'appui du gouvernement de Washington. Celui-ci avait depuis longtemps fait observer aux chancelleries européennes qu'il ne tolérerait point l'invasion du Mexique par la France ni par aucun pays.

Tant que dura la guerre de Sécession aux Etats-Unis, Maximilien Ier et Charlotte régnèrent assez paisiblement sur une partie de leur empire. Bazaine et les troupes françaises maintenaient en respect les partisans de Juárez, se gardant par ailleurs d'accroître leur conquête. Le peuple aurait acclamé le diable en personne, pourvu que l'impôt ne fût point perçu avec rigueur, que les « peones » continuassent de travailler pour des coups d'étrivière et que les principaux agitateurs fussent gorgés d'argent. Or, Maximilien Ier n'était pas fait pour changer une pareille situation; au reste, la commut-il jamais ? Il partageait son temps entre les plaisirs faciles et souvent pittoresques de sa cour, et la rédaction de volumineux mémoires sur l'administration de la justice, la fiscalité, etc., qui ne servaient guère. Un cérémonial de cinq cents pages nous est parvenu, composé par l'Empereur du Mexique.

Napoléon III trouvait son protégé bien lent à pacifier le Mexique. La Cour de Rome voulait que, sans plus tarder, Maximilien rétablît le clergé catholique dans ses privilèges et ses biens. La discord travaillait l'armée impériale mexicaine. Un beau jour, en 1866, Napoléon III, incapable de résister plus longtemps à l'opinion publique, se résigna à rappeler ses troupes et Bazaine !

L'impératrice Charlotte alla en Europe pour obtenir du secours. L'Angleterre avait prévenu l'archiduc Maximilien des dangers qu'il allait courir au Mexique; elle se récusait. La Belgique ne pouvait faire davantage pour une princesse de sa Maison. Napoléon III se défendit en invoquant l'hostilité des Chambres, et persista dans sa résolution de rapatrier



Dans ce portrait d'Alexandre le Grand, sans doute inférieur à la magistrale « Ronde de Nult », mais qui n'en témoigne pas moins du génie de Rembrandt, on retrouve ce mélange de réalisme et d'idéalisme qui définit la manière du peintre hollandais. Réaliste par un constant souci d'exactitude, Rembrandt sait marquer chacune de ses œuvres du sceau de sa personnalité, surtout par l'utilisation de ce clair-obscur dont il a gardé le secret.

ses soldats. L'Autriche venait de subir une défaite écrasante aux mains de la Prusse. Rome ne voulait rien entendre et maintint ses prétentions. Pendant ce temps, le gouvernement de Washington, victorieux, commençait à jouer des griffes. Or, personne ne désirait attirer l'attention d'un peuple aussi aguerri. L'impératrice Charlotte, malade depuis plusieurs mois, dut être transportée de Rome en Autriche, au château de Miramar qu'avait fait bâtir son mari; elle était folle. La Cour de Belgique, peu après, recueillit l'infortunée princesse qui mourut, en 1927, à l'âge de 87 ans, sans avoir recouvré la raison.

Abandonné par les puissances européennes, Maximilien tomba bientôt aux mains de son ennemi acharné, Juárez. Celui-ci avait soudoyé les officiers mexicains de l'Empereur, qui ne demandaient qu'à se vendre au plus offrant. Deux de ses généraux, Miramon et Méjia, res-

tèrent fidèles à Maximilien et moururent avec lui.

Les chancelleries européennes se contentèrent, au dernier moment, d'implorer la clémence de Juárez. Le Mexicain resta inflexible :

M. George Delamare n'est tendre pour aucun des personnages de cette tragédie : j'ai tâché de respecter sa pensée. A-t-il raison de juger aussi sévèrement Napoléon III, l'impératrice Eugénie, Maximilien et Charlotte, Juárez et le peuple mexicain ? Voici, à ce sujet, ce que Clemenceau, qui habitait alors aux Etats-Unis, écrivait à une amie : « Sa femme est folle ; rien de plus juste. (...) C'est l'ambition de cette femme qui avait poussé cet imbécile. » Les mots sont crus, que vaut le jugement ? Il faut ajouter que Clemenceau, surtout en 1867, haïssait les empereurs et les rois.

Dollard DANSEREAU

Le Dictionnaire de l'Académie

Voilà donc terminé, après 50 années d'un labeur qu'on ne saurait vraiment pas faire suivre du qualificatif usuel d'acharné, le Dictionnaire de l'Académie, ou plutôt sa révision, car il s'agit ici d'une réédition, avec coupures et adjonctions à l'appui, la fonction de ce lexique étant d'épurer, de consacrer l'usage acquis, le français tel qu'il se parle actuellement. On croyait ce travail interminable ou plutôt perpétuel — les deux mots se confondant lorsque la pensée évoque l'Académie — et je suis demeurée pour ma part toute pantoufle d'apprendre que la dernière lettre de l'alphabet avait eu les honneurs de l'ultime séance de l'année académique. Le dernier mot ? Zygomatique, que l'inévitable Petit Larousse, consulté sur l'heure, m'informe vouloir « se rapporter au zygoma », lequel serait, toujours d'après le Larousse, l'os de la pommette. Alors, s'il nous en dit, nous pouvons parler d'une amie comme ayant les zygomas trop saillants, ou les saillies zygomatiques trop fortes...

Nous pourrions donc, d'ici peu, nous procurer la septième édition du Dictionnaire de l'Académie, publié chez Hachette, qui édite également le bon vieux Littré, que d'aucuns lui préfèrent. Cinq Immortels ont contribué à sa dernière page : MM. Doumic, Falcou, de Broglie, Louis Bertrand et André Chaumeix, lesquels se sont ensuite partagés les 200 francs alloués aux « présents ». Ils avaient pu aller d'autant plus vite en affaire, avec cette lettre Z, qu'ils étaient moins nombreux, puisqu'il est notoire qu'en toutes choses, moins on est, mieux on travaille. Qui sait si, les Quarante tous présents, l'illustre assemblée aurait accepté l'interjection Zut ! ce mot sonore, libérateur, vieux de plus d'un siècle et toujours jeune qui vient d'être admis — un des derniers, et pour cause — dans le Dictionnaire de l'Académie. Bien que ces messieurs n'aient été qu'à cinq, il paraît que ça n'a pas été tout seul; certains (nous aimerions savoir lesquels !) ne voulaient rien entendre, pour se servir de leur propre définition, et c'est tout juste si, de dépit, ils n'auraient pas eux-mêmes laissé échapper l'exclamation honnie par eux.

La majorité s'étant quand même prononcée « pour », on définit Zut ! ainsi : « Interjection familière pour envoyer les gens au diable; signifie que l'on ne veut plus rien entendre ». Ne voit-on pas combien serait tombée à pic l'application de Zut ! par ceux-là mêmes qui ne voulaient pas l'admettre ? D'ailleurs, on voit bien que tout ça s'est passé entre gens qui sont, par définition, au-dessus du commun des mortels et qui, par surcroît, n'em-

pioient pas ce Zut ! si presto, si cavalier, et dont la vraie signification leur a échappé.

Car Zut ! n'est pas, de beaucoup, aussi simple qu'il en a l'air. Il est subtil, nuancé, paradoxal même, à l'occasion. D'abord, cette « interjection familière » ne s'emploie pas contre les gens, que ce soit ou non pour « les envoyer au diable »; elle s'adresse aux choses exclusivement, même quand ce sont des gens qui paraissent la provoquer. Un tel vous appelle au téléphone : « Zut ! » pensez-vous tout haut. Ce Zut ! ne s'en prend pas tant au téléphoniste intempestif qu'à l'ennui qu'il vous causera, au temps qu'il va vous faire perdre, au service qu'il va vous demander. Il n'y a jamais rien de personnel, partant jamais rien de méchant dans sa pétulance. Et au fond il n'est pas si brave que tout ça, car il est presque toujours avant-coureur d'une capitulation, même — et n'est-ce pas surtout ? — quand on le remplace par la répétition : Zut ! Zut ! Zut ! avec emphase sur le « et ». Quant à Zut ! alors !, c'est presque déjà de la résignation, tellement il implique que la cause, jugée d'avance, est sans espoir.

Ce petit mot de trois lettres, rapide comme l'éclair, n'exprime ni le mépris et l'indifférence dont parle Larousse, ni « qu'on s'en moque » comme dit Littré, ni qu'on « envoie les gens au diable », ainsi que le veut le Dictionnaire de l'Académie.

C'est une innocente mutinerie contre un sort contraire; on « manifeste », on crâne, avant de céder devant l'inséductibilité des choses. On ne trompe personne, à commencer par soi-même. Mais cela encourage, cela fait du bien. Et ce doit être parce qu'il est secourable, que, de tous les mots sortis de l'âme populaire au cours des cent et quelques dernières années, c'est le seul qui ait duré et ait fini par acquiescer droit de cité, au point d'y être reçu officiellement par ceux-là même qui avaient charge de défendre la place.

Hélène ROULANS

Paris, 21 septembre 1935.

Tél. BELair 1474

Jean-Marie Nadeau
AVOCAT

266 ouest, rue St-Jacques

LECTURES

Tristan Derème

La Pie borgne, dans VENDÉMIERE, porte sur le poète Tristan Derème, à propos de son dernier livre, le Violon des Muses, « recueil de fantaisies en prose et en vers », le jugement suivant :

Les livres de Derème sont des amis que l'on ne ferait pas des heures pour revoir, mais que l'on est heureux de rencontrer et avec qui l'on passe quelques heures agréables. On les retrouve avec leurs plaisanteries, leurs ironies, leurs sous-entendus, leur érudition précieuse. La première heure, on est tellement enchanté qu'on ne voudrait plus les quitter, mais bientôt ils se répètent, leur débit devient monotone, leur rive forcée et, le moment venu de se séparer, on les quitte sans regret.

A vrai dire, ces gens-là ont leur utilité dans la société. Ce sont des causeurs intéressants, parce que très brillants, qui nous font passer des instants charmants pourvu qu'ils ne nous entretiennent pas trop longtemps. C'est que ces bavardages, pour agréables qu'ils soient, nous font un peu l'impression d'être inutiles, et même superficiels. La cause de « ce sentiment d'insatisfaction que nous donnent les œuvres de Tristan Derème », la Pie borgne la dit très bien :

Leur plus grand tort est de ne faire vibrer en nous que des sentiments littéraires. Tristan Derème est un auteur d'un autre temps, qui ne s'adresse jamais directement à l'homme. Il s'adresse à l'homme à travers l'écrivain, à travers l'amateur de belles-lettres et puis, ce qui le limite, c'est qu'il n'aime pas être seul. Il vient toujours accompagné d'une foule d'amis, des amis de choix, bien entendu, et fins lettrés

comme lui. N'importe, cela le juge et prouve qu'il n'est pas un vrai créateur au sens profond du terme. (...)

Je trouve vite cet étalage de science livresque un peu déplaisant ; le moindre grain d'expérience humaine ferait beaucoup mieux mon affaire. Je préférerais sentir plus souvent un frémissement direct devant la vie, devant la nature, devant les hommes.

Et c'est juste. Certes les citations savantes peuvent plaire à quelques-uns, dont elles flattent la vanité. Beaucoup de gens affectionnent Derème...

...parce qu'il en fait ses complices. Il leur donne la joie d'une complicité qui n'est pas à la portée de tout le monde, la complicité de la culture. En le lisant et en le goûtant, on se donne un brevet d'humaniste, de lettré, presque d'érudit. Songez donc ! à toutes les pages des citations d'auteurs anciens ou modernes, connus ou inconnus, un réseau serré d'allusions. Avec lui, il faut être du bâtiment. Et on est toujours fier d'en être.

Mais aujourd'hui, ces jeux de dillettante plaisent moins qu'autrefois. Notre époque, difficile entre toutes, admire plus la force que la finesse. Tristan Derème est venu trop tard dans un monde qui demande à la littérature une nourriture substantielle plutôt que raffinée. Naguère encore, il eût eu plus de succès; car l'histoire montre péremptoirement que l'esprit humain, dans les multiples domaines où s'exerce son activité, passe constamment d'un extrême à l'autre, par une sorte de réaction naturelle destinée à sauvegarder un équilibre aisément rompu. Peut-être, dans un avenir plus ou moins rapproché, Tristan Derème fera-t-il la joie d'un public à qui des temps meilleurs permettront de mieux goûter les subtilités de son talent.

Problème de la création artistique

A propos du nouveau roman de M. Léon Daudet, *Médée*, M. Jean Vignaud fait cette remarque, dans le PETIT PARISIEN :

Léon Daudet professe une théorie sur la création de l'artiste qu'il a déjà exposée à plusieurs reprises et qu'il développe à nouveau dans son roman : à savoir que cette création est en rapport, chez l'homme, avec sa sensualité amoureuse, avec son activité passionnelle, et doit être assimilée à une sorte de procréation psychique.

Il me semble avoir déjà lu quelque chose de semblable sous la plume de M. Paul Bourget, à savoir que la création spirituelle, comme la création charnelle, s'accompagne d'une espèce de volupté sensuelle, et je crois que vraiment il faut voir là plus qu'une hypothèse séduisante : une réalité mystérieuse. O freudisme !

La femme et l'art

Puisque nous avons abordé ce sujet, demandons-nous, avec M. Maurice Bourdet, encore dans le PETIT PARISIEN, si la femme qui, par hasard ou vocation, joue le rôle de muse, doit « inspirer ou collaborer ».

Au cours d'une interview, un romancier anglais, qui, en peu de temps, s'est fait une place enviable, M. Norman Hunter, a déclaré que tous les sujets de ses œuvres lui étaient fournis par sa femme. (...)

L'exégèse littéraire ne décèlera jamais sans mal dans une œuvre un apport aussi direct que celui confessé par M. Norman Hunter. Ce n'est que de l'intéressé lui-même qu'on pourra connaître la vérité. Et ce serait, certes, un grand émoi si l'on apprenait, un jour, à la suite de patients travaux, que la Champmeslé avait donné à Racine et la Béjart à Molière le thème quelques chefs-d'œuvre, que Balzac devait à Mme Hanska les derniers

romans de la Comédie humaine ou que Juliette Drouet avait inspiré pour Victor Hugo l'intrigue des Misérables et des Travailleurs de la mer. Il n'en faudrait pas moins rechercher si la femme ne joue pas mieux, pour la grandeur humaine d'une œuvre, son rôle d'inspiratrice plutôt que de collaboratrice ?

Nous croyons ici que la Muse a pour tâche essentielle d'aider le poète ou le romancier à créer, mais par une part étrangère de la technique littéraire, par le souvenir, par l'atmosphère. Ainsi, Mrs Norman Hunter, en fournissant des sujets à son mari, risquerait-elle d'avoir sur lui moins d'influence que n'en eurent Mme Récamier sur Chateaubriand, Mme de Staël sur Benjamin Constant, George Sand sur Alfred de Musset.

Est-ce parce que la femme est moins femme qu'autrefois qu'on ne voit plus guère de chefs-d'œuvre ? Il faut bien toutefois reconnaître qu'en même temps que la « femme féminine » la poésie, condition essentielle de toute création artistique, disparaît peu à peu et qu'il faut faire un effort de plus en plus grand pour se garder une âme de poète.

La femme inspiratrice d'œuvres, non pas littéraires, mais picturales, vient de faire l'objet, à Paris, d'une exposition « mieux qu'agréable », dit M. Pierre du Colombier dans CANOË, et à ce propos il observe finement :

« La » femme ou « une » femme ? Alternative permanente de l'art. Les uns, en éliminant l'accidentel, ont voulu élaborer un type. L'Italie surtout a poursuivi ce rêve et ses artistes y ont été encouragés sans doute par les beautés régulières qu'ils avaient sous les yeux plus qu'ailleurs. Il est singulier de retrouver un idéal féminin presque identique, dans une tête de Sodoma et dans une tête de Baroque, malgré la différence d'époque et de tempérament. Les autres se sont laissés séduire par la marque individuelle d'une physionomie : un visage de Grunewald, un crayon du XVIIe siècle français, une préparation de Quentin de La Tour. L'écueil pour les artistes de « la » femme, c'est quelque-

fois la banalité, pour les artistes d'« une » femme, quelquefois, le rendu photographique : un Dumoustier est insupportable de minutie.

Après avoir noté que « les premiers s'attachent souvent plus au corps qu'au visage », ce qui est naturel, et que « pourtant on peut faire aussi le portrait d'un corps », l'auteur distingue encore « parmi les artistes, les froids et les voluptueux », et, parmi ces derniers, « ceux qui le sont avec innocence et ceux qui dissimulent ». Il ajoute :

Sans doute ces attitudes diverses des artistes sont-elles moins affaire de tempérament que d'époque. Les descendants des bourgeois de 1830, avec le développement des sports, avec le changement des modes et des mœurs ont pu revenir, devant la nudité féminine, à une innocence qui n'est pas très éloignée de celle des grands Renaissance.

L'auteur doute cependant que les artistes soient tout à fait indifférents devant leurs modèles. Ainsi la femme sert-elle encore d'inspiratrice et de collaboratrice aux créateurs.

On n'a pas encore enseigné que l'émotion de celui-ci fait indifférent pour son œuvre. Quelle est l'étrange opération de chirurgie intellectuelle qui donnerait un homme exclusivement sensible au jeu des couleurs et des formes ? Certes, nul ne saurait pratiquer les arts plastiques s'il n'a cette sensibilité. Mais peut-on séparer le plasticien de l'homme ?

De toute façon, s'il est un cas où la théorie de Léon Daudet sur la création artistique doit s'appliquer, c'est bien celui-là.

Mme Desbordes-Valmore

Voilà une femme qui ne s'est pas contentée d'inspirer ou de collaborer, mais qui s'est faite elle-même créatrice. Bien malgré elle cependant, du moins au début, comme en fait foi une récente découverte de M. Fernand

Vandérem, qui en fait part dans le BULLETIN du BIBLIOPHILE. Cette découverte est celle d'une lettre de la poétesse à l'éditeur que lui avait trouvé son parrain, M. Alibert. Cette lettre, que M. Vandérem a trouvée dans le volume des Poèmes de Marceline, le quel volume faisait partie de la collection Barthou, récemment mise en vente, et avait été acquis par le libraire Lamy, à qui M. Vandérem s'est adressé, cette lettre, datée de Bruxelles, contient des reproches de Marceline à son éditeur pour lui avoir donné l'envie de publier ses vers, qu'elle-même juge « médiocres ». Ces reproches sont faits en termes non équivoques :

Ecoutez-moi, Monsieur, je ne suis pas contente de vous. Vous m'avez donné des éloges auxquels j'ai cru malgré moi petit à petit. Ils m'ont amenée à rêver que je pouvais risquer l'impression, puisqu'avec votre goût, des lumières que je n'ai pas, vous paraissez le désirer un peu. Le prix que vous m'avez offert m'a même à ces poésies, qui ne méritent peut-être que ce nom, me prouve clairement qu'elles sont dignes du feu. Hélas ! Monsieur, vous trouverez à Paris tant de petits poètes également faibles qui acceptent avec chaleur la distinction que vous avez daigné m'offrir ! Ils seront plus excusables que moi de s'étourdir sur le ridicule qui tombe inévitablement sur la médiocrité qui veut paraître. Ils y seront forcés peut-être par l'infortune qui n'admet guère la modestie. J'ai toute la mienne, et un état qui me donne de quoi vivre honorablement.

Si, comme j'aime à le penser, vous m'honorez de quelque estime et d'un peu d'intérêt, vous approuverez le premier la résolution où je suis de ne pas me donner de prétention par la publication de choses si médiocres.

Comme on le voit, il s'en est fallu de peu que la vocation littéraire de la célèbre poétesse ne fût arrêtée. Rendons grâce à son parrain et à son éditeur d'avoir vaincu sa résistance.

Jean-Claude MARTIN

Scène paysanne à Valjalbert, dans le Québec



Photo du Réseau de l'Etat

Voyages et tourisme

Hier et aujourd'hui

Dans un livre intitulé « Le voyage en France à travers les siècles », M. L. Bonnard, administrateur honoraire du Touring-Club de France, esquisse l'histoire des moyens de transport et de locomotion qui, des temps préhistoriques jusqu'à nos jours, ont permis à l'homme de satisfaire ses instincts nomades. Des sentiers de chasse de l'âge de pierre à la voie romaine et à la moderne autostrade; du charriot et de la barque de l'époque gallo-romaine à la somptueuse automobile, au wagon-salon et à l'hôtel flottant d'aujourd'hui; de l'humble cellule de monastère qui accueillait le pèlerin, au confort et au luxe des palaces du vingtième siècle, le livre de M. Bonnard est un véritable tableau kaïléscopique du Voyage.

Ce défilé des pèlerins, des courriers et des touristes à travers les siècles, si intéressant et si instructif qu'il soit en lui-même, fait surtout naître, par contraste, une sorte d'émerveillement au spectacle des progrès accomplis tout récemment dans les modes de voyage, dans le confort dont jouit le voyageur, dans la facilité et la rapidité avec lesquelles on se déplace d'une ville et d'un pays à l'autre, et dans l'accroissement du volume et de l'intensité des déplacements.

A venir jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, il fallait vraiment que l'esprit d'aventure fût bien puissant, ou la nécessité de voyager bien urgente, pour affronter les délais, les misères et même les dangers d'un voyage de quelques jours. Il est sûr que les moyens de locomotion en usage en ces temps-là ne constituaient pas par eux-mêmes une invite au déplacement.

Depuis, le chemin de fer a accompli d'immenses progrès. Les grands trains-express offrent le luxe d'un chez-soi de bonne maison. Le vapeur moderne est une véritable ville avec ses rues, ses magasins, ses cinémas, ses journaux et sa vie bruyante. L'aéroplane est venu disputer à l'oiseau le royaume des airs et créer un moyen de locomotion ultra-rapide.

Et pourtant, quels que soient la rapidité, le confort et les autres attributs du chemin de fer, du bateau et de l'aéroplane, le passage des temps anciens aux temps nouveaux, en matière de tourisme est marqué surtout par la naissance et le progrès de l'automobile.

Seule l'automobile pouvait donner naissance à ce flot de tourisme que nous constatons de nos jours, à cette véritable vague qui déferle aujourd'hui sur tous les pays qui possèdent de bons chemins. Au point de vue du tourisme, l'automobile n'est pas simplement un moyen de se rendre d'un endroit à un autre. Le seul fait de rouler sur des routes bien construites et bien entretenues, d'oublier tout souci autre que celui du volant, de voir dérouler devant soi les paysages, d'éprouver ce sentiment de liberté que connaît bien l'automobiliste, de respirer l'air pur des campagnes, constitue peut-être l'attrait le plus vif de l'automobile, la plus puissante invite au voyage qu'ait connue l'homme depuis l'invention du chariot millénaire.

L'automobile est devenue le véhicule de prédilection et pour le riche et pour l'homme de moyens modestes. Sa vogue extraordinaire en a fait le véhicule de la masse, le véhicule « po-

pulaire » par excellence et dans tous les sens du mot.

Sauf pour les grandes distances, l'automobile a supplanté le chemin de fer. Elle a dans une certaine mesure diminué la vogue des stations de tourisme consacrées par le temps. Ces stations ont perdu une partie de leur ancienne clientèle. Celle-ci a remplacé le séjour prolongé à la mer ou à la montagne par quelques randonnées de fin de semaine en automobile. La clientèle touristique est devenue mouvante à l'excès, chose que l'on a constatée dans tous les pays. Par contre, l'automobile a créé, partout où il y a des routes, une véritable vague de tourisme qui se déplace sans cesse, mais qui sans cesse se renouvelle. Si certains lieux autrefois privilégiés sont devenus de simples endroits de passage, d'autres, peu favorisés de la nature, mais qui ont la bonne fortune de se trouver sur la route des touristes, bénéficient de ce passage presque au même titre que les villes ou les districts les mieux doués. L'automobile a décentralisé le tourisme, multiplié son volume et réparti ses avantages parmi toutes les régions et toutes les classes de la population.

Cette décentralisation du tourisme a été constatée en Europe, en France par exemple; elle a été constatée davantage en Amérique, où l'automobile a conquis la faveur de cent trente-cinq millions d'habitants. La circulation des automobiles est devenue tellement dense sur notre continent que de multiples industries en sont nées et constituent aujourd'hui une part presque prépondérante de notre activité économique.

Au Canada, et plus particulièrement dans la province de Québec, les voyages en automobile forment quatre-vingt pour cent du volume total des voyages. Le tourisme interrégional, le tourisme interprovincial et le tourisme international ressortissent presque entièrement de l'automobile.

L'automobile et les routes vont de pair. L'automobile a hâté la construction des routes et, à son tour, l'amélioration routière a accentué le progrès de l'automobile. En Amérique, la naissance de l'automobile et la naissance de la route moderne datent du début du siècle. Ce n'est guère que vers 1910 que l'on élabore les grands réseaux routiers que des millions d'automobiles sillonnent aujourd'hui. Les Etats-Unis, avec leurs sept cent mille milles de routes pavées ou gravellées, et le Canada, avec ses soixante mille milles, offrent à l'automobilisme un champ de déploiement unique au monde.

La province de Québec possède à elle seule dix sept mille milles de chemins pavés ou gravellés, parfaitement entretenus et éminemment propres à l'automobilisme. Commencé en 1912 et poursuivi sans interruption par la suite, l'aménagement de notre voirie a marché de pair avec celui des provinces et des états voisins. Ce réseau routier relie toutes les villes, tous les villages et toutes les régions de la province. Il comprend de nombreuses et belles artères donnant accès aux Etats-Unis et aux provinces-sœurs. Il a ouvert à l'automobile et au tourisme quelques-unes des plus belles régions du continent: la Gaspésie, les Laurentides, les Cantons de l'Est, les régions de Québec et de Montréal.

L'aménagement de ce réseau est venu juste à point pour faire bénéficier la province d'une circulation automobile extraordinairement active et d'un commerce touristique bien établi et prospère.

Au point de vue touristique, le voisinage des Etats-Unis et de ses cent vingt-cinq millions d'habitants comporte pour le Canada d'incalculables avantages. Les touristes américains à eux seuls y laissent des sommes que l'on évaluait à trois cents millions de dollars en 1929 et qui atteindront de deux cents à deux cent cinquante millions en 1935. Par suite de ce voisinage, le Canada est devenu l'un des principaux pays touristiques du monde.

La province de Québec, la plus intéressante contrée de l'est de l'Amérique du Nord, reçoit le quart des revenus touristiques du Canada. Sa topographie accidentée, sa population française, ses attaches historiques, ses milliers de lacs et de rivières, ses forêts, ses villes et ses villages bien distincts, constituent autant d'attraits que l'on a mis en valeur par un réseau routier bien ordonné, une hôtellerie distribuée sur tous les points du territoire, et une propagande active et persistante. Son industrie touristique produit des revenus annuels de l'ordre de quarante à cinquante millions de dollars.

Malgré son expansion formidable, l'automobilisme ne semble qu'au début de son ère. Le chemin de fer garde il est vrai toute son utilité: on constate même une reprise dans les transports ferroviaires. Le vapeur bénéficie lui aussi d'un regain d'activité. Mais il semble que ni le chemin de fer, ni le bateau, ni l'aéroplane ne diminueront en rien la vogue de l'automobilisme. Les réseaux routiers se perfectionnent de jour en jour et partout. L'automobile se débarrasse graduellement de l'emprise de l'hiver: ne peut-on pas désormais rouler en plein hiver — même dans notre province de Québec au si rude climat — sur de belles et bonnes routes que de puissantes machines préservent contre neiges et vents?

L'évolution millénaire du tourisme a pour point culminant l'automobilisme. Sans doute existe-t-il aujourd'hui même de plus puissants et plus rapides moyens de locomotion; sans doute est-il permis de rêver, avec Wells, d'une ère où l'homme, se dégageant presque totalement de l'emprise terrestre, se déplacera avec la rapidité de l'esprit et ne fera presque plus corps avec notre planète. Mais quelle que soit l'évolution des autres modes de transport, il semble que l'automobile gardera son emprise sur les masses et qu'elle demeurera longtemps encore le véhicule par excellence du tourisme moderne.

QUÉBEC, 4 octobre 1935.

« L'Avenir du Nord »

L'AVENIR DU NORD, journal de Saint-Jérôme, qui existe depuis 39 ans, est redevenu la propriété exclusive de l'honorable Jules-Edouard Prévost, sénateur.

Les abonnés de ce journal et les personnes, agences ou compagnies, qui ont conclu des arrangements ou des contrats en vue de publier des annonces dans l'AVENIR DU NORD sont priés de communiquer directement avec le propriétaire ou avec l'imprimerie J.-H.A. Labelle, 303 avenue Parent, Saint-Jérôme, qui édite le journal L'AVENIR DU NORD.

Les Français ne se battent pas...

SUITE DE LA PAGE 2

En 1919, l'Angleterre s'est attribué la presque totalité des colonies allemandes. La France n'en a reçu que quelques parcelles. L'Italie, mal représentée, ne recueillit pas la moindre miette du festin.

Et aujourd'hui, l'Angleterre, qui, au début de ce siècle, décima un peuple de race blanche parfaitement civilisé, les Boers, empêche l'Italie de remplir en Ethiopie une mission éminemment civilisatrice!

L'Angleterre veut nous entraîner dans une guerre alors que, tout récemment, elle passait directement avec l'Allemagne, sans même consulter la France, un accord naval.

L'Angleterre veut nous obliger à décréter des sanctions contre l'Italie, notre alliée d'hier, alors qu'elle se refuse à promettre l'application des mêmes sanctions en cas d'agression allemande contre la France.

La France ne se battra pas pour l'Angleterre! La France n'est pas le soldat de l'Angleterre!

Contre Mussolini sont liguées les deux Internationales et la maçonnerie.

Elles n'ont pas demandé des sanctions contre l'Allemagne au temps où la social-démocratie violait les engagements internationaux. Elles n'en ont pas demandé davantage contre le Japon lorsqu'il décida de remettre de l'ordre en Chine, ou contre la Bolivie lorsqu'elle attaqua le Paraguay. Elles ont regardé avec indifférence la Russie des Soviets écraser la Géorgie.

Mais aujourd'hui, il s'agit de Mussolini, vainqueur des francs-maçons, des socialistes et des communistes, et pour l'abattre, nos pacifistes sont tout prêts à déchaîner la guerre mondiale.

Les Français sont contre les sanctions économiques et contre les sanctions militaires.

Contre les sanctions économiques parce qu'elles sont inefficaces. Trop de pays ne font pas partie de la Société des Nations qui ne seraient pas contraints de les appliquer: Allemagne, Brésil, Japon, Etats-Unis, etc.

Contre les sanctions militaires parce que nous avons assez de colonies pour ne voir aucun inconvénient à laisser l'Italie réaliser ses aspirations en Ethiopie, et parce que la France veut la paix, n'en déplaise à la franc-maçonnerie revancharde, aux travailleurs anglais, à Staline et à M. Léon Blum.

La critique des livres

Paul BOURGET, de l'Académie française: *Un homme d'affaires*. Un volume in-16 relié sous chemise illustrée. Plon, éditeur, Paris.

Béatrice, élevée par la plus tendre des mères, a connu chez son père le grand financier Mortier, avec la jeunesse la plus douce, le luxe le plus royal. Sa sœur vient d'épouser un gentilhomme d'une vieille famille française; elle-même aime et est aimée de Gabriel Clamond, un capitaine du plus grand avenir. Rien ne semble troubler le ciel de cette vie limpide, et Béatrice, si elle craint un peu l'opposition de son père à son mariage, croit pouvoir le faire céder. Et c'est heureuse, pleine de sa riante jeunesse et de son bel amour, qu'elle va au-devant de la lutte. Elle en sort ébranlée, brisée dans son cœur et dans ses plus chères affections. Quel est le redoutable secret dont Mortier a accablé sa jeunesse? Quel est le cruel jeu qui le fait agir? Pourquoi Béatrice consent-elle au plus ignominieux des mariages? C'est ce que cette âme fière jusqu'au sacrifice tirera jusqu'à la fin. Immo-lée au secret d'une implacable rancune, elle inspirera, même à son bourreau, le respect.

La Béatrice d'*Un homme d'affaires*, avec sa belle droiture, la fierté d'une âme qui n'hésite pas au plus affreux des sacrifices et la blanche de Saint-Cygne, héroïne d'une autre nouvelle, *Dualité*, qui lutte entre son amour maternel et sa vie de dissipation et de luxe, sont de poignants contrastes. Mais que de douleurs cachent ces âmes, dont, avec son admirable talent, Paul Bourget sait nous montrer avec les tares les plus secrètes les dévouements les plus admirables.

Deux mélancoliques nouvelles, *Un réveillon* et *L'Outragée*, viennent clore ce recueil où frémit toute la sensibilité ardente du grand écrivain.

Hugo WAST: *Désert de pierre*. Un volume in-16 relié sous chemise illustrée. Plon, éditeur, Paris.

La prodigieuse histoire d'une jeune fille qui, dans les désertiques et immenses solitudes de la Sierra Argentine, où le paysan n'a pour vivre que le maigre produit de ses champs et

de son bétail, arrive à faire vivre une exploitation agricole, à entretenir toute une famille.

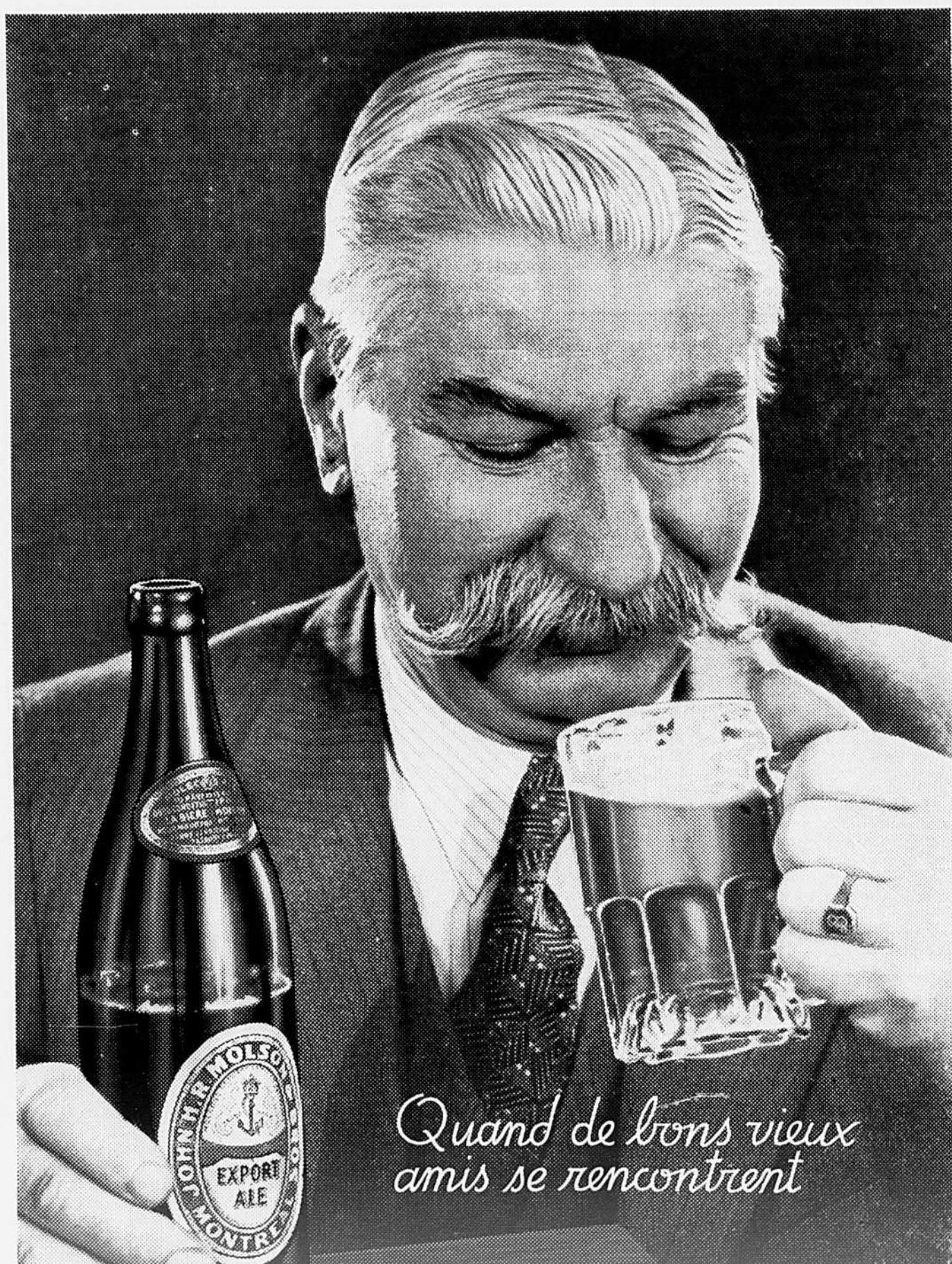
Chez le vieux don Pepablo, qui passe pour un des plus riches propriétaires de la région, sont venus s'établir son neveu Midas accompagné de sa fille aînée Marcela et de ses deux petits garçons. Ruiné par de fastueux projets, Midas n'a pas perdu l'habitude de voir très beau. Hélas! le palais de don Pepablo n'est qu'une hutte simple et peu confortable et les enfants qui arrivent de la ville ont le cœur étreint par la médiocrité du décor. Mais il ne reste plus à Midas d'autre abri que la vieille maison de son oncle! Et celui-ci les recueille volontiers, partage avec eux la maigre chère qui est la sienne et confiant dans l'avenir de Midas lui confie une petite fortune.

Les mirifiques projets de Midas tombent bien vite à l'eau: exploitation de forges, mines de platine ou d'or, antiquités, tout ce qu'il entreprend se transforme en fumée en gloutissant tout son avoir. Infatigable, il poursuit ses rêves tandis que la sage Marcela essaie toute seule de faire vivre la petite famille. Du domaine de l'oncle laissé à l'aventure et à des « capataz » plus ou moins honnêtes, elle réussit à faire une véritable exploitation. Plus de terrains laissés à l'abandon, les champs d'orge et de maïs ont remplacé les terres incultes; plus de bétail volé, pillé ou affamé; parqués dans des pâturages plus gras les vaches et les veaux prospèrent. Et si les fauves viennent égorger ses agneaux et ses brebis, Marcela est la première à organiser des battues. Toujours à cheval, infatigable et intrépide, la « petite de Buenos-Ayres » est universellement connue et admirée des paysans de la Sierra.

Et ce n'est qu'un cri d'enthousiasme lorsque seule elle se défend et triomphe du bandit Roque Carpie comme seule aussi, petite amazone, elle avait triomphé du désert de pierre.

Jules AUBIC

Ne jugez pas un journal avant de l'avoir lu. Quand aurez lu LA RENAISSANCE, vous admettrez que c'est un journal instructif et intéressant.



Quand de bons vieux amis se rencontrent

La Bière MOLSON'S Export

LA · BIÈRE · QUE · VOTRE · ARRIÈRE · GRAND · PÈRE · BUVAIT

Et la femme...

Entre nous

Dans un grenier

Pendant toute la belle saison j'ai flâné sur les grèves et à l'ombre des beaux arbres; puis, hélas! ce fut le retour dans la maison empuissée qui paraît sombre et étouffante après tout ce soleil de plein air!

Prise d'un beau zèle, armée de balais et de courage, j'ai fait du haut en bas, un de ces ménages ahurissants qui exaspèrent les hommes parce qu'ils n'ont pas d'imagination et ne devinent pas comme ce sera beau... après!

Au grenier, j'ai voulu voir, ou plutôt, revoir tout ce que l'on y transporte depuis des années: ce ne sont pas des trésors qui s'y accumulent, mais une collection d'objets hétéroclites, fanés, démodés, brisés que l'on conserve je ne sais pourquoi et qui encombrant la pièce.

Alors, ce fut la guerre aux fils d'araignées accrochés aux poutres et à toutes les vieilleries dont un choix rigoureux sacrifiait la moitié.

J'ai pris mon temps et j'ai trouvé beaucoup de souvenirs oubliés qui sont presque des reliques: les regarder, y toucher c'est tourner la tête vers le passé, ce passé qui n'est pas mort quand on pense un peu: il vit à côté du présent sans que le présent s'en doute, et qui sait jusqu'à quel point il influence le futur?

J'ai donc sorti d'une armoire des fuseaux, un dévidoir, toutes les pièces d'un rouet, et surtout un miroir, un très vieux miroir dont le cadre brisé et dévoré conserve encore un joli éclat.

Je l'ai essuyé doucement et sur sa surface polie j'ai essayé d'évoquer deux générations disparues. Il me semble le voir pour la première fois... il attend dans l'ombre depuis si longtemps, il paraît vivant, il va peut-être me parler de ceux qui ont vu leurs yeux dans son eau claire.

Il a vécu avec des personnages bien anciens, et dans leur plus grande intimité; à force d'assister à leur

vie, n'a-t-il pas acquis une petite âme très humble et très subtile?

A quoi servirait l'imagination, je vous le demande, si je ne pouvais me représenter ceux qui se miraient en s'ajustant? Jeunes visages coiffés de bonnets plissés et de hautes fontanges, figures sévères de bourgeois dans les cravates roulées à double tour autour du cou, messieurs à perruques et dames à jabots, dames à tabatières et à éventailes, petites filles dont les longs pantalons brodés dépassaient les robes bien empesées.

Dans sa splendeur neuve, le grand miroir dut être mis à la place d'honneur, au-dessus de la cheminée, dans l'ancien salon. De là il vit les jeunes couples danser et les vieux couples jouer aux échecs. Il surprit les sourires heureux, les regards amoureux et les larmes aussi qu'on ne pouvait retenir.

Sa fraîcheur s'en allait, on le mit dans une des chambres à coucher et il connut bien des secrets!

Mais le tain s'émietta, la dorure se ternit, on le trouva bon pour la chambre des enfants. C'est là que je fis sa connaissance et il attrapa mes grimaces quand on me tirait les cheveux en les démêlant, et mes petits frères venaient lui tirer la langue et faire mille singeries, grimpés sur la table demi-lune sur laquelle il s'appuyait.

Et de là aussi on l'enleva... décidément il était trop vieux. Il fut relegué au grenier.

Quelque chose d'étrange comme un vague attachement m'empêcha de m'en débarrasser; je l'enveloppe de nouveau et je l'enferme dans son armoire avec tous ses fantômes.

Chères ombres d'autrefois qui me furent familières quand des voix qui se sont tuées me parlaient de vous, je vous ai trop oubliées; votre miroir vous a fait revivre un instant dans le grenier où j'ai été toute seule avec vous.

Hélène BOLLIN

Faits et gestes

Avant de fermer à jamais le cercueil de la reine Astrid, Léopold III fit placer sur le cœur de la jeune maman un beau portrait des trois enfants qui faisaient la joie et le bonheur du couple royal. Il voulait quelle emportât dans son linceul un souvenir des plus beaux joyaux qu'il lui avait donnés.

Quand on sait combien la jeune reine aimait ses enfants, ce geste ne surprend pas de la part de celui qui partageait d'ailleurs ses sentiments, était chaque jour et à toute heure le témoin heureux de sa tendresse constante.

La gloire et les honneurs n'embûèrent jamais son jugement; d'une simplicité charmante, fruit de la belle qualité de son cœur et de la bonne formation de son esprit, Astrid oubliait toujours qu'elle était reine et semblait ne vouloir être avec majesté qu'une vraie femme, et dans toute l'ampleur du rôle. Dérégant aux habitudes protocolaires, elle tenait à prendre soin de ses petits, poussant elle-même la voiturette du dernier-né, jetant un œil attentif à tous les autres gosses qui paraient aussi leurs ébats au parc.

Un jour, peu de temps après la naissance du prince Baudoin, elle avait accepté de patronner une fête de charité. Comme elle n'avait pas paru en public depuis plusieurs mois, on lui fit d'abord ovation de toutes parts: elle fut entourée, choyée. A son habitude, elle se montra franchement aimable, fit le tour des comptoirs, donnant sa sympathie et son encouragement aux vendeuses, félicita les organisatrices, puis manifesta le désir de se retirer. On

s'étonna, on la supplia de prendre le thé, mais elle dit simplement: «Le prince Baudoin m'attend»; chacune comprit que, sans marchandage, elle continuait de lui donner la vie.

Non seulement Astrid chérissait ses enfants, mais tous ceux de son royaume étaient l'objet de sa sollicitude. Parce que son dévouement se mesurait à son amour, elle s'intéressait à leur bien-être, à leurs jeux, à leurs études. Et cela doit encore faire regretter davantage à ses sujets que la mort ait figé son activité et glacé son cœur.

Aussi quand, par la voix de la radio, les chefs d'Etat demandèrent pour ses funérailles une garde d'enfants, on en compta vingt mille qui accoururent de tous les coins du pays belge pour escorter la femme qui les avait aimés. Vingt mille enfants, que cela devait être émouvant dans le cortège funèbre! Vingt mille enfants autour d'une femme, que c'est beau!

Pour la paix

C'est si triste d'élever des enfants pour les faire tuer! Ces enfants attendus avec amour, reçus avec joie, soignés avec tendresse; ces enfants qui prennent tant de notre cœur, après avoir pris leur vie à même la nôtre: ces enfants, il ne faut pas qu'ils aillent, inutile chair à canon, servir les intérêts de quelque monarque ambitieux qui ne regarde pas au sang versé, aux vies perdues. Nos enfants, il faut les garder!

Françoise GAUDET-SMET

Que nos lecteurs nous fassent des suggestions: elles seront toujours favorablement accueillies.

Votre coiffure



La mode des cheveux courts ne simplifie nullement les soins à apporter à sa coiffure. Julie Haydon en donne ici l'exemple en portant une coiffure assez compliquée dont l'originalité vient des boucles tourmentées et de la raie en forme de triangle.

(De POUR VOUS)

Le rideau taché

Personne n'avait surpris le coupable, aucun indice ne permettait de supposer que ce fut Yves plutôt que Jacqueline. Le fait parlait seul. Une large, affreuse et peut-être ineffaçable tache d'encre maculait un rideau bleu du salon; quelques gouttes aussi sur le tapis; un vrai désastre, en somme, une de ces calamités qui accablent trop souvent les mères de famille et les changent soudain en implacables justicières.

— Des rideaux neufs, se lamentait celle-ci navrée; une teinte si fragile, il n'y aura pas de remède, évidemment... Yves, Jacqueline, venez un instant...

A la voir irritée, les deux enfants accoururent un peu rouges, le regard mal à l'aise; visiblement, ils n'ignoraient pas l'accident.

— Qui a renversé un encrier sur ce rideau?

Yves et Jacqueline baissent la tête avec ensemble sans un mot.

— Eh bien! vous êtes muets? Silence.

— Vous saviez qu'il y avait de l'encre sur ce rideau? insiste la mère.

Mais les nuques courbées ne se redressent pas et pas un mot ne sort des lèvres des enfants.

— Enfin! s'exclama la mère avec exaspération, voulez-vous répondre quand je vous parle!

— Oui, maman, nous savions.

— Qui a fait cette tache?

De nouveaux les petits se taisent.

— Puisque le coupable n'avoue pas, je vous punis tous les deux. Vous serez privés de dessert pendant huit jours et je prendrai votre argent pour payer le nettoyage du rideau...

La mère veut s'éloigner, Yves s'élance:

— Maman, c'est moi qui ai renversé l'encrier.

Jacqueline se jette en avant:

— Non, c'est moi.

Ils mettent à s'accuser eux-mêmes une telle ardeur que la colère maternelle s'apaise un peu.

— Enfin, quel est le coupable de vous deux, voyons!

— Moi, rédit Jacqueline avec force.

— Non, maman, elle dit ça pour que je ne sois pas puni.

— C'est vrai, Lise?

— C'est-à-dire... Je l'ai aidé...

— Oh! si peu aidé, dit comiquement Yves.

Ils sont drôles et touchants; la mère sourit:

— Bon, je ne veux pas savoir... C'est bien, de vous défendre ainsi mutuellement; pour la peine je lève la punition de dessert et vous paierez seulement la moitié des dégâts...

Des cris de joie, des embrassades... La mère ne le dit pas, mais elle a oublié sa contrariété...

Peu d'enfants pratiquent cet esprit de solidarité et c'est dommage... Le

plus souvent, ils se dénoncent, s'accusent l'un l'autre. Ce geste lâche et répugnant doit être réprimé sans pitié, par une méthode très simple: le coupable et le «rapporteur» sont punis ensemble de la même punition, ce qui supprime rapidement toute tentation de délation.

Les relations entre frères et entre sœurs, leur bonne entente dépend de leur éducation. Il faut avant tout que les enfants se sentent égaux absolument aux yeux de leurs parents. La jalousie est trop souvent à la base des discordes fraternelles; donc, justice d'abord. Ensuite exigez qu'ils aient entre eux des gentillesses, des complaisances, des égards; favorisez les échanges affectueux, les cadeaux, faites qu'ils se connaissent, s'apprécient mutuellement afin que plus tard, séparés dans la vie, ils demeurent unis en esprit et en tendresse, toujours prêts à se soutenir, à se défendre, à se tendre la main.

Claude JAN

(Des DIMANCHES DE LA FEMME)

RECETTES

Beuf aux légumes

Faites dorer dans du beurre du lard coupé en dés, saupoudrez de farine, tournez avec la cuiller de bois. Ajoutez bouillon ou eau, sel, poivre, bouquet garni, que vous retirerez au moment de servir, un oignon, quelques carottes, pommes de terre, navets, un chou coupé en quatre et le morceau de bœuf restant. Arrosez de temps à autre avec le jus de cuisson. Une heure après, quand les légumes sont cuits, placez le bœuf dans un plat creux en dressant les légumes en couronne par petits tas de couleurs variées, choux, navets, carottes et pommes de terre. Versez la sauce sur le tout.

Epaule de mouton

Faites revenir des oignons dans du beurre, mouillez de bouillon, laissez réduire; arrosez largement avec du bouillon, tournez quelques minutes sur le feu. Enlevez la casserole du feu, épaississez avec de la mie de pain émiettée.

Coupez en tranches l'épaule de mouton, trempez ces tranches dans la sauce, reformez le rôti que vous masquez de sauce, saupoudrez de chapelure et faites gratiner au four environ une demi-heure.

Le bon goût est la fleur du bon sens. Une femme

L'envie perce plus dans la restriction des louanges que dans l'exagération des critiques.

Chamfort

Les manteaux de demi-saison

Beaucoup de manteaux trois-quarts, de forme vague; on croyait déjà que l'été verrait leur fin, mais, point du tout! Ils reparaissent plus nombreux, plus variés que jamais.

Les tissus épais et bourrus, les tweeds chinés, les burets tissés à la main, les quadrillés et les pieds-de-poule leur sont très favorables. Autant ces gros tissus rustiques sont difficiles à porter dans les formes ajustées et très classiques des tailleurs et des redingotes, autant ils triomphent dans la forme vague, pour le manteau droit de sport et l'ensemble de chasse ou de voyage. On voit donc, dans toutes les collections, un certain nombre de costumes du matin composés d'une veste vague, deux-tiers ou trois-quarts, et d'une jupe droite à plis repassés ou portefeuille. La veste vague est souvent montée sur un large empiècement d'épaule, qui forme non seulement l'encolure, mais en partie les manches... (qu'elles soient raglan, kimono ou cousues dans leur longueur). Le dos s'élargit d'un mouvement en forme ou d'un pli creux: quand l'étoffe est assez souple et s'y prête, le dos est souvent monté à fronces ou même à gros «tuyaux» — comme des tuyaux d'orgue — ce qui donne une silhouette très nouvelle, rejetée en arrière, de ligne fuyante et «décollée» (pour employer un terme technique précis). Le même mouvement vague et flottant en arrière se retrouvera d'ailleurs sur les manteaux de fourrure, dont nous trouvons une belle majorité du type trois-quarts, à grande ampleur.

Petits tailleurs

En parfait contraste avec l'ensemble sportif, voici le petit tailleur «parisien», très strict, très court, très ajusté, boutonné et sanglé militairement sous ses parementures d'astrakan ou de soutache. La veste arrive à peine aux hanches, où elle s'évase quelque peu, indiquant un petit effet de basque. Cette basque est plus souvent placée en arrière, accentuant la finesse de la taille. L'encolure est haute, montante, le col petit, droit ou plat. Les cols volumineux se trouvent sur les manteaux habillés, mais presque jamais sur le petit tailleur d'allure officier.

Tandis que l'ensemble sportif s'attribue les tissés de fantaisie, les chinés, les rayés, les quadrillés, les «disparates» (veste et jupe différentes) et les coloris chauds et même assez clairs, le «petit tailleur» se cantonne dans le classique lainage noir et se permet à peine la fantaisie d'un «grain» plus ou moins épais, d'un mince fil de cellophane, ou d'un «naud» imperceptible dans le tissu façonné...

Tailleurs et jaquettes de velours

Mais les ensembles de velours viennent rétablir le droit à la fantaisie et aux somptueuses garnitures de fourrure. Tailleurs ou costumes mi-longs de velours noir, marron, violette, rouge ou vert, apparaissent très «réchauffés» et même, dirions-nous, très entortillés de fourrure... Car les renards bleus ou argentés décrivent des courbes magnifiques, autour des bras, autour des épaules et des encolures et même du buste; il n'est pas rare de voir deux renards s'entre-croiser devant ou derrière et descendre dans le dos en cape, en capuchon, ou en dalmatique de fourrure. L'effet de capuchon n'est pas toujours un simple effet obtenu par un beau «drapé» de renard: il y a quelquefois capuchon véritable, que l'on peut rabattre sur la tête, à la mode esquimaux.

Les jaquettes ajustées des costumes d'après-midi sont assez souvent ourlées de fourrure. Parfois même, le bas de la jupe est orné lui aussi. L'astrakan et le castor sont les deux fourrures favorites pour ces bordures confortables et élégantes, qui accentuent le caractère «nordique» des manteaux de cet hiver. Réminiscences nombreuses, en effet, des jaquettes norvégiennes, islandaises, sibériennes, des «touloupes» russes paysannes. Chez quelques grands couturiers, des gilets (avec ou sans manches) en agneau frisé affirment nettement l'influence cosaque...

Manteaux d'après-midi

Les manteaux d'après-midi sont tantôt presque sans col, avec d'énormes manches qui partent de l'encolure et intéressent le dos et même le devant du manteau, tantôt, au contraire, avantageés de très grands cols de fourrure qui s'étalent largement sur les épaules et encadrent la tête. Le mouvement de col à la Médicis, de col en «fraise» Renaissance, est un des plus répandus, mais on voit beaucoup aussi le col

croisé, fait de deux renards dont les têtes viennent reposer sur le haut des bras ou se joindre dans le dos.

Les manches entièrement en fourrure ne sont réalisables que dans les fourrures à poil ras, telles que la loutre, le breitschwanz, le ragondin, l'astrakan; nous en voyons un certain nombre sur de beaux manteaux longs, très enveloppants, à petit col rond ou rabattant. Quand la fourrure choisie est le renard (renard de toutes sortes, souvent teint à la couleur du manteau), la manche n'est pas faite de renard en son entier, mais une demi-peau de renard descend le long de l'épaule et suit la couture de la manche ou s'enroule tout autour du bras: les épaules se trouvent ainsi très élargies et remontées par le foisonnement de la haute fourrure; mais c'est là une ligne que nous aimons et qui est, certes, amincissante. De grands «panneaux» de renards, des gardes ornées de renard, de haut en bas, viennent augmenter encore la somptuosité des manteaux et leur confort extrême. C'est une véritable débauche de fourrure précieuse. Unies au velours, ces belles toisons surabondantes nous reportent aux plus luxueuses années d'avant-guerre et affirment la féminité nouvelle de la mode.

Ed. BOUTTIER

(Du JOURNAL DE LA FEMME)



Les gros poids supportent mal les gros pois.

Dessin et légende de Becan dans le PETIT PARISIEN

Petit album

Vieille maison à réparer et jeune femme à contenter: c'est toujours à recommencer!

Proverbe italien

Le caractère n'est pas dans l'esprit, il est dans le cœur.

Jouffroy

MERCIER & DION

Fourrures de qualité



Hâtez-vous de donner votre commande, car ce sera bientôt la froide saison. Nous vous garantissons un travail parfait à des prix très avantageux.

- Réparations
- Remodelage
- Coupe parfaite

2117 EST, RUE MONT-ROYAL
Près Delormier

FR. 2711 — Montréal

A. MERCIER E. E. DION

Souffrez-vous d'insomnie?

PRENEZ

SLEEPER
ET DORMEZ BIEN!

Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. Sleepex calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPER, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA 2269, ou voyez: SLEEPER REG'D

Immeuble Castle Montréal

CHRONIQUE DU SPORT

Apothéose d'un grand coureur

L'autre jour à Helsingfors, capitale de la Finlande, Nurmi a annoncé modestement, à la fin d'une course, qu'il venait de prendre part à sa dernière épreuve. Le plus grand coureur des temps modernes a jugé bon que l'heure venue de se retirer sous sa tente. Philosophie digne de tout éloges ! Son geste intelligent et parfaitement naturel n'en a pas moins surpris ses amis les plus intimes. Dans les sports, l'âge est un facteur contre lequel on ne peut rien. Savoir vieillir s'impose ici de façon absolue.

Après avoir connu tous les honneurs, aux Olympiques comme ailleurs,



Nurmi se fera désormais instructeur. Il enseignera aux jeunes Finlandais le secret de sa supériorité incontestée sur les pistes de course, afin que son pays continue à fournir les meilleurs coureurs du monde.

Nurmi courait sur une distance de 3000 mètres contre des adversaires échelonnés à tous les 200 mètres. D'un caractère nettement humoristique, cette course réunissait des participants choisis non pas pour leur valeur athlétique mais pour leur rang social. En effet, on notait parmi ces marathoniens occasionnels : le directeur de la Sûreté municipale, le directeur des Incendies, le président du Conseil municipal, des députés, des chanteurs d'opéra, des banquiers et des administrateurs de services publics.

Cette course nouveau genre, exceptionnelle — vraie course d'opération — ne fut pas chronométrée. Les spectateurs, on se l'imagine aisément, se dilataient la rate à la vue des efforts héroïco-comiques de tous ces gros légumes pour bien figurer, eux dont tout l'entraînement antérieur avait pu consister à courir après le train ou l'omnibus. A son habitude, Nurmi fut impassible et fermé. Ne l'a-t-on pas surnommé avec raison : le sphinx vivant ? Il demeura insensible aux applaudissements nourris de ses concitoyens qui réclamèrent en vain de lui un petit discours, semblable en cela au Finlandais traditionnel qui n'a pas à l'étranger la réputation

d'être loquace et qui possède en propre cette qualité précieuse entre toutes : le silence. En guise de réponse, Nurmi esquissa donc un vague sourire et fila majestueusement vers sa loge. Grâce à la participation de l'idole de la Finlande, le Comité olympique national se trouva plus riche d'une somme de \$2000.

Ce petit peuple balte, nordique comme nous, fait preuve d'une vitalité extraordinaire. Malheureusement, nous ignorons tout de son histoire, de sa langue, de sa littérature, de ses traditions. C'est à peine si l'on sait son exacte position géographique. Et pourtant, au dire de certains voyageurs, nous gagnerions à nous pencher sur ses problèmes, qui ont une grande similitude avec les nôtres. Aux Jeux Olympiques, les Finlandais se classent généralement en deuxième place et se font surtout remarquer dans la course à pied, où ils n'ont guère de rivaux sérieux. Car ils ne manquent jamais d'y envoyer un contingent nombreux et soigneusement préparé.

A l'instar des Grecs de l'antiquité, le sport a galvanisé la nation finlandaise dès qu'elle s'est détachée comme un fruit mûr de la Russie en décomposition. Le sport a peut-être été pour la Finlande le plus grand facteur de redressement physique et moral. A cette rude école, elle a duré et surtout tenu, en dépit de l'insidieuse et formidable propagande de ses voisins immédiats pour l'amener dans leur orbite. Lorsque le Québec, par lassitude, se plaint des difficultés qu'il doit surmonter, il est bon de se rappeler l'effort énorme que d'autres petits peuples ont à faire — dans des conditions infiniment plus pénibles — pour ne pas disparaître complètement. Fière et saine, la Finlande est l'exemple magnifique de ce qu'un bon équilibre entre le corps et l'esprit peut donner. Nos remarques visent également tous les peuples scandinaves et baltes, d'une commune ascendance nordique. Cet état d'esprit a fait écrire pertinemment à Giraudoux : « Les Scandinaves ont trouvé le moyen d'élever la température de leur pays : le sport. »

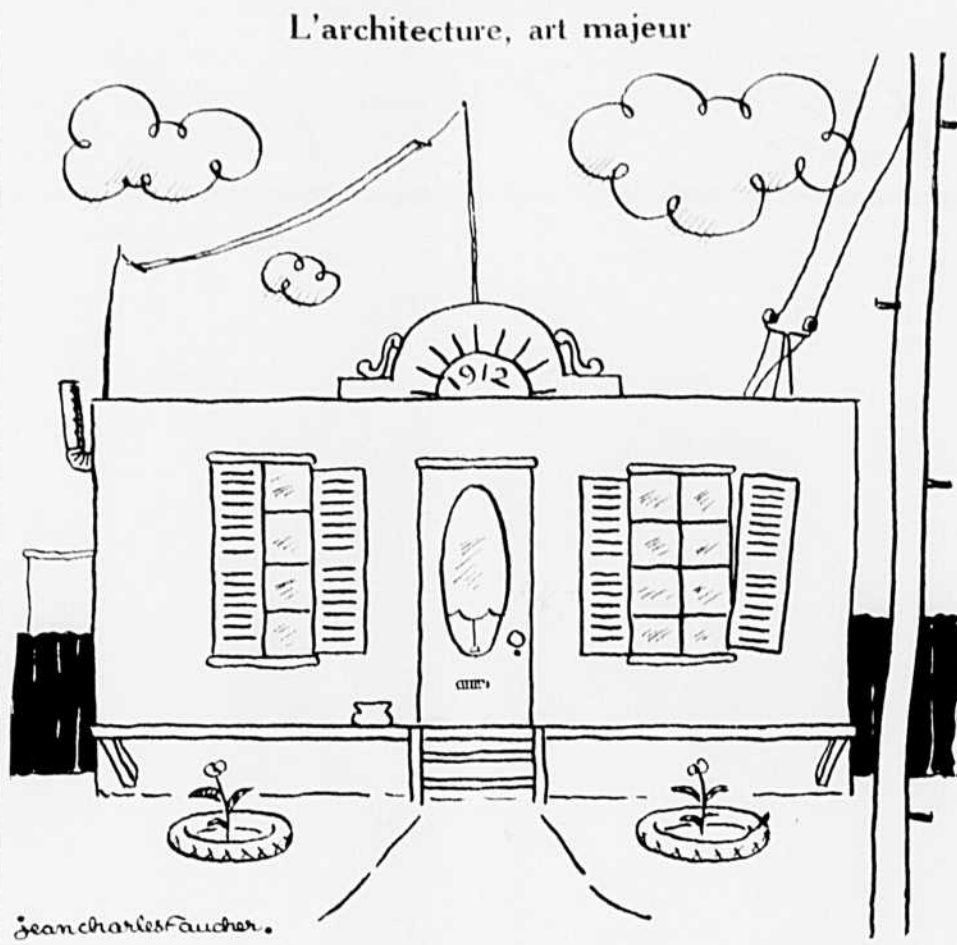
La synchronisation du geste

En sport comme en culture physique, un des facteurs fondamentaux de réussite est la parfaite synchronisation des gestes. Impossible en effet de se classer dans l'aristocratie des champions à moins d'avoir acquis, consciemment ou non, la perfection de geste voulue pour y briller d'un vif éclat.

Peu de sports, à notre connaissance, échappent à cette règle inflexible de la synchronisation entre l'esprit, la vue et le système musculaire. On s'en rend facilement compte dès qu'on se met à pratiquer un sport : qu'il s'agisse de sports intérieurs, comme le billard et le ping-pong, ou bien de sports extérieurs tels le hockey, la crosse, le tennis.

Cette perfection idéale dans le mouvement, qui demande une tension physique soutenue, n'est pas exclusivement la résultante d'un simple effort musculaire. Tout en étant primordial, le muscle, en somme, ne vaut réellement qu'au service de l'intelligence. La force brute, non affinée par un entraînement méthodique, est stérile en résultats. Pour donner un rendement maximum, semblables en cela à une mécanique savante, tous les mouvements corporels doivent être déclanchés instantanément par les réflexes, instruits à leur tour par la vue et l'esprit en éveil.

Une machine ne fonctionne harmonieusement que si ses différents rouages sont parfaitement agencés. Sinon, se nuisant ou se gênant les uns les autres, ils provoquent à la fin un déséquilibre certain. A cet égard, les lois de la mécanique sont inflexibles. A plus forte raison en est-il du corps humain, la machine la plus parfaite et la plus



No 1 — Type Ville-Emard

Dans notre numéro du 29 septembre nous reproduisons un dessin de Jean Sim avec la légende : « Oui, nous avons vraiment une architecture nationale ».

La publication successive du dessin de Jean Sim et d'une série de dessins de même inspiration de M. Faucher réclame une mise au point. M. Fau-

cher avait soumis cette série de dessins à la direction de l'Œuvre l'année dernière. Le dessin de Jean Sim ne datant que de ces dernières semaines, l'idée originale revient à M. Faucher qui, selon les apparences, semblerait avoir tiré son inspiration de la composition de Jean Sim, ce qui n'est pas.

— N. de la R.

complexe à tous les points de vue. L'effort mental est donc à la base de tout succès sportif. Gardons-nous cependant de minimiser l'importance capitale d'une bonne vue et d'un physique puissant ! Sans outils, l'ouvrier le plus doué ou le plus intelligent ne peut rien créer.

L'athlète ne parvient à une impeccable concordance de mouvement qu'à force de travail. Cette apparente facilité rythmique — qu'on admire et qu'on envie secrètement — n'est pas un présent des dieux. Seuls les travailleurs et les volontaires y parviennent. Le moindre geste est le plus souvent un poème. Décomposé minutieusement, un univers de détails y surgit. Par la répétition d'un geste donné, il arrive donc un moment où les réflexes ne manifestent plus aucune hésitation. Allant sans cesse en s'amenuisant, le temps écoulé entre la conception du geste dans le cerveau et son accomplissement intégral n'est plus bientôt qu'une fraction infinitésimale de seconde. On touche, on approche alors la quasi-perfection.

Le vulgum pecus ne voit que du feu quand le geste s'accomplit sous ses yeux avec la rapidité de l'éclair. L'escrimeur, par exemple, attaque ou feint avec une telle dextérité impétueuse que son art échappe à quiconque n'a pas assisté à une joute. Il en est de même de tous les sports. Chacun a sa beauté, même les plus anciens. Personne ne peut se gausser chez autrui d'un légitime enthousiasme à les pratiquer, du placide boulingrin au glissant curling. Dans un autre domaine et pour mieux illustrer notre thèse, nous vous mettons au défi de surprendre la séquelle des gestes du premier prestidigitateur venu. L'œil distrait ou trop grossier et incapable de disséquer en quelque sorte ce qui a lieu, pourtant, dans le champ visuel.

Pour parvenir à la maîtrise athlétique, tout sportif doit se mettre martel en tête que la synchronisation des gestes n'est pas une théorie creuse. Par la taylorisation, n'est-on pas arrivé dans l'industrie à réduire le coût de revient en diminuant le nombre et l'ampleur des gestes ? Des machines très ingénieuses ont été conçues, dont le but est de faciliter et d'accélérer la production. Il en est de même pour les sports athlétiques, où tous les gestes des principaux sports sont maintenant codifiés. Les records sans cesse reculés n'ont pas d'autre explication.

On a donc souverainement tort de croire que les Anciens nous étaient supérieurs dans leurs performances athlétiques. La course de Marathon est depuis longtemps enfoncée par nos coureurs modernes. Que dire aussi du saut, du lancer, de la nage ? Quand les chroniques nous relatent avec force détails dythyrambiques la traversée à la nage de tel bras de mer, nos tritons contemporains rougiraient de n'avoir sur leurs blasons sportifs que de semblables exploits. Nous donnons ce parallèle, non pas pour dépeindre méchamment nos prédécesseurs, mais uniquement pour démontrer clairement que l'humanité progresse et ne rétrograde pas. Sachons être de notre temps ! Ce qu'une civilisation amollissante nous fait perdre, nous le compensons d'un autre côté par une plus grande hygiène et surtout par une compréhension approfondie de la technique sportive. Les lois de l'évolution sont irréversibles. L'héritage transmis par nos ancêtres, nous devons à nos descendants de le leur passer à notre tour mais grossi de nos expériences.

Jean-Robert BONNIER

L'architecture, art majeur

cher avait soumis cette série de dessins à la direction de l'Œuvre l'année dernière. Le dessin de Jean Sim ne datant que de ces dernières semaines, l'idée originale revient à M. Faucher qui, selon les apparences, semblerait avoir tiré son inspiration de la composition de Jean Sim, ce qui n'est pas.

— N. de la R.

Statue qui date de vingt mille ans

M. Norbert Casteret, de Saint-Gaudens, se livre régulièrement à de périlleuses recherches : il explore les entrailles de la terre et apprend comment l'homme préhistorique vivait, souffrait et mourait.

Pour se rendre compte des coutumes et mœurs de nos ancêtres-troglodytes, M. Casteret devint l'homme des cavernes (dans le sens moderne et surtout scientifique) — aux risques et périls de sa vie. C'est en déchiffrant certains dessins encore visibles sur les murs des cavernes pyrénéennes, c'est en plongeant dans les eaux glacées des lacs souterrains (où sans exagération un faux mouvement pourrait signifier sa mort) que M. Casteret s'instruit sur les temps préhistoriques.

Alors que d'intrépides touristes montent aux sommets de la Maladetta ou du Vignemale, lui, prend la direction opposée, et pénètre dans les profondeurs souterraines. Il veut retrouver les secrets de l'existence ancestrale, les difficultés rencontrées par l'homme lors de ses luttes contre le mammoth ou l'ours.

Si de nombreux pèlerins venant de tous les coins de la terre, viennent prier devant la statue de Lourdes, M. Casteret cherche lui aussi à découvrir les reliques que les hommes des cavernes adoraient il y a déjà deux cents siècles. Et il en trouve !... Au cours de ses explorations souterraines, il a découvert la statue d'un ours, dont le sculpteur restera toujours inconnu. De nombreux savants étrangers sont unanimes à reconnaître que c'est la « statue la plus ancienne du monde ». On lui attribue une origine remontant à 20.000 ans ou plus. Pour la découvrir, M. Casteret dut plonger dans plusieurs cours d'eau profonds et noirs, ramper dans des galeries conduisant à de vastes halls, et où les stalactites donnaient cette ambiance cruellement froide, d'autant plus énervante que seule la flamme d'une bougie le guidait dans ses recherches. Par un drainage partiel de la nappe d'eau souterraine, il découvrit la « Cave de Montespan » qui a déjà fait l'admiration de nombreux touristes.

Lors d'autres recherches répétées, M. Casteret découvrit la gigantesque caverne de la région du « Pic de Cagire », où il a été reconnu que la Cathédrale de Notre Dame de Paris « pourrait tenir ».

Les préparatifs pour la XIe Olympiade de 1936

Nous reproduisons ci-dessous les passages essentiels d'un article du Dr Carl Diem, secrétaire général du Comité d'organisation de la XIe Olympiade de 1936, sur le caractère que prendra la prochaine Olympiade internationale, qui aura lieu à Berlin.

Les brillants Jeux Olympiques de Los-Angeles en 1932 sont encore présents à la mémoire du monde entier. Le ciel radieux de Californie, la généreuse hospitalité des Américains et la camaraderie sportive qui produisirent une si agréable impression, se sont imprégnés au moins aussi fortement dans les cœurs que les magnifiques performances auxquelles il a été donné d'assister.

Peu après la clôture des Jeux à Los-Angeles commencèrent en Allemagne les préparatifs pour ceux de l'année 1936.

Le programme des Jeux, comprenant les compétitions dans 19 différentes catégories de sports, a encore été augmenté par l'addition du polo, du basket-ball, du foot-ball, du canoë et de la pelote basque, et se trouve ainsi plus étendu que celui de Los-Angeles. Au total, environ 120 compétitions auront lieu tant isolément qu'en équipes, en grande partie par des hommes, mais pour une petite part aussi par des femmes. Le plan de distribution de ces compétitions pour les Fêtes du 1er au 16 août 1936 est déjà arrêté jusque dans ses plus petits détails et approuvé par le Comité Olympique et les associations sportives internationales compétentes.

Qu'il me soit permis de faire ressortir quelques points qui caractériseront la XIe Olympiade.

En premier lieu, les visiteurs seront frappés par la réunion des arènes au même endroit ; jamais, lors des Jeux Olympiques précédents, cette concentration n'avait pu être opérée à un tel degré. Toutes les compétitions se dérouleront désormais sur le Reichssportfeld où sont rassemblées toutes les arènes : l'arène allemande (Stade-Olympia) pour 100.000 spectateurs, le stade de natation pour 18.000 spectateurs, un grand terrain de déploiement qui servira en même temps pour le polo, des stades spéciaux pour le hockey et pour les tournois d'équitation, des places pour le basket-ball et plusieurs halls de gymnastique. Seul les tirés auront lieu en dehors du Reichssportfeld à Wannsee, les régates à l'aviron et en canoë à Gruenau, les régates de voiliers à Kiel et les finales de boxe, lutte et levée des poids dans le Deutschlandhalle. La concentration de toutes les compétitions sur une surface relativement petite se fera sentir agréablement.

La nouvelle construction du stade Olympique et des autres stades sur le Reichssportfeld a nécessité des frais se chiffrant par millions, qui ont été supportés par le gouvernement du Reich. L'état des travaux est tel qu'on peut escompter leur achèvement définitif pour mai 1936.

Déjà, à Los-Angeles, par la création d'un village olympique, on a indiqué la voie pour la structure à donner aux Jeux Olympiques, dans le sens d'une véritable fête commune de la jeunesse de tous les peuples. Le deuxième point à signaler est que Berlin aura également son village olympique situé au beau milieu d'un paysage pittoresque à une distance de 9 milles du stade.

Abstraction faite du village olympique, l'idée du rapprochement de la jeunesse de tous les peuples trouve également son expression dans le grand rassemblement de la jeunesse à l'occasion des Jeux de 1936. Tous les pays intéressés à l'Olympiade ont été invités à envoyer à Berlin, sous la conduite d'un guide, un groupe de 30 jeunes gens qui, à partir de la frontière, pourront se considérer comme les hôtes de l'Allemagne. Le camp composé de tentes, établi à proximité du Reichssportfeld, doit être le principal point d'attraction de cette Fête de la jeunesse. Finalement les grands circuits internationaux pour automobilistes et cyclistes ainsi que les rallys aériens pour les aviateurs de tous les pays, sont aussi animés par l'idée directrice de réunir les hommes de nationalité différente sous la bannière olympique.

Fidèle à une parole du président du Comité International, le comte Baillet-Latour, d'après laquelle les Jeux Olympiques doivent être plus qu'une simple parade ayant pour objet de briller devant un public international, il sera tenté, dans le cadre des Jeux, de mettre en valeur le côté éducatif du sport au même titre que le côté sportif. En outre, un congrès médical sportif tiendra ses assises ainsi qu'un congrès sur l'utilisation des loisirs, qui répondra à l'objet du congrès de la « récréation » de Los-Angeles en 1932.

De même que le côté éducatif du sport, le côté artistique avait été négligé lors des Olympiades précédentes. Comme, dans l'ancienne Hellade, la musique était sœur de la gymnastique, le fondateur des Olympiades modernes, le baron de Coubertin, voulut allier la muse à l'athlète et organisa un salon des arts : sculpture, peinture, poésie, musique et architecture. De même ici, les conditions de concours sont déjà fixées et il est à espérer que les résultats se rangeront dignement à côté des résultats sportifs.

Docteur Carl DIEM

Tous droits réservés par L'Esprit. Reproduction, même partielle, interdite.

J.-E. FOURNIER

Manufacturiers de valises et d'articles de voyages

17-25, Ouest, rue Notre-Dame
931 rue St-Laurent,
Succursales :

287 est, rue Ste-Catherine,
1011 est, rue Mont-Royal,
4222 rue Wellington, Verdun,
861 ouest, rue Notre-Dame.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Ligne Française
Normandie

Allez en Europe par Le Havre à bord du plus rapide et plus grand paquebot du monde—79,280 tonnes.

INFORMATIONS GRATUITES AUPRÈS

DES AGENCES DE TOURISME OU DE

A. LABELLE, 1196, PHILLIPS PLACE, MONTREAL, CAN., MARQUETTE 2361

DEPART 23 OCT.

Autres départs : Lafayette, 2 nov.; Champlain, 9 nov.; Normandie, 13 nov.

LIVRES

à feuilles amovibles

Notre service de reliure possède toute sorte de papiers à couvertures, souples ou rigides ; les ornements métalliques ou autres, vous trouverez tout cela à notre Reliure. L'atelier des Impressions s'occupe aussi de « réglage », etc.

Prix modiques. Donnez-nous une commande d'essai.

Les Ateliers d'IMPRESSION et RELIURE du «SOLEIL» (Québec)

La BIÈRE EN BOUTEILLE se vendant le plus AU CANADA

BIÈRE BLACK HORSE DAWES

La SCÈNE et L'ÉCRAN.

La route des Indes

La Route des Indes valait-elle vraiment que Jacques Deval y épuise ses talents de parfait traducteur et de spirituel dramaturge ? Valait-elle que la direction du Stella la préfère à toute autre pièce française ? Je n'ai pas à faire le procès de Jacques Deval, mais qu'il me soit permis de regretter qu'on ait sacrifié toute une semaine de représentations à cette pièce qui ne méritait nullement de sortir de l'oubli où elle sommeille depuis cinq ans. Cette erreur est d'autant plus regrettable que, pour des raisons vitales, un équilibre plus que sévère s'impose si l'on veut retenir un public de moins en moins nombreux.

La Route des Indes, était la dernière pièce à jouer à Montréal, d'abord parce que le public n'a aucun goût pour les lettres anglaises, et ensuite parce que, en dépit du dialogue de Jacques Deval, La Route des Indes est la pièce la plus inutile qui soit, qui n'enrichit pas plus le répertoire français que l'original n'ajoute à la qualité du théâtre anglais.

Le premier acte pose une situation susceptible de la plus magnifique exploitation : le retour du prisonnier parmi les siens. Sur les mêmes données M. Jean Anouilh a écrit cette année même une pièce merveilleuse, Y avait un prisonnier. M. Anouilh a utilisé

drame « où Margot a pleuré » ; mais, tout camouflé qu'il soit, il n'en demeure pas moins tel. Durant ce premier acte l'humour britannique égoutte par ci par là son vinaigre et fait rire ceux qui en ont une trop forte envie. Les autres devront attendre pour rigoler le premier tableau du deuxième acte où l'on sert cuit à point un bon petit vaudeville, qui à son tour se verra remplacer au second tableau par une jolie sucrerie romanesque.

Je ne sais si le public anglais y trouve quelque saveur, mais un public français ou à peu près français ne peut applaudir à une telle médiocrité. Au théâtre comme ailleurs le français aime les choses claires ; il aime qu'un sujet soit traité directement et à fond, sans compromis et sans tricherie. Et M. Harwood a triché lorsqu'il a tripatouillé son sujet et en a fait un méli-mélo dont la superficielle complication et l'humour à blanc sont parfaitement insuffisants à faire accepter qu'il ait délibérément mis de côté l'essentiel.

Deux des interprètes ont trahi la pièce, et c'est bien fait : Mme Demons, en accentuant le caractère mélodramatique que son rôle cachait, et M. Dauriac, en redonnant à certaines situations leur véritable aspect vaudevillesque. Mme Brévannes est une aussi charmante Trilby qu'elle fut une exquise Titania. M. Charles André s'acquitte plus qu'honorablement de son rôle de vedette et MM. Durand et Prad, Mmes Ugane et Duclos enrichissent la distribution.

Cette critique ne tend à signaler qu'une lacune : le choix discutables des pièces. Quant à la présentation de ces pièces, on ne peut raisonnablement s'en déclarer insatisfait. Aussi du jour où le Stella mettra à l'affiche des pièces de premier ordre présentées avec autant de soin et interprétées avec autant de talent, il n'y aura plus aucune raison pour que le public n'accorde un appui sans réserve à la courageuse entreprise de M. Gauvin.

Louis PELLAND

Avis

A la radio

La General Motors offrira dimanche, le 20 octobre, le troisième de sa série de concerts. Le célèbre baryton négro Paul Robeson en sera l'artiste invité et chantera des pièces connues de son répertoire auxquelles s'ajouteront des chants religieux négro.

Sous la direction d'Erno Rapee, l'orchestre symphonique exécutera trois morceaux typiques de la musique française de ballet, tirés de La Source de Delibes, du Faust de Gounod et de l'Artésienne de Bizet ; le premier mouvement de la Symphonie inachevée de Schubert et la Seconde Rapsodie Hongroise de Liszt.

Ishbel Mutch

Mademoiselle Ishbel Mutch, soprano, qui se fera entendre en récital, mercredi le 30 octobre à 8 h. 45 du soir à la Salle de Bal de l'hôtel Ritz-Carlton, est une Canadienne de descendance écossaise, née à Regina, dans l'Ouest canadien.

Elle étudia d'abord le chant de Madame Leila Carper Savoie et suivit cette dernière à Hambourg, Allemagne. Elle étudia ensuite à Rome, Italie, avec Edwardo Martino, chanteur et répétiteur officiel de l'Opéra. Elle retourna ensuite en Allemagne et elle étudia à Berlin, sous la direction de Madame Willi Kewitch, artiste de concert, et de Madame Lula Mysz Gmeiner, professeur à l'Ecole de Musique de Berlin.

Après quatre années d'études en Europe, Mademoiselle Mutch revint au Canada, mais l'été de 1933 elle retourna étudier, cette fois-ci à Paris, avec le grand compositeur russe Nicolas Medtner, les œuvres vocales de ce dernier.

Depuis son retour, elle travaille son répertoire avec notre distingué pianiste-compositeur canadien, Alfred Laliberté, qui l'accompagnera au piano lors du récital.



Mickey vient de fêter son septième anniversaire et tous ses amis d'Hollywood ont tenu à le féliciter.

(De CINÉMONDE)

Échos

« Ito »

Ito, le beau film d'Eden Productions, qui eut une excellente seconde place au Grand-Prix du Cinéma français, vient d'obtenir un premier prix à l'Exposition internationale de la Biennale de Venise.

Les échos les plus flatteurs ont accompagné dans la presse italienne le choix de ce film qui honore la production française par le goût, la mesure et l'équilibre qui ont présidé à cette réalisation de J.-B. Lévy.

Il est certain que cette bande restera dans l'avenir comme un témoignage vivant de l'intelligente activité cinématographique de notre époque.

Morale cinématographique

La vague de pudeur et de moralité qui sévit actuellement aux Etats-Unis et en Angleterre dans le domaine de l'art et du théâtre gagnera-t-elle également l'Italie ? On y vient en effet d'interdire le dernier film d'Elisabeth Bergner, le censeur italien ayant estimé qu'il blesse les principes de la morale : dans cette production, l'héroïne est « l'objet de la flamme » de deux frères. Le film ne sera probablement autorisé par la censure que si les deux frères sont changés en... cousins. — NATIONAL ZEITUNG, Bâle.

Un nouvel « Adémaï »

Tous les amateurs de cinéma connaissent le personnage d'« Adémaï » que Noël-Noël a créé pour l'écran dans une série de films comiques. Le dernier de ceux-ci, « Adémaï aviateur » aura bientôt une suite. Entièrement remis de l'accident dont il avait été victime aux sports d'hiver, le célèbre acteur vient d'écrire, en collaboration avec Paul Colline, le scénario d'« Adémaï au moyen âge ». Les prises de vues de ce film seront commencées bientôt sous la direction de M. Jean de Marguenat. Elles nous montreront Noël-Noël sous l'aspect d'un chevalier.

Marguerite Moreno raconte...

« Mon unique entrevue avec Renan eut lieu en plein air et dans des circonstances que j'ai peine à rappeler sans rire.

« Je descendais, un après-midi, le boulevard Saint-Michel, pliant sous le poids d'une serviette bourrée de livres et de papiers, et ivre d'orgueil : mon professeur venait de me féliciter publiquement ! L'encens des louanges m'avait troublée au point que je croyais marcher sur un boulevard de lauriers. Ces lauriers dissimulaient, sans doute, une pelure d'orange : subitement, je me trouvai assise sur le trottoir, entourée de mes livres et de mes papiers qui, échappés de la serviette, jonchaient le sol à trois mètres à la ronde.

« Ma honte et ma confusion, jointes à la désagréable sensation de la chute, m'empêchèrent de voir qui m'aidait à me relever, et ce ne fut qu'un moment après avoir repris mon équilibre que je pus remercier deux aimables vieux messieurs qui m'époussetaient avec une compassion souriante. L'un d'eux m'était totalement inconnu, mais l'autre, le plus petit, le plus gros, et

— disons tout — le plus laid, c'était Renan.

« Je n'en pouvais douter. Ses traits sont fidèles, et déjà, quelquefois, on me l'avait désigné de loin... Renan brossait ma robe ! Renan me parlait ! Comme je l'avais entendu maudire au couvent et admirer dans le monde, comme je n'avais lu aucun de ses livres, je ne savais encore ce qu'il m'était permis de penser de l'œuvre et de l'homme. Notre entretien se ressentit du désordre de mes idées. A ses bienveillantes et balbutiantes questions, je ne sus répondre que des absurdités ; je l'appelai tantôt : « Maître », tantôt : « Madame ». Il me demanda mon âge, je lui dis mon nom, ce fut affreux ! J'étais pourtant émerveillée de l'avoir reconnu, il en était peut-être un peu flatté. »

Réalisme...

Pour apprécier si le cinéma était vraiment réaliste, un savant anglais tenta l'expérience suivante : il loua un théâtre vide, y emmena une jument, et fit projeter une bande d'actualités. Dès que commença la projection d'une course de chevaux, la jument rua et se mit elle-même à courir.

La moitié de la salle fut démolie... L'expérience avait réussi.

Le savant anglais pouvait proclamer en toute conscience que le cinéma était effectivement réaliste.

Malheureusement, chose surprenante, il paraîtrait que cet éminent savant aurait été, depuis peu, admis comme pensionnaire dans une maison de fous.

On va tourner

G. W. Pabst, le fougueux metteur en scène autrichien, n'avait tourné qu'un seul film, depuis son arrivée à Hollywood, *Héros moderne*. Pabst prépara ensuite *La Guerre est déclarée*, film qui fut abandonné à la demande du gouvernement américain — car le sujet menaçait de provoquer des complications internationales. Après plus d'une année d'activité et un voyage discret en Europe, Pabst vient de quitter Hollywood.

Il s'est arrêté à New-York où il commença, au début d'août, la réalisation de *Faust* à l'écran. Ce sera la première réalisation intégrale d'un opéra célèbre, avec la partition complète, au cinéma.

Saviez-vous que...

Le film américain *La Dubarry*, mettant en vedette Dolorès del Rio, a été interdit en France à cause du grotesque de ce film.

Par contre les responsables du film américain *Les Misérables* ont payé une très forte somme pour que le film français du même nom ne franchisse pas la frontière américaine.

Pour une fois que la comparaison s'imposait...

Il existe des admiratrices tellement passionnées de Pierre Richard-Willm, qu'elles se réunissent périodiquement au club qui porte le nom de *Les Willmettes*. Il y a aussi à Paris les clubs *Lauréol & Hardy* et *Ramon Novaro*.

Les films du jour

La Fille de Madame Angot

Le succès de la scène de *La Fille de Madame Angot* a sans doute laissé croire au réalisateur du film que le public réserverait à l'adaptation cinématographique un accueil tout aussi chaleureux.

Si le film ne vaut pas l'opérette originale, on y note maintes qualités dont la principale est la présence d'André Bauge qui y trouve un succès personnel.

La meilleure partie du film est la scène des conspirateurs, amusante parodie des extravagances de langage et de costume des Merveilleuses et des Incroyables, cette excentrique jeunesse dorée du Directoire.

Outre André Bauge, la distribution comprend Monique, qui fait son possible dans le rôle-titre, Madeleine Guitty, Germaine Reuver, Danèle Brégis, Arletty, Robert Arnoux, Raymond Cordy et Aquis-tapace.

Epousez ma femme

Nous regrettons de ne pas avoir vu *Epousez ma femme*, car ce film est signé de Lacombe, le réalisateur de *Jeunesse*. Ce jeune metteur en scène n'en est qu'à son troisième film et déjà il a su faire preuve d'un beau talent et d'une originalité de très bonne venue. Dans *Jeunesse* de graves défauts se mêlaient à de belles qualités qui résidaient surtout dans la prise de vues et le choix des interprètes. Si *Epousez ma femme* n'est pas inférieur à *Jeunesse*, voilà un film qui vaut d'être classé au-dessus de la moyenne. Nous voulons croire qu'il marque une autre étape vers le film parfait que Lacombe finira sans doute à réaliser un jour ou l'autre.

Louis PELLAND

Anna Karénine

Voilà sans doute un film qui remportera beaucoup de succès, grâce à la réputation de l'œuvre d'où il est tiré. Réputation d'ailleurs méritée et que le film n'amoindrit pas. Quelque difficulté qu'il y eût à transposer *Anna Karénine* à l'écran, on y a, en effet, réussi. En vérité, ce fut de la manière la plus facile, celle qui consistait à ne présenter que l'essentiel de l'œuvre.

Cette œuvre est ici réduite à sa plus simple expression. On ne pouvait songer à transposer à l'écran tout le détail d'un roman aussi considérable. Il était nécessaire et même souhaitable qu'on supprimât les passages secondaires et les longueurs. Il ne reste, en définitive, des personnages que Tolstoï a créés, analysés, qu'Anna Karénine elle-même, son mari, son fils, Wronsky et Ollonsky. Les autres, Dolly, Kitty, Levine, etc., ne font guère que paraître. Même les personnages principaux ne font que le strict nécessaire : Anna Karénine vient à Moscou, où elle fait la connaissance de Wronsky ; celui-ci, épris d'elle, la poursuit à Pétersbourg. C'est alors la séparation des Karénine, le voyage en

Un musée franco-canadien à Rochefort

Un musée franco-canadien sera prochainement ouvert à Rochefort. Telle est la nouvelle qu'une personnalité saintongaise étroitement associée aux fêtes communales à l'Agence Havas, à l'issue des cérémonies de la commémoration du tricentenaire de Samuel de Champlain qui viennent de se dérouler à Rochefort et à Brouage.

« Les Saintongais, dit-il, saisissent toutes les occasions de célébrer les liens qui les unissent aux Canadiens-Français dont nombre sont originaires des Charentes et du Poitou. Nous nous rappelons avec émotion la réception solennelle des notables canadiens, voici quelques années, à Rochefort. Depuis lors, le gouvernement canadien a installé chez nous un secrétariat permanent auprès des services des Archives de la Marine. Nous sommes donc très heureux qu'on restaure actuellement l'hôtel de Cheusses, une des plus belles demeures de notre capitale régionale, où, par un rapprochement symbolique, le Musée de la Marine et le Musée franco-canadien trouveront un abri côte à côte. D'autre part, nous poursuivons avec acharnement la tâche de restauration et de consolidation des remparts de Brouage.

« Nous voulons que tous les Canadiens qui visitent la patrie de Champlain trouvent sa ville natale dans un état plus digne encore pour un des plus grands fondateurs de l'empire spirituel de la France. »

Italie, le retour à Pétersbourg, l'abandon de Wronsky et le suicide d'Anna. Tous ces événements se succèdent à une allure trop précipitée. Il fallait sans doute, au cinéma, accélérer l'action du roman, mais on aurait pu étoffer davantage le scénario. Encore ignore-t-on des faits qui ne manquent pas d'importance, ou les présente-t-on d'une façon différente. C'est ainsi, d'une part, que la naissance d'une fille à Anna et la maladie de celle-ci ne trouvent aucune place dans le film et que, d'autre part, Wronsky n'apprend pas le suicide d'Anna.

Par ailleurs les personnages sont présentés d'une façon sommaire, il est vrai, mais juste. Anna est bien la femme toujours inassouvie de tendresse aussi malheureuse, en fin de compte, avec son amant qu'avec son mari ; celui-ci est également l'homme correct et froid que nous a montré Tolstoï ; on reconnaît également en Wronsky l'homme passionné, mais léger, dont l'égoïsme sera sans doute puni par le remords. On ne nous montre malheureusement pas beaucoup la société russe telle que l'a décrite Tolstoï. C'est à peine si l'on voit quelques scènes d'ailleurs assez peu significatives à ce sujet.

Ainsi réduite, l'œuvre de Tolstoï se suffit cependant à elle-même et réussit à nous émouvoir. L'interprétation des principaux personnages, surtout de ceux des époux Karénine, leur donne un accent de vérité indiscutable.

Jean-Claude MARTIN

Avis

Concert radiophonique

Dimanche prochain, de 2 heures et demie à trois heures, les produits Seepex présenteront des extraits de *Rigoletto* avec le concours de Mme Geneviève Davies-Lebel (Gilda), Berthe Cabana (Madeleine), Gérard Gélinas (Rigoletto), Georges Dufresne (duc de Mantoue). L'orchestre sera sous la direction de Giulio Romano.

THÉÂTRE STELLA

Plateau 1166 4652, rue St-Denis

GRANDE SENSATION

Semaine commençant lundi 21 oct.

Création d'une nouvelle pièce canadienne

MARIE CLAIRE

3 actes de

Mme Yvette MERCIER-GOUIN

— avec —

ANTOINETTE GIROUX

DANS LE RÔLE-TITRE

Matinées :

mardi, jeudi, samedi et dimanche

Soirées de gala : mercredi et vendredi

JACQUES DEVAL

l'auteur de « Tovarich » et de la traduction française de « La Route des Indes ».

toutes les ressources de son sujet et surtout, il l'a traité directement. M. Harwood a bifurqué. Alors que le sujet portait à la satire basée sur un drame psychologique, le dramaturge anglais en a oublié le caractère essentiel et n'en a traité que de vagues incidences sur un mode où alternent le mélodrame, le vaudeville et le romanesque.

Au premier acte, le mélodrame domine. Ce n'est pas de ce gros mélo-

Au RITZ-CARLTON

Mercredi soir, le 30 octobre

à 8 h. 45

ISHBEL MUTCH

SOPRANO

Au piano : ALFRED LALIBERTÉ,

pianiste-compositeur

Prix des places : \$1.50 et \$1.10

taxe incluse

Direction : Mlle M. Desmarais,

1095, Chemin de la Côte des Neiges

Willbank 0950

France Film

PRÉSENTE

Toujours à la demande

générale du public

le pur chef-d'œuvre dramatique

de Dostoïewski

CRIME ET

CHÂTIMENT

avec

Pierre Blanchar et Harry Baur

en programme double avec

HENRY CARAT dans

Le Prince de minuit

CINÉMA DE PARIS

LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES

publiées par RAPHAEL OUMET

Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet.

Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici.

Les « Biographies Canadiennes-Françaises » ont depuis longtemps acquis une importance nationale.

La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

Lettres de l'étranger

Lettre de Paris

« Leur » Bonne Vierge

Nous sommes à la limite des monts du Forez ; ces sommets prochains sont en Auvergne. Sur un terre-plein taillé à même la forêt de sapins, des bâtiments austères, avec murs de granit, fenêtres étroites, dressent leur masse à douze cents mètres d'altitude. Un parterre où les fleurs voisinent avec les légumes, un potager, une cour, une esplanade sont cernés de tous côtés par l'armée des arbres géants qui escaladent les pentes, descendent les ravins. Le site est majestueux. Il domine un horizon immense. C'est un observatoire sans pareil. Ce lieu est pour la population de plusieurs départements limitrophes un refuge de santé morale et de sanctification : là réside Notre-Dame de l'Hermitage, à Noiretable.

J'y étais dimanche, mêlé au flot des pèlerins venus des régions circonvoisines. La seule qu'on n'avait point invitée gênait de sa présence tous ceux qui furent de la fête : la pluie. Elle décolorait les banderoles. A cause d'elle les fleurs de l'arc de triomphe faisaient piteuse mine. Et pourtant, on la narguait avec une superbe insouciance. « Pluie du matin n'arrête pas pèlerin », ce dicton, une fois de plus, se réalisait sous mes yeux. Une foule innombrable montait à l'assaut du sanctuaire, à pied par des sentiers détrempez, dans des véhicules rustiques ou confortables. L'aérodynamisme voisinait avec la torpédo, le car automobile avec le char à bancs de la ferme, la motocyclette avec l'humble bicyclette.

Cette affluence nombreuse bravant l'inclemence d'un ciel ruisselant, d'un sol boueux, de chemins abrupts, attestait une foi profonde et un attachement étroit aux traditions locales : c'est là que je veux en venir. Encore que la Croix de Paris ait consacré une relation à cette manifestation provinciale avec une gravure représentant la cérémonie, celle-ci ne peut apparaître aux Franco-Canadiens que comme un fait banal, perdu dans les annales de la vie religieuse. Très mince événement si on le compare à tant d'autres du même genre qui alimentent la chronique des BULLETINS DIOCESAINS. Il me servira à établir une vérité opportune.

Un chevalier du moyen-âge, la conscience lourde de crimes, serait monté dans cet endroit sauvage, mu par la grâce. La Vierge lui serait apparue pour l'inciter à l'œuvre d'expiation, et pour ses besoins eût fait sourde une fontaine miraculeuse qui coule encore à pleins bords, douée de vertus merveilleuses et pour les âmes et pour les corps. Par la piété du pieux ermite cette retraite alors inaccessible devint un lieu de bénédictions. De très bonne heure une chapelle y fut bâtie. Un monastère s'y construisit où depuis des siècles se succédèrent des religieux de divers ordres. Les vicissitudes du temps, les guerres de religion, les révolutions, les persécutions, instauraient une ère de désolation et d'abandon là où s'élevaient les saints cantiques. Les murs du monastère tombaient sous la fureur sacrilège. Mais il se trouva toujours des mains ferventes pour relever les ruines, des cœurs épris du charme de cette soli-

tude pour revenir y méditer la loi divine. Le chant liturgique y reflourissait. De cette citadelle spirituelle descendaient encore les ouvriers catholiques, voués à l'évangélisation des campagnes. Dimanche dernier, l'évêque bénissait la cinquième église relevée sur des murs que l'impiété avait fait choir. Les occupants actuels, les Pères missionnaires de la Salette, aidés par la générosité de tout un peuple, rétablaient inlassablement l'œuvre de leurs devanciers. Eux aussi avaient dû abandonner leur couvent lors des proscriptions de la Loi de Séparation. Mais l'Eglise, l'éternelle recommenceuse, se rit des persécuteurs : ils passent, elle demeure. Les lieux marqués par la Providence pour servir à la sanctification du public chrétien sont comme entourés d'un privilège qui les sauvegarde.

Tirons les conclusions de cet événement. Le vrai visage de la France, mais il est ici, me disais-je. Les paysans, ces petites gens, attestent la fidélité de la foi ancestrale. C'est ici mieux que sur une plage à la mode, qu'il faut juger de la qualité de l'âme française. La fatigue ne compte pas pour ces travailleurs harassés par une semaine de durs labeurs en cette saison des moissons. Pour monter au sanctuaire, plusieurs ont dû quitter leur maison avant le lever du jour. Nombreux sont ceux qui partirent à jeun afin de communier après quatre ou cinq heures de marche. Quoi donc les attire ? L'appareil liturgique est forcément réduit. Pas de fanfare. Cette atmosphère de pure spiritualité, ils en ont besoin : ici ils ressentent vraiment la force surnaturelle imprégnée leur âme ; ici ils comprennent mieux le sens de la vie. Et l'on dit et l'on écrit dans certains journaux catholiques, à l'étranger, que la foi est morte chez nous. Ceux qui tiennent pareils propos n'ont point contemplé ce spectacle que je décris.

Assurément, un autre élément entre dans cette coutume à revenir vers cette montagne, y accomplir le devoir de la prière. Cette Vierge que ce peuple honore, c'est la Reine du Monde, c'est la Reine de France, mais c'est surtout « sa bonne Vierge » à lui ; c'est Notre Dame de l'Hermitage, la protectrice spéciale de sa contrée. Qu'on le veuille ou non, jamais on ne parviendra à effacer la physionomie sous laquelle les gens d'une province aiment à se représenter leur Dame céleste. Il semble qu'Elle-même y tienne puisque, à chacune de ses apparitions, elle affecta de revêtir un costume nouveau ; celui de Lourdes diffère de celui de la Salette. Ce particularisme, il faut le respecter dans ses manifestations de tout ordre. Ce n'est plus le moment de prêcher la désaffection à la patrie, aux coutumes des aïeux, et de recommander je ne sais quel internationalisme chrétien, je ne sais quelle démocratie catholique.

Quand elles ont conservé le sens de leur responsabilité, la noblesse et la bourgeoisie terriennes ont conservé dans nos provinces françaises leur rôle de guide moral, leur influence sociale, qui ne vont pas toujours de pair avec la domination politique. Si

j'avance cette affirmation, c'est que j'ai observé et enregistré bien des faits qui la vérifient. En de nombreuses régions l'élite sociale ne détiend pas les charges municipales. Ces propriétaires fonciers s'identifient avec leur terroir parce que leur caractère, leur tempérament, ont puisé dans les coutumes locales ce qui imprime une configuration morale. Dans ce canton forézien, le paysan a une individualité très marquée. Elle provient peut-être de l'âpre lutte qu'il doit livrer à un sol peu fertile, rocailleux, auquel il dispute ses moissons, de l'isolement des fermes situées au milieu des forêts de sapins. Il n'y a pas si longtemps que de bonnes routes sillonnaient la montagne. Mais cette indépendance s'allie à une fidélité touchante pour le culte de sa terre, il englobe la mémoire de tous ceux qui agrandissent ses vertus et ses mérites, de tous ceux qui représentent une force sociale. Le curé est vénéré. N'est-il pas dans ces centres le conseiller, un savant, un docteur de lumières ?

Ce pèlerinage de l'Hermitage, s'il a subsisté à travers les persécutions, il le doit à une famille de cette aristocratie terrienne dont le château dresse ses tours sur un mamelon, face au monastère. Le comte de Villechaise, ancien zouave pontifical, auxiliaire du comte de Mun, veillait sur le sanctuaire qui protège les montagnes. Deux traditions qui se renforcent et se soutiennent : l'alliance du blason et du goupillon, raillée par les démocrates catholiques, n'en porte pas moins ses fruits, parce qu'elle est conforme à la nature des choses. Certains croient très malin d'en passer sous silence les résultats tangibles, de les nier, même s'ils en profitent. Mais le peuple ne s'y trompe pas.

En pèlerinant là-haut, j'ai pris une leçon qui enracine plus profondément mon esprit dans la croyance à la vertu

Lettre de Londres

La « place au soleil »

Un jour d'avant-guerre, naviguant dans les eaux des îles Açores, je me fis endoctriner par un voyageur américain, qui jugeait que nous autres, Français et Anglais, nous ne faisons pas assez de place aux Allemands sur la surface du globe. Il ne se passait alors guère d'être où, en rentrant chez nous des Amériques, nous ne nous trouvions en présence de quelque nouvelle provocation de l'Allemagne et de son souverain, le prétendu « seigneur de la guerre » ; et les autres, bienveillants ou malveillants, attribuaient cette turbulence germanique à la surpopulation, au besoin de débouchés extérieurs, à la privation de territoires tropicaux : que sais-je encore ? Il n'y a qu'à se reporter à ce que l'on a dit récemment pour justifier les aspirations italiennes, on y retrouvera tous les arguments que les Allemands et leurs amis faisaient alors valoir pour

des coutumes ancestrales. Ces paysans que je voyais hier prier aux pieds de Notre-Dame sont-ils si différents de leurs aïeux du temps de Louis XIV ? Ils ont les mêmes travaux, les mêmes épreuves, les mêmes joies. Et s'ils ont la même volonté chrétienne, ils en sont redevables à leur dévotion pour la Vierge qu'honoraient leurs pères, pour « leur » bonne Vierge. Les changements de mœurs sont à peine visibles. Tous ceux qui détiennent une autorité, une parcelle d'influence, devraient les employer à maintenir cette fidélité, à ne point ériger contre elle le culte des idoles de la démocratie envieuse, niveleuse : c'est un jeu vain et dangereux.

Philippe BERTAULT

Récréation



— Toujours en train de battre les plus petits !
— Je les bats pas, j'les civilise.

Dessin et légende de Jean Bellus dans MARIANNE.

que l'on donnât au Reich une « place au soleil ».

« Vous avez tort, disait cet Américain en 1911 ou 1912, d'avoir tant de colonies, alors que l'Allemagne n'en a quasi point. Si l'Angleterre et la France étaient sages, elles achèteraient la paix dans l'avenir en offrant librement à l'Allemagne, par exemple, l'Inde et Madagascar.

— Etes-vous bien sûr, répondis-je avec quelque humeur, que les Allemands se contenteraient de ces deux petits morceaux ? Il me semble, à moi, que les Philippines leur plairaient beaucoup mieux, en arrondissant leur domaine dans le Pacifique — Nouvelle-Poméranie, archipel Bismarck, etc. — qui n'est déjà pas méprisable. En Afrique, ils ont tout ce qu'il faut avec l'Est-Africain allemand et l'Ouest-Africain allemand, deux immenses territoires qui n'attendent que d'être développés. Mais, du côté Amérique, il leur conviendrait d'avoir Cuba, Porto-Rico, et même plusieurs provinces de l'Argentine et du Brésil, qui, suivant le mot de leur Kaiser, ont été engraisées de ce fumier qu'est l'émigrant germanique.

Mon interlocuteur comprit la leçon, je crois ; mais il n'en soutint pas moins, avec une belle naïveté, que son raisonnement ne pouvait s'appliquer aux terres américaines, car « elles ne sont pas la même chose ».

Le fait est que l'Allemagne, comme aujourd'hui l'Italie, avait de vastes territoires outre-mer, et qu'au lieu de les travailler et de les peupler, avec son fameux surplus de population, elle y bourrait des garnisons, armait les noirs, et bâtissait des forts. C'est pour cette raison que, en 1919, contre le sentiment des négociateurs français, qui lui auraient laissé un empire colonial réduit, la solution adoptée lui enleva tout ce qu'elle possédait hors d'Europe. « Ce sont de mauvais voisins », déclara l'Africain Christian Smuts ; et M. Lloyd George et les autres Britanniques firent triompher la thèse de l'abolition de l'Allemagne comme puissance coloniale.

Aujourd'hui, sous l'influence d'idées plus équitables et plus pacifiques, on voit se dessiner en Angleterre un mouvement d'inspiration libérale, que l'on pourrait appeler le *revisionisme colonial*. L'agression japonaise contre la Chine, les projets de colonisation en Europe » que nourrissent les hitlériens, enfin le déploiement des appétits italiens vers l'Afrique Orientale, ont également contribué à développer cette doctrine d'une nouvelle disposition des territoires dits coloniaux. Les impérialistes anglais de vieille souche, ceux qui ont protesté avec une égale vigueur contre l'émancipation du Canada, contre les libertés rendues aux Boers après leur défaite, et contre la nouvelle loi démocratique de l'Inde, ces intransigeants-là ont poussé les hauts cris : à les en croire, les libéraux veulent « sauver l'Empire britannique en le distribuant aux autres pays en plusieurs morceaux ». On sait que même le projet de céder (ou de rétrocéder) au Négus un fragment de la Somalie anglaise, avec le port de Zeila, a fait violemment crier les

mêmes patriotes, il y a moins de deux mois.

En fait, il ne s'agit nullement d'une redistribution des terres d'outre-mer, qui serait chimérique et irréalisable. Seulement, il faudrait que, comme avant la guerre, les territoires coloniaux de chaque pays fussent plus largement ouverts qu'ils ne le sont aux entreprises des commerçants de tous pays. Les Allemands ne convoitaient pas l'Inde en 1913, alors qu'ils y faisaient des progrès considérables dans le monde des affaires. Malgré le fétiche impérial de la « place au soleil », ils savaient fort bien qu'il faisait moins bon au Togo qu'à Chicago, au Cameroun ou dans l'Ouest-Africain que dans New-York ou Cincinnati. Là où leurs cousins émigrants s'étaient fixés, dans des pays déjà largement développés par des hommes blancs venus de toutes les nations, ils se trouvaient plus à l'aise qu'en pays colonial allemand, et ils ne tenaient pas du tout à la réalisation d'une carte mondiale plus largement colorée aux couleurs allemandes.

De même aujourd'hui pour les Italiens. On a fait grand état de leur besoin de territoires, de leur excédent de population, mais on a moins parlé des considérations de simple prestige, qui priment tout sous un régime dictatorial. Or, depuis quarante ans que les Italiens sont dans l'Erythrée, pays grand comme près de la moitié de l'Italie, ils n'y ont implanté que 4500 colons, dont 3000 dans la seule ville d'Asmara ; ce sont des botaniquiers plutôt que des planteurs. Quant à la Somalie, pays ingrat il est vrai, avec une superficie presque double de celle de l'Italie, elle ne nourrit que 1630 Italiens ! Quand on a tellement soif de territoires, il faut d'abord montrer que l'on sait tirer parti de ceux que l'on possède déjà. En réalité, le colon qui préfère un pays neuf et dur, à un pays bien développé et civilisé par d'autres, est un oiseau bien rare. Et c'est aussi pourquoi la France avait encore naguère tant de difficultés avec l'Italie à cause des Italiens en Tunisie.

Lorsque, après la guerre, un homme d'Etat italien faisait valoir l'argument population pour se faire donner telle ville de l'Adriatique, feu le Président Wilson lui répondit : « A ce compte-là, vous allez aussi demander à annexer New-York, sous prétexte que la moitié de la population est italienne ? »

On fera bien d'y réfléchir, et de ne pas se laisser prendre à des sophismes nés dans des esprits convoiteux. La place au soleil, on en veut bien ; mais pas dans un désert, ni sur des plateaux nus et incultes : elle est tellement plus agréable dans un jardin planté et orné par autrui !

R. de MONTMEYRAN

Londres, septembre 1935.

Note de la Rédaction. — Cette manière de voir ne nous répugne nullement : toute la question est de savoir si les hauts plateaux d'Abyssinie ne conviendraient pas mieux à l'Italie, qu'à moins pour son commerce, que l'Erythrée et la Somalie où elle est présentement confinée. Le mémoire de la délégation italienne à la S. D. N. que nous avons reproduit il y a quinze jours est à ce sujet plein d'enseignements.

La RENAISSANCE ne publie que des articles exclusifs. Prière aux collaborateurs éventuels d'en prendre note. Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.

Aux Etats-Unis

Convulsions américaines

(...) L'Amérique est en plein désarroi. Les opinions que l'on entend exprimer s'entrechoquent, se contredisent et s'annulent. Chacun a son plan de redressement, chacun se croit qualifié pour sauver le pays. En réalité, les Américains souffrent d'avoir vu s'écrouler la religion du *business* sans qu'un autre dogme lui ait été substitué. M. Roosevelt s'est rendu populaire en « punissant » les banquiers. Il n'a pas réussi à faire adorer les professeurs, et lui-même n'est ni un « Duce », ni un « Führer ».

L'Amérique est tombée de très haut. Les individus, dans beaucoup de cas, se sont adaptés — il le fallait bien — aux conditions nouvelles. Mais s'ils supportent cette adaptation avec bonne humeur, c'est parce qu'ils la croient provisoire. Ils attendent « quelque chose » ou « quelqu'un ».

Une ère nouvelle

(...) Pourtant, je ne crois pas que l'Amérique retrouve jamais l'hallucinante prospérité dont elle a joui

après la guerre. Sans doute, les spéculateurs de Wall Street triomphent-ils en ce moment, parce que les cours sont en hausse, mais ce mouvement prépare bien des déceptions. Il y a encore, aux Etats-Unis, plus de 10 millions de chômeurs, et les industries essentielles — celle des armements exceptée, dont les bénéfices, grâce à la S.D.N., sont décapés — ne sont que très superficiellement touchées par la « reprise ».

Révolution ?

Les journalistes français qui ont voyagé aux Etats-Unis ces dernières années ont tous plus ou moins parlé de la « révolution américaine ». C'est aller bien vite en besogne. Il n'y a pas de révolution américaine, ni de révolution Roosevelt. Du moins pas encore.

Les Américains ont d'abord réagi devant la crise, comme ils réagissent en face des crises « saisonnières » — si l'on peut dire — de l'ère libérale. Puis, peu à peu, ils ont commencé à comprendre que c'était

sérieux et que ça ne s'arrangerait pas, cette fois, par la seule force des choses. L'idée de « réformes » était lancée, et les gens les plus timorés ont cessé de s'en effaroucher. Beaucoup même en sont arrivés à admettre une refonte totale de toute l'organisation économique, sociale et politique. Il en est résulté, tout soudain, une confusion extrême.

Pendant un temps, c'est M. Roosevelt qui a cristallisé ces aspirations hétéroclites. Il est l'êlu des mécontents. D'où l'ampleur de son triomphe. Mais là s'arrête la cohésion de ses partisans. Au seuil de l'action, personne n'est plus du même avis.

Et, pourtant, M. Roosevelt a agi. Il a essayé de faire quelque chose. A distance, son œuvre donne une affligeante impression d'incohérence. Sur place, on comprend mieux. On comprend que le Président ne pouvait pas agir autrement.

La Constitution

Car, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, M. Roosevelt n'a pas su ou n'a pas pu être un dictateur. Ses adversaires républicains et le démagogue William Randolph Hearst le traitent quotidiennement de bolchevik ou de fasciste. Quelle erreur ! Quelle mauvaise foi ! M.

Roosevelt est un pauvre brave homme qui essaie d'appliquer des idées hardies par des moyens parlementaires. Son erreur — capitale, il est vrai — est la même que celle de M. Doumergue. Et ainsi s'expliquent les échecs du New Deal et le flottement que l'on note chez les partisans du Président.

Les banquiers de Wall Street, qui exercent dans la vie politique américaine une action aussi malfaisante que chez nous les francs-maçons, ont attendu deux ans avant de se risquer à étrangler la N.R.A. En agissant plus tôt, au moment de l'enthousiasme du début, ils eussent peut-être provoqué une vraie révolution.

Plus tard, on eût jugé la N.R.A. à ses résultats, et cela, on ne le voulait pas. Sur un signe de Wall Street, les neuf vieillards de la Cour Suprême ont froidement déclaré inconstitutionnel un système qui fonctionnait déjà depuis vingt-quatre mois et qui établissait un minimum de justice sociale dans les rapports entre patrons et salariés, première étape vers la corporation fasciste.

Qu'aurait fait un véritable chef ? Il eût envoyé les neuf vieillards recalculer méditer dans un camp de concentration sur les inconvénients que présente la subordination de l'in-

térêt national à l'intérêt de quelques puissants égoïstes.

Sans aller aussi loin, M. Roosevelt pouvait en appeler au pays, en tamer sur-le-champ une procédure de révision de la Constitution. Il n'a pas osé. Certains prétendent même qu'il n'a pas voulu, car désormais il peut justifier ses échecs aux yeux des électeurs en invoquant la décision de la Cour Suprême.

« J'aurais réussi si je ne m'étais pas heurté à tant de mauvaise volonté... »

C'est peut-être de l'excellente finasserie démocratique, ce n'est pas une attitude de chef. D'où l'iniquité des innombrables mécontents qui ont suivi M. Roosevelt en 1932 avec l'espoir d'assister à des transformations radicales et qui maintenant se tournent vers d'autres messies.

(...) Dans cette confusion, une seule certitude : le retour au pouvoir des républicains en 1936 est absolument impossible.

Tous les Américains sont d'accord sur ce point. L'impopularité de M. Hoover ne s'est pas atténuée, et les républicains cherchent vainement un candidat « présentable ». Il n'y en a pas. Les principaux chefs sont plus ou moins éclaboussés par les scan-

dals financiers, et l'on en est réduit à des combinaisons fantaisistes. Tantôt on parle d'une candidature Henry Ford. Tantôt on met en avant, faute de mieux, un indiscipliné du parti ennemi, comme Al. Smith, dans l'espoir qu'il entraînerait avec lui, en plus des républicains orthodoxes, tous les démocrates réactionnaires hostiles au New Deal. Ceci n'est pas sérieux.

Il est trop tard pour faire machine en arrière. L'Amérique, l'an prochain, réélira M. Roosevelt, non parce qu'il a satisfait ses aspirations, mais pour éviter le pire, c'est-à-dire une nouvelle dictature des banquiers sous le masque de la « démocratie » et de la « liberté ».

Aux Etats-Unis comme en France, le seul mot de « fascisme » soulève l'indignation des masses inéduquées. C'est pourtant cela que l'on cherche obscurément, sans l'avouer, sans savoir sous quelle forme la chose se réalisera, et les gens qui se disent « radicaux » (au sens américain) seraient les premiers à soutenir un homme qui gouvernerait pour le peuple, contre les féodaux, sans souci d'une Constitution dérisoirement archaïque et de « libertés » politiques synonymes d'esclavage économique.

Pierre-A. COUSTEAU

(De Je Suis Partout)

la Vie économique

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

Le Canada et la S. D. N.

Dans quelle mesure fléchiront nos ventes à l'Italie à la suite de la déclaration de guerre de la S. D. N. à M. Mussolini ? Les chiffres les plus sûrs permettent d'évaluer notre perte annuelle à six millions de dollars environ. Ceux qui y perdront le plus seront les cultivateurs de l'Ouest qui, l'année dernière, vendirent à l'Italie pour un million de dollars de blé. Les industries métallurgiques, les caoutchoucs, les bois, les poissons marqueront aussi un recul prononcé sur les marchés italiens. Et tout cela à cause de la S. D. N. qui, pour bien manifester son esprit de paix, s'apprête à mettre l'Europe à feu et à sang. Comment réussira-t-elle, d'ailleurs, à imposer à l'Italie des sanctions économiques ? Le Japon, l'Allemagne, les Etats-Unis qui ne sont pas liés au covenant de Genève se priveront-ils de commercer avec les belligérants ? Ne parle-t-on pas déjà, au Canada, de vendre 200,000 fusils Ross aux guerriers éthiopiens ? Refuser des marchandises à l'Italie et vendre des armes à son adversaire, voilà qui n'est pas le fait d'un pays qui veut rester neutre. Mussolini peut déclarer la guerre au Canada comme d'ailleurs à tous les autres membres du conseil de Genève. Cela est d'autant plus certain que le Duce a dit lui-même qu'à des actes de guerre il répondrait par des actes de guerre. Et Mussolini est homme à tenir parole.

Notre vote à Genève n'est-il pas de plus une contradiction de la politique extérieure soutenue par M. Bennett devant les électeurs ? M. Bennett n'a-t-il pas affirmé, à maintes reprises, que nous ne participions à aucune guerre à moins que nos intérêts nationaux ne l'exigent ? En quoi l'intérêt national commande-t-il que nous prenions parti dans la guerre italo-éthiopienne ? Il est plutôt contre nos intérêts de nous interdire délibérément l'accès du marché italien. Si une conflagration générale survient, nous serons liés déjà à l'Angleterre qui nous entraînera dans son sillage aussi facilement qu'elle l'a fait en 1914.

Une cause de la crise

Les électeurs se sont si souvent laissés dire en ces derniers temps que l'origine de tous nos maux réside dans une diminution considérable du pouvoir d'achat qu'ils finiront par le croire. Et cependant, rien n'est plus faux que cette demi-vérité. L'exemple des Etats-Unis est, à cet égard, convaincant. Les statistiques américaines du Travail, pour une période de seize années, indiquent que les chômeurs, dans une proportion de 77 pour cent, sont des ouvriers des grandes industries, des matériaux de construction, des machines, des automobiles, des meubles, des locomotives, des aciéries, du bois, de la pierre, du ciment, etc... Tous ces produits trouvent preneur dans le monde de

la grande industrie et non dans la masse des petits consommateurs. La prospérité, dans ces branches si importantes de la production, dépend donc de la confiance du monde des affaires et des profits qu'il est possible d'escompter. Supprimer le profit à cette phase du processus économique ou encore vouloir l'étatiser, c'est frapper la vie économique dans ses forces vives. Ce qui s'impose donc à l'heure actuelle, c'est une politique de prix de revient dans les grandes industries bien plutôt qu'une politique de soi-disant rétablissement du pouvoir d'achat. La vente des biens de consommation ne fléchit que dans une faible mesure comparée à la chute des échanges des biens de production en temps de crise.

Abus en matière de statistiques

Tout le monde s'entend pour proclamer la nécessité primordiale de réduire les dépenses administratives du pays. En fait, tout le contraire a lieu. L'organisation, par exemple, de l'Office fédéral de la statistique nous en fournit la preuve. La mégalomanie y va d'un bon train. Quel besoin réel a-t-on, en effet, de ces mille et mille bulletins de statistique que publie mensuellement Ottawa ? Une distribution réduite de ces bulletins ne nuirait à personne, pas même au contribuable qui en fait les frais !

Rendons-nous compte de la situation, et voyons s'il n'y a pas lieu d'y apporter un changement. Certes, les annuaires du Canada sont nécessaires, constituent une mine de renseignements ; les statistiques démographiques, comme les statistiques judiciaires, sont importantes. Aussi ce n'est pas contre ces publications que j'en ai, mais bien contre certaines autres tout à fait inutiles. J'ai sous les yeux un relevé détaillé des ventes d'appareils de T. S. F. pour le second trimestre de l'année 1935 ; ce document, faisant foi de l'orgie de statistiques que nous déversons, se publie quatre fois l'an. Pourquoi, à la place, ne pas faire tenir ces renseignements aux seuls intéressés qui les demanderaient ?

En supprimant 10 pour 100 des publications mensuelles, l'Office de la statistique allégerait son budget d'autant. Sans parler des économies réalisables grâce au choix d'un papier moins cher et d'un format moindre pour les publications. Bref, autant d'initiatives qui nous amèneraient à la pratique d'une économie serrée fort appréciable pour le « payant ». L'Etat, comme les individus, doit vivre en somme selon ses moyens. Rien de plus clair.

Ces abus en matière de statistiques sont, ne l'oublions pas, le signe indiscutable d'une tendance de l'Etat vers la socialisation de ses organismes. Sous ce rapport, comme sous d'autres, l'individu s'habitue à tout attendre de l'Etat omnipotent,

et se croit dispensé de faire quoi que ce soit. Mais le sort veut qu'il paie lui-même, et chèrement encore, les alouettes qui tombent toutes rôties ! Souhaitons que le nouveau gouvernement soit attentif à ramener à des proportions sensées les dépenses que provoque la mise en train d'un service public de renseignements.

Jean-Marie NADEAU

LA LANGUE DES AFFAIRES

Bon

Employé sans complément, bon est français au sens de solvable. Vous pouvez lui faire crédit, il est solvable pour deux cents piastres, et non il est bon pour deux cents piastres. Afin d'établir la solvabilité des débiteurs, les maisons de commerce adoptent un « numéro de crédit » qui correspond aux suivants : 1, signifie : crédit illimité ; 2 : bon crédit ; 3 : faible ou petit crédit ; 4 : être prudent, à surveiller ; 5 : aucun crédit ou nul, pas de crédit.

Faire, accorder un rabais, baisser les prix, et non faire du bon. Ce compte est erroné, et non n'est pas bon. Cet effet (billet ou traite) est irrégulier, et non n'est pas bon. Notre teneur de livres peut faire, et non est bon pour, cet ouvrage. Le patron nous a parlé sérieusement, et non pour tout de bon. Je vous accorde du temps, du délai, et non je vous fais du bon. On peut dire : Le patron nous a engagés pour tout de bon.

Marchandises sèches

Nouveautés. Voici la réponse que me fit, un jour, un de mes amis, à qui je demandais où il était comptable. Il me répondit sans broncher : Je tiens les livres dans la *marchandises sèche*. Cette expression est disparue des affiches des grands centres d'affaires de nos villes. Elle est employée particulièrement par les petits marchands éloignés de ces centres, qui l'affichent avec leur nom à la devanture de leurs magasins, et souvent en y ajoutant l'expression anglaise « dry goods ».

Marchandises sèches est français, mais pas dans le sens qu'on lui donne. Il se dit par opposition à marchandises liquides. « Qui de vous n'a entendu désigner des tissus et nouveautés par le terme *marchandises sèches*, qui s'appliquent aussi bien à des cigares ou à des pruneaux ? » (Léon Lorrain).

Registre, enregistrer

Une faute commune, surtout chez nos imprimeurs, consiste à mettre un accent aigu sur le muet de la syllabe *re* de ces mots : *registre, enregistrer*, au lieu de *registre, enregistrer*. Cette observation s'applique à tous les vocables de cette famille : *registrar, registrar, registraire* (ancien gardien public des registres — LAROUSSE), *registrator* (nom donné, en France, au moyen-âge, aux greffiers du Parlement — LAROUSSE), *registration, enregistrer* (celui qui enregistre ; appareil qui inscrit automatiquement certains mouvements ; est aussi employé adjectivement), *enregistrement, enregistrable*.

Par suite de l'emploi de l'accent aigu, la prononciation de ces mots est doublement défectueuse. Quelques-uns rendent sonore la syllabe accentuée *ré* ; d'autres font sentir *re* trop distinctivement. Cette syllabe doit être plutôt brève, c'est-à-dire prononcée en éliminant le muet comme dans *emp'reur : enr'gistrer*.

Il est bien de dire : enregistrer un acte, faire enregistrer les bagages, enregistrer d'un acte, des bagages, bureau d'enregistrement, numéro d'enregistrement, droits d'enregistrement.

Dans les bureaux d'affaires, on emploie indifféremment *registre* ou *livre* ; mais en général on préfère ce dernier terme. Dans certaines appellations, le vocable *livre* est employé inutilement. Est-il nécessaire de dire : *livre de caisse, livre de billets, livre des intérêts, livre de chèques, livre de factures, livre du téléphone*, etc., quand il est mieux de les dénommer : *caisse, échancier, barème d'intérêts, chéquier, facturier, index téléphonique*, etc. ?

Il est à noter qu'en comptabilité *écrire*, *passer* *écriture*, *inscrire*, *porter* au compte, *coucher* un article, ont primauté sur *enregistrer*.

On fait enregistrer une lettre chargée ou autre lettre spéciale, afin d'être bien certain qu'elle sera remise au destinataire lui-même. Dans ce cas, on dit qu'on a reçu une lettre recommandée.

Adjutor FRADET

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

Une éclaircie à l'horizon

Il est encore trop tôt pour pouvoir se prononcer sur l'orientation du marché financier, mais bien des incertitudes ont été dissipées par la victoire électorale très nette d'un des anciens partis parlementaires éprouvés. L'arrivée au pouvoir de groupes à tendances avancées aura eu probablement des répercussions très sérieuses sur la marche des affaires dans tout le pays. La victoire libérale fait au contraire présager d'un effort pour assainir la situation. Il est probable que la politique douanière d'Ottawa sera plus modérée que la précédente et le gouvernement essaiera de développer les marchés extérieurs, indispensables à un pays éminemment producteur de matières premières comme le Canada. On peut s'attendre aussi, en matière budgétaire, à un redressement indispensable et surtout urgent.

Il va de soi que le marché mobilier se ressentira d'une politique vigoureuse et éclairée, mais il ne faut pas trop escompter une amélioration immédiate très sensible. S'il y a une éclaircie à l'horizon canadien il n'en est pas encore de même aux Etats-Unis et l'on sait jusqu'à quel point le marché local dépend de Wall Street. Quoi qu'il en soit, le pays ne risque plus d'être entraîné dans quelque expérience à la Douglas ou à la Eberhart. Ce qui est une consolation.

Le rôle des banques

C'est devenu un lieu commun d'accuser les banques d'être responsables de tous les maux dont souffrent les sociétés capitalistes. Il est probable qu'il n'y a rien de plus inexact que cette assertion. Cette affirmation est

née de l'ignorance du grand public sur le rôle et le mécanisme du système bancaire dans une société moderne, et aussi de la mauvaise foi de quelques personnes en mal de publicité.

M. J. Muir, inspecteur général de la Banque Royale du Canada, a, dans une étude documentée qu'il a développée devant le Club de publicité de Montréal, fait un exposé du système bancaire tel que la société moderne le comprend.

Tout d'abord, et la chose était indispensable à dire, M. Muir montre que les banques, loin d'appartenir en fait à un petit groupe de privilégiés, sont en réalité propriété nationale, non seulement par le nombre de leurs actionnaires, mais encore en raison de leur caractère même et de l'importance de leurs dépôts. Ce premier point élucidé — et il était tellement évident qu'on se demande comment il se fait qu'on l'ait jamais discuté — M. Muir explique que les banques sont des organismes infiniment trop vastes pour être administrés par quelques individus. Les banques ne valent que par leur personnel, qui est très considérable et dont chaque membre contribue, dans sa mesure, à la bonne marche de l'affaire. Il y a donc, ici plus qu'ailleurs, direction par collaboration. Cela détruit la légende « des influences occultes ».

M. Muir montre aussi que les critiques dirigées contre la politique des banques en matière de prêts sont fausses, car la première qualité d'un banquier est la prudence. En effet, les dépôts ne sont pas la propriété des institutions de crédit, mais bien celle du public. Personne sans doute n'accepterait de verser son argent à une banque s'il n'était pas sûr de pouvoir le retirer quand bon lui semble. Il s'ensuit logiquement qu'on ne peut toujours faire appel aux banques pour obtenir des crédits supérieurs à ceux

qui sont accordés normalement, c'est-à-dire eu égard à l'état du marché financier et à la solvabilité de l'emprunteur. Il suffirait de méditer cela pour cesser de porter à tout instant des attaques sans fondement.

Quant au crédit agricole, c'est là une question très complexe. A l'heure actuelle, le cultivateur se plaint de manquer de facilités de crédit en même temps qu'il reproche aux banques de lui avoir accordé trop de facilités dans le passé. Ces griefs ne tiennent pas debout. De plus, il est impossible par définition, de consentir des prêts quasi irrécouvrables ou qu'on ne peut recouvrer que trop tard.

Les notions définies ci-dessus ne sont malheureusement pas assez répandues dans le public. Elles auraient pourtant droit à la plus large publicité.

AUGUR



— J'ai une poitrine farcie, une épaule braisée, des cuissots rôtis et des pieds grillés.

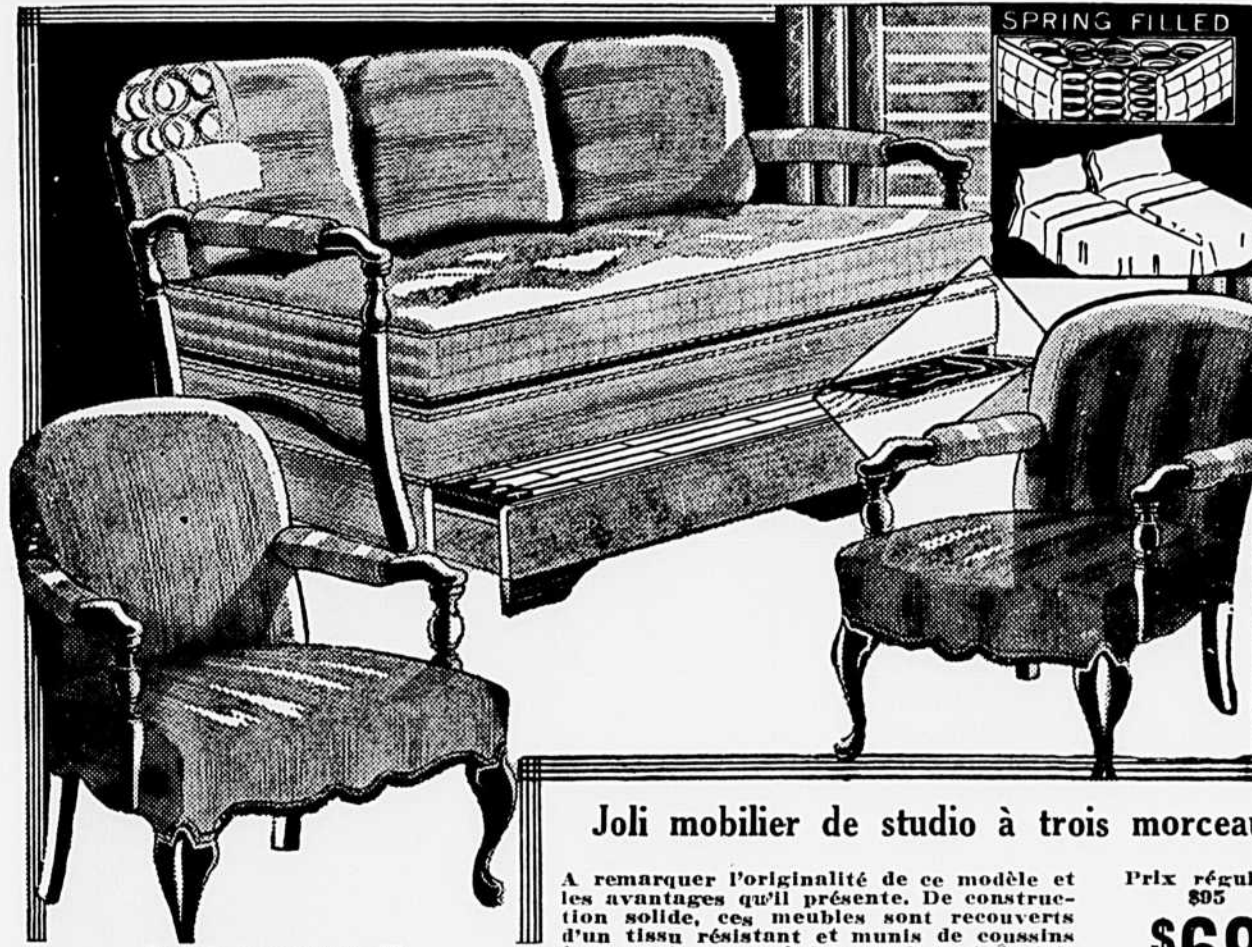
— C'est le menu que je vous demande ! C'est pas des nouvelles de votre santé !

Dessin et légende de Picq dans VENDEMIARE.

Avant l'apparition de LA RENAISSANCE, plusieurs personnes souhaitaient la fondation, au Canada, d'un hebdomadaire politique et littéraire français. LA RENAISSANCE répond à un besoin.

CHEZ WOODHOUSE

OCCASIONS AU RAYON DE L'AMEUBLEMENT



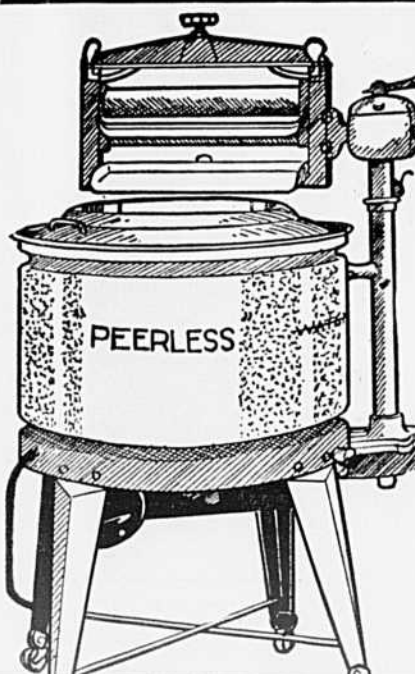
Joli mobilier de studio à trois morceaux

A remarquer l'originalité de ce modèle et les avantages qu'il présente. De construction solide, ces meubles sont recouverts d'un tissu résistant et munis de coussins à ressorts, ce qui les rend tout à fait confortables.

Prix régulier \$95

\$69

Premier acompte : \$5.
Versement mensuel sans intérêt de \$4.



LESSIVEUSE ELECTRIQUE PEERLESS

Achetez-en une. Que le lavage ne vous soit plus une corvée, grâce à cette merveilleuse machine, qui blanchit parfaitement. La construction en est faite avec précision.

Prix d'occasion

\$59

Premier acompte : \$3
Versement mensuel de \$3

Mobilier de chambre à coucher Semi-Windsor à trois morceaux

Lit Semi-Windsor entièrement métallique fini noyer. Sommier séparé, matelas à ressorts et à bords roulés. Toutes dimensions standard.

Prix régulier

\$17.50

\$10.95



Premier acompte de \$3
Versement mensuel sans intérêt de \$3

WOODHOUSE & Co., Limited

105 RUE SAINT-CATHERINE OUEST, MONTREAL

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne Southampton Middlesborough Sunderland Bristol Cardiff Edimbourg Glasgow Belfast Dublin



Optométristes - Opticiens

A L'HOTEL-DIEU

(Ajustement des yeux artificiels)

Les défauts visuels

s'aggravent vite, quand ils sont négligés.

Carrière & Sénécal

LIMITEE

271 EST, rue STE-CATHERINE

Tél. : LANCASTER 7070

OUTRE nos services ordinaires de courtage, nous offrons à nos clients l'avantage de faire examiner leur portefeuille par nos statisticiens, qui leur donneront des conseils touchant la conservation ou l'abandon des titres qu'ils détiennent.

Nous serons flattés de votre
demande de renseignements

GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE

IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.

Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market
Canadian Commodity Exchange Inc.

Chronique médicale

Le freudisme

II

Les névroses et les psychoses qui ne sont pas conditionnées par des lésions anatomiques des centres nerveux reconnaissent habituellement à leur origine trois facteurs morbides importants : une prédisposition héréditaire, les réactions de l'enfance produites par une éducation défectueuse et la fixation de mauvaises habitudes et, plus tard, les chocs émotionnels de l'âge adulte. De ces trois éléments d'importance variable, Freud, lui, ne tient compte que des réactions de l'enfance, et il les met sous la dépendance d'une force qui représente la somme de tous les instincts, la sexualité. Il fait tout remonter (une façon de parler) à l'instinct sexuel. C'est le pansexualisme dans toute sa splendeur, dans toutes ses erreurs et, nous ne craignons pas d'exagérer, dans tous ses écarts. A cette sorte de faim sexuelle qui tennaille sans cesse



Le docteur Freud

l'homme, à ce besoin impérieux qu'il a, non pas tant de se reproduire que de satisfaire à un besoin naturel par des moyens qui ne le sont pas toujours, Freud donne le nom de *libido* — le latin dans les mots brave l'honnêteté — bonne à tout faire dont le verbe est haut et la croupe accueillante.

La libido est bonne fille. Elle a le dos large, mais il y a une chose qu'elle ne peut supporter : c'est d'être refoulée. Elle s'ennuie mortellement dans ce coin de l'âme : l'inconscient, où Freud nous assure qu'elle habite ; on ne peut vraiment la blâmer de faire de l'œil aux instincts qui se promènent au seuil de la conscience et de leur proposer la chose, histoire de s'amuser un peu. L'inconscient, un lupanar ? Non, tout simplement un monde où l'on s'ennuie. Or l'oisiveté est, dit-on, la mère de tous les vices. Aussi bien, chaque fois que nous sentons dans notre for intérieur que la lubrique maîtresse de céan fait mine de s'accoupler avec un de nos instincts, Freud nous recommande de nous livrer sans tarder à ce petit travail intéressant qu'il appelle la sublimation et qu'il oppose au refoulement. « Les névroses naissent là où des obstacles extérieurs ou intérieurs entravent la satisfaction réelle des besoins érotiques », tel est le concept qui sert de base à la psychologie freudienne.

Freud pêche par excès. Il ne lui répugne pas non plus de pêcher en eau trouble. Et là où sa théorie cesse d'être séduisante pour devenir franchement dégoûtante, c'est lorsqu'il traite de la vie sexuelle infantile. D'après lui, l'instinct sexuel n'est pas lié directement à l'instinct de reproduction, car dès sa plus tendre enfance l'être humain manifesterait des besoins et éprouverait des satisfactions indiquant nettement que sa sexualité est en éveil. Nu, seul dans cet univers que constitue son berceau, à l'instar de Narcisse — fils du fleuve Céphise, Narcisse s'éprie de sa propre image en se regardant dans les eaux d'une fontaine, dans laquelle il se précipita — l'enfant se perd en contemplation devant lui-même, il s'aime et l'excitation, même involontaire, de certaines zones de son corps lui procurerait un plaisir réel. Ce complexe, auquel Freud donne le nom de narcissisme, se retrouve plus tard chez l'adolescent sous forme d'onanisme, et chez l'adulte, sous forme d'exhibitionnisme. Cette dernière variété de perversion sexuelle est beaucoup plus fréquente qu'on ne croit, et elle n'est pas l'apanage des « girls » de music-hall, tant s'en faut. Que des commiss-voyageurs, dans un wagon-fumoir, s'avisent de raconter des histoires obscènes et il n'en faut pas plus à Freud pour déduire, avec le plus grand sérieux, que ces braves gens ont recouru à une forme d'exhibitionnisme tendant à prendre la place d'une démonstration de leurs penchants sexuels, sinon de leurs organes génitaux mêmes. Les wagons-fumoirs, des « pissotières à roulettes » ? Topaze lui-même n'au-

rait jamais pu imaginer rien de plus véreux.

Savez-vous la conception monstrueuse que le médecin viennois se fait des sentiments de l'enfant à l'égard de ses parents ? Cela tient du sadisme. Jusqu'ici nous croyions que, si un nourrisson tétait le sein de sa mère, c'était parce qu'il avait faim, et que lorsqu'il suce son pouce il est plus que vraisemblable de penser qu'il croit alors s'alimenter. Il paraît maintenant qu'il n'en est rien. C'est un jouisseur. Oui, parfaitement, vous avez bien lu. S'il tette sa mère, c'est par jouissance ; les caresses, les soins de propreté, le bercement, seraient autant d'occasions de satisfactions sexuelles. Mais il y a mieux. Freud a remarqué des tendances hétéro-sexuelles chez certains enfants ; ainsi, un fils aime davantage sa mère, et une fille, son père. D'autre part, un enfant en viendrait à haïr son père parce qu'il verrait en lui un rival avec lequel il se voit forcé de partager les affections de la mère. Voilà qui n'est pas très propre. On a peut-être raison de dire que dans le cœur de tout homme il y a un cochon qui sommeille. Un cochon, passe encore, mais toute la porcherie !...

La tendance à l'inceste serait une forme de la sexualité infantile. Pour prouver ses affirmations (en effet !), Freud nous donne à méditer un morceau choisi (!) de la mythologie grecque, la lamentable histoire d'Œdipe. Un oracle avait prédit à Œdipe qu'il tuerait son père et qu'il épouserait sa mère. Pour cette raison on l'exile. De retour dans son pays, il rencontre sur sa route un homme, se prend de querelle avec lui, et le tue. C'était son père. Plus tard, il devient roi et épouse Jocaste, une princesse belle, encore qu'un peu mûre. C'était sa mère. Et enfin, le jour où il apprend qu'il ne s'est pas conduit comme un bon fils, de désespoir il s'arrache les yeux. Une sordide histoire de parricide et d'inceste, une ombre malsaine que Freud laisse planer sur les petits lits blancs, et il appelle cela un complexe, le complexe d'Œdipe, qu'il interprète comme l'une des manifestations de la sexualité infantile. Nos histoires de croque-mitaine et de loups-garous ne sont guère plus sensées, mais infiniment plus propres. Et si, de l'autre côté du Rhin, on endort les enfants avec des histoires de ce genre, il n'y a rien d'é-

tonnant qu'on en arrive, un peu plus tard, à les stériliser.

Non, franchement, si l'analyse de l'âme de l'enfant recelait le cloaque infect que Freud veut bien nous représenter, dorénavant nous nous en rendrions strictement à l'examen de ses selles. Des excréments dans les langes, on s'attend toujours à en trouver, mais ailleurs !... Nous ignorons comment on fait « Pouah ! » en allemand, mais l'interjection française est passablement expressive. Elle nous suffira.

Freud n'est pas gobe en France. Le Français, artiste, curieux, réfléchi, versatile, ne se laisse pas séduire facilement par l'idée préconçue, par le plan arrêté d'avance ; c'est pourquoi la conception freudienne, qui est essentiellement germanique, ne lui dit rien qui vaille. En 1914, le Boche n'avait qu'une idée fixe : « Nach Paris », qu'une direction : la ligne droite. Il n'avait pas prévu Joffre, ni la Marne. Plus tard, il venait buter sur une muraille vivante, c'était Verdun.

Il n'en est pas autrement en médecine, et tout particulièrement dans cette partie de la science médicale qui traite des troubles si complexes de l'âme humaine. Voulez-vous un exemple montrant que des divergences d'opinion ne tiennent pas tant à une erreur d'interprétation qu'à la simple mentalité de l'individu ? Un bébé, assis sur son pot, occupé à ce que l'on pense, semble en proie à un feu intérieur qui le ronge et se démène comme un diable dans l'eau bénite. En face de lui, deux messieurs discutent le cas. Le premier, un Anglo-Saxon, psychologue éminent, avec le plus grand sérieux, mystérieusement, prononce : « Il y a anguille sous roche ». Le second, un latin, simple clinicien (pardon du peu), avec non moins de sérieux mais en réprimant un sourire, se hasarde : « Peut-être bien que le petit a le ver solitaire ». Le traitement, on le conçoit facilement, n'est pas le même ; dans un cas, la psychanalyse, dans l'autre, un taenifuge et l'huile de ricin.

Notre opinion personnelle sur le freudisme, du moins sur sa conception de la sexualité infantile ? La voici... entre deux nausées. Une pierre tombale dont la base baigne dans le fumier. Au-dessus, une épitaphe : « Ci-git la Raison ».

Docteur G. A. SEGUIN

Du Soir, 2 juillet :

Aline, reine de Golconde, histoire d'une jeune laitière qui, de chute en chute, s'élève jusqu'au trône. Descendant à la cave, elle arriva au grenier.

Chronique scientifique

Le congrès de l'ACFAS

Si l'on en croit Michel Bibaud, il fut un jour donné à Jean-Baptiste Meilleur de réfuter l'opinion d'un Anglo-Canadien qui prétendait que les Canadiens-Français n'avaient pas d'aptitudes pour les sciences et qu'ils n'arriveraient jamais à être de bons ingénieurs. Meilleur, qui fut lui-même un ardent adepte de la culture scientifique, n'admettait évidemment pas les affirmations de son interlocuteur. Celui qui est un tant soit peu au courant de ce qui se passait dans le Bas-Canada aux environs de 1850 opinera dans le même sens. Sous la direction d'hommes éclairés, les élèves de nos collèges, qui n'avaient encore droit, leurs études terminées, à aucun titre universitaire, devaient assimiler un programme scientifique dont nos bacheliers contemporains n'ont pas beaucoup d'idée. Proportionnellement aux connaissances de l'époque, les cours étaient beaucoup plus à la page que le programme actuel du baccalauréat de nos deux universités québécoises.

Mais il ne s'agit pas de jérémiades. Malgré les dons certains que la Providence nous a dévolus, il semble que depuis lors nous nous soyons évertués à donner raison à ceux qui nous déniaient toute compétence en matières scientifiques, commerciales et industrielles. Malgré la fondation d'écoles spéciales qui ont donné à plusieurs l'occasion de faire fructifier leurs talents, notre culture scientifique, jusqu'à ces dernières années, tendait vers zéro. Si de temps à autre un homme faisait sa marque, la majorité restait fermée à toutes les manifestations d'une branche importante de l'activité humaine. On continuait à faire de la physique amusante et ce qu'on appelait, avec un sourire, des *petites sciences*.

En ces derniers temps, toutefois, on ne saurait nier que l'on a fait des progrès marqués. On peut espérer que d'ici une dizaine d'années on aura reconquis le terrain perdu.

Les facteurs qui ont influé sur ce changement sont assez nombreux. Remarquons seulement la force de l'exemple qu'ont donné quelques individus qui se sont fait un nom dans les carrières scientifiques, le désintéressement dont ils ont fait preuve et l'enthousiasme qu'ils ont apporté à l'accomplissement de leur tâche. Ils n'ont eu de cesse qu'à Montréal et à Québec fussent fondées des institutions propres à diffuser la Science pure. Sans nuire aux établissements qui déjà fournissaient des sujets à l'industrie, la Faculté des Sciences de l'Univer-

sité de Montréal et l'École Supérieure de Chimie de l'Université Laval assuraient les moyens d'atteindre à la culture scientifique supérieure et aidaient au recrutement et à la formation des professeurs de l'enseignement primaire et secondaire. Elles permettaient encore à ceux qui ne désiraient ou ne pouvaient pas suivre les cours d'une école professionnelle, où l'enseignement est uniformisé, de pousser leurs études dans la voie qu'ils avaient choisie. Leur rôle était social aussi parce qu'elles fournissaient l'occasion de faire rayonner dans le public cultivé les connaissances nécessaires à son éducation. Elles créaient ainsi l'atmosphère indispensable à l'utilisation des techniciens et des ingénieurs sortis des écoles de science appliquée. Enfin elles rendaient possible par leur organisation la recherche scientifique nécessaire à la mise en valeur de nos ressources naturelles et à notre épanouissement dans le domaine économique.

Cet élan d'enthousiasme des pionniers donna bientôt naissance à l'Association Canadienne-Française pour l'Avancement des Sciences, l'ACFAS. Fondée en 1923 comme une œuvre para-universitaire, elle devait canaliser l'initiative de tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent au mouvement scientifique, sous quelque forme que ce soit. Chaque discipline avait sa société qui fut créée en même temps que l'organisme directeur. Création hardie, comme tout ce qu'on faisait au temps de la prospérité. Nous ne sommes pas tenaces. Bien des fondations du début n'eurent pas de lendemain. Néanmoins certaines des sociétés résistèrent, elles vécurent, se développèrent et finirent même par prospérer. D'autres, après quelques avatars, ont trouvé la forme sous laquelle il est le plus facile de se maintenir. Que valait au juste cette Association ? Elle avait une certaine utilité grâce aux conférences de vulgarisation auxquelles pendant ses dix premières années elle ne cessa d'inviter le public. Surtout elle maintenait le contact des intelligences. Sans bruit, on se préparait à un avenir meilleur. Le jour vint où il fallait s'affirmer davantage. La science canadienne, si elle balbutie encore, n'en est pas moins capable de se présenter en public. L'idée d'un congrès, qui avait failli une première fois, put, grâce à beaucoup d'audace, se matérialiser. Le succès apparent fut complet. Plus de 160 communications. Il y avait de quoi surprendre même les plus optimistes. Un accès de chauvinisme aurait

pu porter quelques-uns à comparer les résultats avec ceux de la British Association. Mais nous avions conscience que tout n'était pas de la même valeur dans ce premier déballage. Les auteurs eux-mêmes ont été bien surpris si on leur eût dit que leurs mémoires étaient autant de révélations pour le monde savant.

On appréhendait un peu le deuxième congrès. On craignait que plusieurs ne fussent rendus à bout. La session de Québec, loin de là, dépassa celle de Montréal. Et nous voici à la veille de la troisième édition, qui s'annonce aussi fructueuse et plus sérieuse encore.

Plusieurs se demanderont à quoi servent ces réunions, de quel intérêt sont ces travaux sur des sujets aussi peu excitants que les prothèses, les citrates, le caramel, les diagrammes de Laue, le calcul tensoriel et autres raretés. Quand ce ne serait que de donner un exemple à la jeunesse, la tenue d'un congrès se justifierait déjà. Voici une cinquantaine de personnes, dont quelques-unes sont des compétences, qui ont trouvé le temps, en dehors de leur besogne régulière, de mener à bien une recherche. Comme ce sont presque tous des professeurs, pensez-vous que, par le contact direct avec les faits, par le mode de penser qu'impose un tel travail, leur enseignement n'en sera pas vivifié ? Que leurs horizons n'en seront pas élargis ? Il y a plus encore. Nous nous mourons d'avoir tout appris dans les livres. Nos sens et notre jugement en sont atrophiés. Pensez-vous que, s'ils avaient les moindres connaissances de géologie et de géographie physique, nos orateurs de fête nationale iraient clamer que le Québec est essentiellement agricole lorsque sa partie arable se limite à l'étroite province géologique que forme la plaine basse du Saint-Laurent ? Alors que nous possédons de la houille blanche plus que nous n'en pouvons utiliser ? Alors que Montréal s'impose comme centre de production et de distribution ?

Croyez-vous que si on connaissait un peu mieux la botanique on s'entêterait à coloniser des terres qui, si elles étaient reboisées, formeraient des réserves forestières inépuisables ? Croyez-vous que si on connaissait un peu mieux la physique et la chimie on ne trouverait pas le moyen de récolter autant dans dix fois moins d'espace ? On pourrait ainsi diviser les vieilles terres trop étendues et ne pas gaspiller nos énergies à faire toujours et sans cesse de la terre neuve comme Raton tirait les marrons du feu. Et les mines ? Richesse qui ne dure pas, dit-on. Mais tant qu'elle dure, elle est précieuse. Emparons-nous du sol. Et du sous-sol aussi. Combien de Canadiens-Français ont fait partie des équipes que le ministère fédéral des Mines a organisées cet été dans notre province ? Comme d'habitude, Ottawa ne nous a pas favorisés. Et qui sera le premier renseigné sur la valeur des gisements ? Vous et moi ? Non, mais un Mac quelconque unilingue et pratique, dont le fils a étudié la géologie alors que Baptiste, conscient de l'étendue de ses talents, végète après avoir étudié le code et compte sur le patronage d'Un Tel pour caser son fiston au ministère des Postes, dans le service des lettres mortes. On exigera de lui qu'il soit bilingue...

Grâce au rayonnement de ses congrès l'ACFAS fera bientôt rentrer dans la tête de nos gens un certain nombre de ces notions que notre vanité nous a fait oublier pour notre plus grand malheur. Chacune de ses assises scientifiques est une nouvelle manifestation de notre indépendance. Nous apprenons à nous tenir debout, à être nous-mêmes. Un brillant technicien, c'est quelque chose, mais s'il est à l'emploi de quelqu'un ce n'est qu'un subalterne. Peut-être un jour pourrions-nous travailler pour nous. Le progrès scientifique devrait nous pousser dans cette voie si nous ne voulons pas être devancés à jamais. Partis du même point, nos compatriotes et nos voisins sont déjà loin devant nous. Ce n'est pas une simple question d'argent, c'est une question de méthode. Beaucoup d'entre eux n'étaient que des gueux lorsqu'ils sont arrivés au pays. Mais ils n'ont pas misé sur le même tableau que nous.

Nos grands-pères se sont passionnés pour la géologie, mais c'était surtout un prétexte à discussion sur la durée des jours de la Création. Pendant qu'ils dissertaient, les Anglais s'emparaient des mines, créaient l'industrie, monopolisaient ce commerce. Encore une fois, ce n'est pas faute d'écoles et de maîtres, que nous ne sommes pas plus avancés, c'est simplement parce que nos gens instruits n'ont pas compris, n'ont pas senti l'intérêt véritable que présente l'étude des sciences. Comme partout, nous nous sommes contentés du qualitatif. Or, il n'y a science que du quantitatif. Après tant d'autres, l'ACFAS, par ses congrès, nous offre un moyen de nous ressaisir. Puissions-nous en profiter !

Léon LORTIE

ELECTRIFIEZ LA MAISON POUR VOTRE SANTE ET VOTRE CONFORT

Hélène: "Crois-tu encore, Jean, que c'était une extravagance d'électrifier complètement la maison?"

Jean: "Extravagance! Mais c'est le meilleur placement que nous ayons jamais fait — il paye dividende chaque jour en confort, en santé, en commodité et en loisirs."

NOUVEAUX TARIFS PAR KILOWATT-HEURE
 13-70 2.52¢ 71-200 1.8¢ 201-kw.-free 0.9¢
 kw.-heures et au-delà
 (Établi sur une base de consommation mensuelle)

Une plus grande utilisation de l'électricité fera plus pour le confort et le bien-être de toute la famille que tout ce que vous pourriez acheter. Et, avec les nouveaux tarifs maintenant en vigueur, plus vous utilisez de courant plus le prix par kilowatt-heure diminue. Les appareils électriques pour tous les besoins domestiques s'obtiennent à prix modérés — le coût de fonctionnement est minime — et on peut se procurer chaque appareil à conditions faciles sans obérer son budget. Tout marchand se fera un plaisir de vous montrer des appareils électriques destinés à vous épargner du travail et adaptés à vos propres besoins.

Montreal Light Heat & Power
CONSOLIDATED

TELEPHONE: Frontenac 9246

HEURES DE BUREAU: de 9 h. du matin à 9 h. du soir

Dr J.-A. Dussault, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Absent tous les mardis et jeudis après-midi

1222a, RUE VINTATION MONTREAL